MERCVRE DE FRANCE

…néro 1166 — Octobre 1960

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY

Comptes Rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement, A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du Mercure *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive) : Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht, 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive) : Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

MARIE-JEANNE DURRY

Madame de La Fayette

J'AIME ses variations sur les thèmes qui lui sont chers et la durée du récit. En 1662, seize ans avant la *Princesse de Clèves*, la *Princesse de Montpensier*, où elle trouve d'emblée la note qui lui est propre, est aussitôt, entre roman et nouvelle, un modèle de récit bref, — et voilà que, six ans plus tard, soit par concession à la mode, soit par connivence avec l'un de ses amis, soit, comme je le penserais plutôt, par curiosité des genres, elle se donne le plaisir de cette longue *Zayde* à tiroirs, pleins d'aventures hispano-mauresques. Il est vrai qu'ils logent aussi — parmi des mots que je retrouve tels quels dans la *Princesse de Clèves* et des remarques actives et pénétrantes, accordées au ton d'un milieu qui s'était fait de l'observation des caractères un passe-temps et une habitude — une question si essentielle que je la mettrais volontiers en épigraphe à tout l'œuvre de Mme de La Fayette : *Avons-nous du pouvoir sur le commencement ni sur la fin de nos passions?*

Ils contiennent encore, ces tiroirs, une nouvelle où elle a l'audace de montrer un amoureux jaloux d'un mort. M. de Montpensier était jaloux déjà, annonçant l'obsession par laquelle seront tenus ou guettés les héros des romans futurs. Jaloux M. et Mme de Tende. La conduite de sa femme inspire à M. de Clèves une estime qui n'a d'égale que sa douleur, mais le respect le plus compréhensif ne l'empêche pas de se prendre à soupçonner plus qu'il ne

lui a été dit. Il ne mourrait pas de n'être pas aimé. Il meurt d'imaginer les nuits que Mme de Clèves a pu passer avec un autre. Pour Mme de La Fayette l'amour, souvent inséparable de l'inconstance, l'est toujours de la jalousie. De leur accouplement inévitable et terrible elle est aussi persuadée que Proust.

Si elle s'abstint de publier son étonnante *Comtesse de Tende,* dont la date est inconnue, est-ce parce que, tout en raccourcis, ce chef-d'œuvre la surprit elle-même par la nouveauté de sa technique et ne lui parut plus qu'un sommaire? Rien ici du temps illimité qui est celui du roman, mais un temps de crise, rapide et fatal comme le temps tragique. Le rythme de ce récit violent où se succèdent sous la décence du style l'adultère, la grossesse illégitime, l'accouchement avant terme, le trépas, et cette impassibilité quasi mériméenne sont vers 1664 ou 1680 invraisemblables. Pour nous l'effet est fulgurant. Une arme mortelle vibre dans l'air et ne manquera pas sa victime. Sa course abrège l'analyse : presque tout est dit par les actes d'une femme au cœur noble que l'amour livre à l'infamie. Nous sommes aux antipodes de *Zayde,* et si la *Princesse de Clèves* a tout ce qu'il faut pour être aujourd'hui démodée, comme on a dit qu'elle l'est, ce qui m'importe peu, car alors tant pis pour aujourd'hui et sa mode qui nie la vie intime, élit l'horreur, fait enchère d'outrance et conspue la vertu (mais s'il venait à paraître demain quelque *Bal du comte d'Orgel,* ne pousserait-on pas de nouveau, pour les ressemblances avec la lointaine *Princesse,* des cris admiratifs?), notre temps doit du moins donner la gloire aux quelque vingt pages, assez négligées depuis trois siècles, qui composent la *Comtesse de Tende.* Si l'ouvrage paraît d'esprit trop vertueux, la psychanalyse vulgarisée, dont je n'userai pas, peut servir à tourner les obstacles de ce genre. Pour que le diable porte pierre je signale aux amateurs de Sade l'humiliation de Mme de Tende.

En marge des romans et nouvelles, l'*Histoire de Madame*

Henriette d'Angleterre, l'œuvre mineure de Mme de La Fayette, est une chronique limpide, écrite de la plume la plus avertie du monde, — comme les *Mémoires sur la Cour de France* — pour la justification délicate d'une amie qui avait fait à ses risques les délices d'une Cour fertile en intrigues galantes, endroit où l'histoire se passe tout entière, où retentit le coup soudain de la mort douloureuse et chrétiennement reçue, Mme de La Fayette déclare qu'elle écrivit seulement les circonstances dont elle fut témoin. C'est dire que rendant ce témoignage parfaitement simple elle a tu son émotion, qui affleure en préface par une seule phrase confidentielle ridant le silence dont la nappe aussitôt s'aplanit. De même, plus tard, parmi les maux et les deuils, ses lettres laisseront par instants parler le cœur à mi-voix. Ces courtes ondulations qui n'en finissent pas de se prolonger en nous immortalisent la *Princesse de Clèves,* dont l'histoire a son lieu dans l'âme.

Le lieu apparent est la société qui tient théâtre. Dissimulé par l'anachronisme, tel personnage contemporain de l'auteur y passe, reconnaissable. L'héroïne y appartient d'abord, modeste mais mondaine, beauté qui attire tous les yeux, grande héritière et grand parti, objet des conversations et des louanges, favorite de la dauphine, curieuse des histoires passées et présente de la Cour. Nemours ne cessera que bien tard d'en être l'un des premiers figurants, et il y retournera peut-être. Exquisement, parures et pierreries y jouent. La société où le roman s'insère environne les protagonistes isolés qui s'y meuvent chacun dans l'univers clos de son amour. Elle fait pression sur leur destin, favorise ou contrarie leur passion, fournit toutes sortes de prétextes, d'occasions et de stimulants à leurs inquiétudes,

leurs doutes, leurs espoirs. L'isolement édénique, l'isolement à deux n'est pas possible sous les regards du monde dirigés vers leur couple dès que Mme de Clèves et Nemours se rencontrent pour la première fois, se devinant, dansant ensemble grâce à un hasard de salon qui ressemble davantage à un décret du sort et les montre splendidement modelés l'un pour l'autre. La Cour entière, les reines, font plus prestigieuse par leur présence l'entrée aérienne (dont Proust se souviendra) de Nemours passant par-dessus quelques sièges pour arriver au bal et à sa destinée. Lorsqu'il crie à Mme de Clèves de le prendre, le roi fait un signe fortuit, aussitôt signal, et tout commence.

Ce monde, ses bienséances, s'ils permettent à Mme de Clèves de brèves retraites obtenues à la faveur d'un deuil, d'un malaise feint, la retiennent lorsqu'elle souhaite s'éloigner pour se sauver de Nemours comme elle le fera une fois devenue l'arbitre sans pardon de ce qu'il leur reste à vivre. Mais c'est hors du monde que se passent les grandes scènes. Celle de l'aveu. Celle où meurt M. de Clèves. Les deux scènes muettes, faisant dyptique, où chacun des amants séparés connaît, dans un jardin, qu'il est aimé, en voyant, sans être vu de lui et comme né de son propre désir, l'autre absorbé dans une rêverie passionnée : sous les yeux du guetteur invisible, dans la chaude nuit, Mme de Clèves, étendue, sans rien « sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés » (c'est la phrase voluptueuse du livre où presque tous s'obstinent à ne reconnaître que des nuances abstraites), jouant avec les objets qui désignent Nemours, puis un flambeau à la main s'asseyant pour contempler le portrait de lui qu'elle a fait peindre. Page d'abandon et de songe amoureux, où le duo impossible s'accomplit dans l'imaginaire, où Mme de Clèves, absente de tous, recrée la présence de l'être aimé. L'aparté à deux dont s'enchante l'amante sans l'être se poursuit, pour l'amant à qui la possession sera toujours déniée, dans la promenade sous les saules, où

versant des larmes mêlées de douleur et de douceur, de tendresse et de violence il monologue en lui-même et, par une exception unique dans ce roman, laisse exploser ce monologue en apostrophe à celle qui n'est pas là. A la vision de Mme de Clèves plongée dans une délectation mélancolique, bien plus tard, quand la barrière du malheur s'est fermée, répond « dans l'endroit le plus reculé du jardin », aperçue « après avoir traversé un petit bois » (l'autre jardin était dans la forêt), celle de Nemours couché sur des bancs, enseveli dans un rêve dont nul indice extérieur n'est plus nécessaire pour qu'on sache l'objet. Enfin, la grande scène du refus où après tant de silences la vérité séparatrice sera dite et expliquée. Dans ces scènes hors du monde les gestes ne sont pas ceux du monde. Bayle, goguenard, plaisantait ces héros si peu « conformes à l'histoire naturelle » et qui ne font rien « de cent choses qui ne manquent jamais de se pratiquer » entre gens qui s'aiment. Il était donc ignorant au moins d'une sorte d'amour et peu sensible à la pudeur.

La société emplit les intervalles de ces scènes, elle assujettit les héros à de multiples obligations, elle les aide à se maîtriser, tout en accroissant la force du sentiment par l'obligation de le cacher, elle agit sur leurs mouvements par ses rumeurs et ses erreurs, étend jusqu'à eux les remous de ses intrigues. Mais ils ne seront pas, comme les personnages de la *Princesse de Montpensier,* ses jouets. Leur liberté est la plus forte. Spontanément ils échappent aux prescriptions de l'usage : Nemours, si soumis au code de l'homme à conquêtes, se change en amant respectueux; M. de Clèves ne songe pas à le provoquer en duel; et Mme de Clèves se décide à l'aveu qui fut aux yeux des premiers lecteurs extravagant. Le roman n'appartient plus au monde quand elle révèle, pour s'interdire d'y succomber, cet amour qu'il dépend d'elle de taire : libre dans l'aveu à l'époux, et y gardant l'honneur de la liberté, comme Mme de Tende est contrainte au sien dans la honte

et le désespoir. La princesse créera son honneur, contre sa passion, jusqu'au dénouement.

La société, dans ce livre, est là *pour* être abolie. Tel est le sens du préambule « si long » et sur lequel Stendhal a tant rêvé et réfléchi, de la « divine princesse de Clèves », comme il disait. Tous ces personnages royaux et seigneuriaux, et les intrigues où ils s'emmêlent, peu à peu s'effacent. Même ceux qui touchent de plus près au couple qui devrait être et qui ne sera point quittent la scène pour toujours, la mère de Mme de Clèves dès la première partie du livre et M. de Clèves dans la dernière. Il ne reste enfin que cette femme et cet homme faits pour se joindre, et l'instant d'une rencontre suivie d'une séparation éternelle. Si parfaite devient la solitude, que Mme de Clèves emplit seule les dernières lignes, avant que la mort ne laisse plus d'elle qu'un exemple.

C'EST elle qui fait vivre tout l'ouvrage. La femme créatrice du roman français moderne ne s'est guère intéressée qu'aux jeunes femmes. Même les deux hommes qui l'aiment (sans parler du chevalier de Guise) ne sont que des personages secondaires, dont le mieux individualisé, le plus attachant, est M. de Clèves, le mari, de qualité bien plus rare que Nemours pour qui Mme de La Fayette a tant de faiblesse en qui elle n'hésite pas à reconnaître « un chef-d'œuvre de la nature » ajoutant que d'être l'homme le plus beau du monde était le moindre de ses apanages, lui cet amant incapable de ne pas bavarder sur le plus cher secret, élevé quelque temps au-dessus de lui-même par un amour qui s'éteindra. La mère de la princesse, si orgueilleuse de sa fille, si occupée de la brillamment marier, sans égard aux sentiments, mais qui ne l'a pas élevée comme font « la plupart des mères », qui se

conduit envers elle en amie, lit en elle et au moment de mourir lui révèle ce qu'elle a décelé, est, me semble-t-il, une figure nouvelle dans nos lettres. Mais le plus singulier des personnages secondaires de Mme de La Fayette, et même tout à fait exceptionnel dans son œuvre, n'est pas dans ce livre. C'est Chabanes, ce gentilhomme grisonnant, en disgrâce à la Cour, dont le mérite a conquis l'amitié difficile de Montpensier, qui a achevé de former l'esprit de la princesse et qui, laissé auprès d'elle pendant que le mari guerroie, tombe amoureux. Rebuté quand après un long silence il se déclare, sans même qu'ensuite la belle daigne s'en souvenir; soumis à des confidences insupportables; entêté contre son intérêt à rétablir l'intelligence du ménage; servant, la mort dans l'âme, l'amour de Mme de Montpensier pour le duc de Guise; rentrant en esclavage après un furieux et inutile adieu; il ira jusqu'à se faire messager des amants, jusqu'à conduire Guise chez la princesse pour une entrevue nocturne, et se retirera pour ne pas être « témoin de leur conversation ». Tel est le pitoyable Chabanes, traître et entremetteur par amour et dévouement. Au reste s'exposant à la mort pour sauver la femme qui l'a ravalé, le rival qui l'a évincé, et enfin victime de la Saint Barthélemy quand il ne songe qu'à s'ensevelir dans sa douleur. Il appartient à la longue lignée de ceux qui sacrifient tout, même l'honneur, à leur haute et humiliante passion. Moins heureux que le Balthasar du *Soulier de Satin,* « la Tour et l'Epée », le vieux soldat à la barbe d'or que fléchiront les « mots dits d'une voix basse et mesurée et qui vous percent le cœur », qui tombe, atteint par la balle qu'il appelait, sur la table chargée de tous ces fruits dont il ne goûtera plus.

Dans la *Princesse de Clèves,* aucun des personnages secondaire n'a ce relief. La société dont progressivement elle émerge, et qui s'efface; et cette mère, ce mari, cet amant qui ne vivent pour nous que par rapport à elle, disputent peu la lumière à la jeune femme dont

Mme de La Fayette nous fait partager la conscience. Jeune femme que l'homme n'aveugle pas, ni son mari, ni tel soupirant dédaigné, ni, à la fin du roman, Nemours qu'elle juge alors, trop sévèrement même.

Déjà dans *Zayde,* Mme de La Fayette avait mis une femme supérieure, Belasire, sincère, sensée et tendre, patiente devant la folie jalouse, constante dans ses efforts pour la guérir. Elle ne quitte l'insensé qu'après avoir tout tenté en vain pour son salut, et elle est digne de prononcer cet adieu : « Soyez persuadé que je n'aimerai personne et que les impressions que vous avez faites dans mon cœur sont les seules qu'il avait reçues et les seuls qu'il recevra jamais. » Mme de Clèves n'est pas ce personnage simplifié. Ni la parfaite égalité ni la sagesse permanente de Belasire ne sont en elle, mais une vie sourde et multiple, la passion, la faiblesse avec la force; de jour en jour, d'heure en heure, ou souvent presque à la fois, les pensées qui s'entre-détruisent; les différences de soi à soi malgré une identité fondamentale. Mais pour toutes deux le pessimisme de Mme de La Fayette quant à la nature humaine s'atténue. Elle leur concède que, chez la femme au moins, les sentiments peuvent être « éternels ».

Le sujet que Mme de La Fayette pose et repose, qui l'a requise, hantée, est celui que je donnerais volontiers pour titre à presque tous ses livres, même à son histoire de Madame : *la tentation d'une honnête femme*. Qu'elles aient épousé par obéissance et convenance, comme Mme de Montpensier, un jaloux plus qu'un amoureux; par amour, comme Mme de Tende, un indifférent vite rebuté par cet amour, et qui n'aura envie de sa femme que lorsqu'il sera trop tard; par estime, comme Mme de Clèves, un homme qui aime et voudrait être aimé à l'égal d'un amant, leur

tentation est la même. Mme de Montpensier y cède d'intention si — peut-être — son mari la surprend à temps pour qu'elle n'y cède pas de corps. Mme de Tende y succombe. Mme de Clèves en est victorieuse et porte sa victoire au-delà de ce qu'exigerait la juridiction de la société.

Aussi peut-on trouver qu'elle appartient à une civilisation antédiluvienne, avec l'héroïne de *Volupté,* avec Mme de Mortsauf, ou Mme Arnoux, ou Madeleine de Nièvres, toutes celles qui, passionnées et pudiques, n'ont pas voulu commettre « ce que l'honneur des femmes défend », comme disait Marguerite de Navarre, laquelle professait aussi que l'honneur des femmes n'est pas semblable à celui des hommes. Nous avons changé tout cela. Incroyables deviendront les vertueuses dames de l'*Heptaméron* « qui ont résisté à la folle amour »; la belle et gentille demoiselle de Baltasar Castiglione qui préfère mourir de tristesse après trois ans d'un mariage imposé plutôt que de se donner à celui qu'elle « adorait au monde » dès leur commune jeunesse; incroyable Julie, non pour avoir, jeune fille, cédé à Saint-Preux, mais pour ne pas être à lui de nouveau, malgré Wolmar; incroyable doña Prouhèze, leur sœur mystique. Les femmes ont si allègrement rejeté les tabous qui leur interdisaient la liberté dans l'amour! Le divorce permet si facilement de passer dans des bras multiples! On imagine très bien un monde proche d'où le mariage aura disparu, où, sans frein de religion, de morale surannée, les couples se feront et échangeront leurs partenaires. Alors Mme de Clèves paraîtra dérisoire. Elle l'était déjà un peu, quand le livre parut, pour un Bussy-Rabutin.

Pour elle, cependant, il s'agit du plus sérieux combat. Elle s'y engage toute. Elle le gagne, mais à quel prix! Les trois protagonistes paient sa victoire de leur bonheur, et les deux meilleurs de leur vie.

Cette tragédie n'est pas faite par le seul travail de

rouages très délicats, et secrètement ajustés (de cet ajustement certes admirables il y aura bien d'autres exemples, mais la *Princesse de Clèves* est le premier). Elle se couronne par une décision libre à l'heure où Mme de Clèves s'enlève à Nemours. Je tiens la scène pour sans pareille. Elle ne cesse de m'étonner.

Sans doute, nous ne croyions pas que ces deux êtres allaient s'unir. Tout a ici le ton et la démarche des grandes œuvres d'amour impossible et de séparation. La fin de cette histoire ne peut être que douloureuse. Mais la raison de l'impossibilité, de la séparation et de la souffrance me laisse déconcertée.

Nous savions bien qu'ils ne passeraient pas l'obstacle que met entre eux le cadavre de M. de Clèves. Elle est interdite, cette union permise par la mort seulement que leur amour a provoquée, et provoquée parce qu'ils avaient délibérément choisi, elle de révéler une vérité qui risquait d'être torturante, et lui de jouer, advienne que pourra, son rôle d'amoureux en pénétrant de nuit dans le jardin du pavillon de Coulommiers. « L'horreur » que Mme de Clèves a d'abord sentie devant l'effet meurtrier de leur passion, comment la changerait-elle en délice de l'amour heureux?

Or, c'est elle qui reconnaît que ce motif n'est pas le seul, et que seul il ne serait pas invincible — et c'est elle qui dit vrai. C'est nous qui ne soupçonnions pas la force qu'a en eux le désir de bonheur, l'attrait de la passion puissante, et qui méconnaissions avec la licence que l'amour pourrait prendre, les excuses qu'il pourrait invoquer. Aux yeux du public ignorant des circonstances du drame cette union serait acceptable, voire convenable comme l'estime le vidame de Chartres. Mme de Clèves pense beaucoup à cette liberté que le monde leur laisse, grande tentation qui nous fait connaître, au moment où elle va s'en détacher, à quel point elle appartenait à ce monde de la « gloire » : « Je sais que vous êtes libre, que

je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. » Il y aurait plus même que cette liberté mondaine, ou plutôt, pour lui permettre d'en jouir, il lui faudrait encore, à elle qui sait ce qu'ignore le public, une autre excuse, mais qui serait très facile à saisir. N'est-il pas vrai, ne peut-elle à juste titre se dire, ne trouveraient-ils pas des amis estimés et raisonnables pour leur dire qu'ils ne sont pas responsables de la mort de M. de Clèves, mais la fatalité, Mme de Clèves étant restée irréprochable dans sa conduite, et Nemours lui-même, qui a abdiqué « la hardiesse » dont il était coutumier, pouvant se flatter d'avoir été « rendu si différent » de ce qu'il a été « dans les autres passions de *sa* vie »? Pourquoi donc ne pas réduire ce devoir auquel veut obéir Mme de Clèves au « fantôme de devoir » qu'il est aux yeux de l'amant? N'auraient-ils pas raison de le faire, puisqu'il y a tant d'irrationnel dans l'empire que gardent sur nous le passé et les morts? Il faut bien que de telles pensée aient fait leur chemin dans l'esprit de Mme de Clèves, car Nemours a gagné au terme de leur entrevue le seul moment d'espoir du livre, quand elle lui dit : « Il est vrai que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. » De sorte que nous pouvons imaginer comment, renonçant à trop donner au regret d'un époux si tendre et si digne, et si malheureux, à vivre de la façon dont il aurait souhaité qu'elle vécût, lui qui en mourant n'a pas dissimulé son angoisse à l'idée qu'elle pourra sans crime épouser Nemours, Mme de Clèves connaîtrait non pas le bonheur, le mort garderait trop d'empire, mais le sort d'une Thérèse Raquin ou d'une Félicie Nanteuil hantées par un spectre. Ce qui l'en préserve, elle le déclare, c'est la crainte que Nemours soit inconstant, c'en est la prévision trop certaine; ce sont les souffrances anticipées de la jalou-

sie. « Je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle... » Tel est l'empêchement qui rend l'autre insurmontable.

« Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos... »

Raison décisive! Tuant peu à peu l'espérance, elle reviendra, s'imposera dans les délibérations intimes. Mme de La Fayette la répète :

« Les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir et insurmontables du côté de son repos. »

L'*intérêt de son repos*. Cette parole surprend, et un soupçon se mêle à la surprise qu'elle cause. Moins romanesque, l'héroïne serait-elle aussi d'âme un peu moins noble que nous ne le pensions, que Mme de La Fayette elle-même ne le pensait? Tout au long de ce roman qui va finir elle nous était donc restée inconnue! Les avertissements cachés dans certains passages, voilà seulement que nous les percevons.

Nous comprenons quelle impression a faite sur son âme l'éducation donnée par cette Mme de Chartres, qui osait faire « souvent à sa fille des peintures de l'amour », pour lui montrer « le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements » et lui enseigner en revanche « quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme ». Nous sentons quel souvenir lui ont laissé son émotion lorsqu'elle tenait d'une main tremblante la lettre attribuée à quelque maîtresse délaissée de Nemours, sa « douleur insupportable » avant même de l'avoir lue, et ensuite, son aigre affliction, « et ce mal, qu'elle trouvait si insuppor-

table, était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée ». (Quand il s'agit de jalousie, Mme de La Fayette n'use plus de litotes) « Cuisantes douleurs », « inquiétudes mortelles », si instructives quand, détrompée, elle se les remémorait, ne se reconnaissant plus elle-même, et qui font alors éclater, pour la première fois, sa méditation en style direct : « Elle trouva qu'il était presque impossible qu'elle pût être contente de sa passion. Mais quand je le pourrais être, disait-elle, qu'en veux-je faire? Veux-je la souffrir... Et veux-je enfin m'exposer aux cruels repentirs et aux mortelles douleurs que donne l'amour? Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. » Ces moments qui préparent l'aveu à M. de Clèves, qui en forment la première idée, disposent l'être, souterrainement, à ce qui sera plus tard sa décision dernière. O livre musical!

« J'avoue que les passions peuvent me conduire; mais elles ne sauraient m'aveugler. » Mme de Clèves prononce là une parole révélatrice — sans vantardise, et au-dessous du vrai, car elle n'a fait sa clairvoyance telle que pour soustraire sa conduite à ses passions. C'est une clairvoyance conquise. Tout le roman progresse vers cette conquête.

Mlle de Chartres se trouvait devant « des distinctions au-dessus de ses connaissances ». Devenue Mme de Clèves, quand elle aime c'est selon la loi énoncée dans *Zayde :* « Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. » Car sur le commencement des passions, décidément pour Mme de La Fayette, nous sommes sans pouvoir. Ici, la passion naît dans l'éblouissement. Mme de Clèves est d'abord naïve. Eveillée ensuite — avant l'incident de la lettre perdue, mais déjà par la jalousie — l'intelligence de soi va s'approfondir, et à travers les contradictions intérieures, les erreurs complaisantes ou involontaires, les illusions répétées de délivrance, devenir enfin souveraine.

Dans cette marche pénible vers la lucidité, l'héroïne se soutient par la vertu native qui la distingue avant que son esprit se forme, et qui servait à Mme de Chartres pour la diriger : une sincérité que la mère « admirait avec raison, car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle ». A cette sincérité singulière qui éclatera dans la scène de l'aveu, et qui plus tard, mieux avertie et plus calme malgré l'émotion, fera le ton inimitable des paroles à Nemours, Mme de La Fayette revient sans cesse — elle en fait un de ses thèmes majeurs. Ce n'est pas la sincérité moderne, qui est abandon aux passions, tenues pour plus véritables que la volonté, factice à nos yeux affaiblis, qui leur commanderait. Cette sincérité-là s'accorde très bien à l'aveuglement et serre les nœuds du bandeau. La sincérité de Mme de Clèves est volonté de discernement. Volonté qui, chez elle, s'accorde à la nature. A ces gens des temps de la raison, il est insupportable de ne pas se reconnaître. Telle encore la Sylvia de Marivaux, heureuse quand elle s'écrie : « Enfin, je vois clair dans mon cœur! » Tels encore les héros de Stendhal. Pour lui d'ailleurs, comme pour Mme de La Fayette connue de ses amis pour la femme « la plus vraie », la volonté et le besoin qu'il donne à ses personnages s'accordent aussi à sa propre nature d'écrivain : « Je ne vois qu'une règle, être clair. Si je ne suis pas clair, tout mon monde est anéanti. »

Or, la belle sincérité de Mme de Clèves n'empêchera pas les dissimulations, et sa volonté d'y voir clair sera souvent dupée, dominée par le désir de s'abuser, ou en échec devant l'obscur. C'est qu'elle vit, et qu'elle n'est pas une sainte, — sinon dans ses derniers jours peut-être, dont presque rien n'est dit — et que l'impitoyable Mme de La Fayette est là pour montrer que les vertus dont nous sommes capables, pauvres suppléantes de la vertu absolue, sont infirmes. C'est aussi que si elle se donne de connaître les pensées de son héroïne, elle ne se donne pas, comme de nos jours le moindre débutant, et bien des maîtres, le

feraient pour leurs personnages, de connaître son inconscient.

Et puis la dissimulation est elle aussi une vertu, et enseignée aux jeunes personnes, dans cette Cour qui n'admire pas sans épier et où il importe autant de préserver les apparences qu'il serait sot de juger sur elles, comme la maman de notre princesse ne manque pas de l'en avertir. N'avoir pas « le jour au visage » quand il reflète une émotion, c'est une chance, mais sur laquelle il ne serait pas prudent de compter quand, toute blonde et toute jeune, quinze ans à peu près au début de l'histoire, il vous « échappe de certaines choses qui partent du premier mouvement » telles que tremblements, rougeurs, ou paroles « mal arrangées ». Habituée à se reprendre et à s'interdire les menues erreurs qui risquent d'être fatales, Mme de Clèves dissimule non seulement à la Cour, mais, sans en avoir « un dessein bien formé », à sa mère, qui les devine, ses premiers sentiments pour Nemours. Quand tant de bornes sont imposées par la décence à la sincérité la plus grande et la plus naturelle du monde, elles couvrent une zone indécise et élargie, où il arrive qu'on essaie spontanément de tromper la plus chère confidente, et avec plus de succès momentané de se tromper soi-même. Ainsi, par exemple, lors de la méprise sur la lettre perdue, « il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée et que, si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fût pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompait elle-même. » Et combien de fois s'imaginera-t-elle presque indifférente et guérie!

« Les passions ne sauraient m'aveugler. » C'est vrai quand elle le dit, c'est devenu vrai à force de luttes et de souffrances, mais elle n'a pas toujours été si sagace. Tout n'a pas été si limpide. Même alors, elle dit à cet homme dont le bonheur ou la détresse dépendent d'elle, et qu'elle va réduire à la détresse mais qu'elle ne veut pas pousser

au désespoir : « Attendez ce que le temps pourra faire », comme le roi à Rodrigue, quand elle est déjà, quoiqu'elle n'en soit pas certaine, décisivement complice d'un temps qui défera.

Il y a en elle beaucoup d'obscurs. Outre qu'elle ne sait pas ce qu'il peut entrer d'égoïsme et de cruauté dans l'aveu qui sera fatal à son époux, ou, tant les motifs humains sont douteux, au moment de quitter Nemours à jamais, dans la « faible récompense » qu'elle donne à son « attachement » de lui dévoiler l'amour qu'elle a pour lui (« Je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne sais même si je ne vous le dis point plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous »), *embarras, confusion, trouble, trouble confus,* sont les expressions par lesquelles sans cesse Mme de La Fayette désigne sans le décrire l'état où Mme de Clèves est jetée par les courants de la tentation et du vouloir fluctuants. Ces mots sont courts. Quand Mme de Clèves en arrive au point de ne « plus se reconnaître » l'analyse de l'auteur s'arrête, et Mme de La Fayette ne cherche pas non plus à imiter ces désordres inévitables, mais passagers parce qu'ils sont intolérables. Elle ne mimera pas le mouvement discontinu et brouillé d'interférences, la syntaxe élémentaire et incorrecte, les vocables à peine formés qui font le soliloque des malheureux remâchant leurs problèmes. Classique elle donne l'*argument* des méditations agitées de son héroïne. C'est qu'ayant indiqué à quel point le regard que la jeune femme dirige sur elle-même peut se troubler, elle passe outre, parce qu'il s'agit seulement des épreuves où s'égare un moment, mais peu à peu s'affirme la volonté de clairvoyance toujours reparaissant, de sorte que ce qui se passe dans l'être est à la fois souffert, contemplé et jugé. La conscience lucide s'étend aux choses du cœur : de là le drame. Le conflit où il faut « s'opposer directement à soymesme » (comme dit en s'y refusant un personnage du *Grand Cyrus*) ne laisse aucune possibilité d'accord et

interdit le bonheur. Stendhal s'en indignera presque, lui qui a opté pour la chasse au bonheur et dont les personnages, s'ils en reviennent vaincus, gardent pour l'avoir entreprise une lumière de jeunesse. Stendhal qui écrivait « la princesse de Clèves devait ne rien dire à son mari, et se donner à M. de Nemours ». Mais c'est le mâle, c'est le chasseur qui parle.

Pourchassée, Mme de Clèves, et non point chasseresse ni amazone. Alors, quand on est une femme démunie et traquée par l'amour, on cherche des appuis proches, un ami qui plaigne et qui conseille, un plus sage que soi qui prendrait le fardeau. A défaut de sa mère elle tente de confier à son mari le soin de régler sa conduite. En vain : il est plus faible qu'elle.

Elle ne paraissait pas de celles qui peuvent chercher secours dans le Seigneur. Mme de La Fayette est très loin encore de l'heure où elle écrira : « Je me soumets sans peine à la volonté de Dieu. C'est le Tout-Puissant et, de tous côtés, il faut enfin venir à lui », loin même de ses confidences à Rancé, qui lui fit une réponse très belle.

C'est Mme de Tende, vive Italienne, et fautive, qui, préservée du suicide par « la nature et le christianisme », se jette à la pénitence et, après avoir tant correspondu avec son amant par l'intermédiaire d'un écuyer, fait porter par son confesseur le suprême message à son mari. Dans la *Princesse de Clèves,* nous ne voyons point de prêtre, nous n'entendons point de prière au Ciel. Toutefois, on a trop dit que Dieu est absent de ce livre. Qu'est-ce qui autoriserait à penser que la fille de la très pieuse Mme de Chartres attend pour pratiquer sa religion les jours qu'elle passera tantôt dans un couvent, tantôt chez elle « dans une retraite et dans des occupations plus saintes

que celles des couvents les plus austères ». Les personnages du livre ont bien une vie physiologique encore qu'il en soit rarement question, sinon pour les dernières maladies. Je crois comprendre que la religion allant de soi entre honnêtes gens peut être sous-entendue jusqu'au moment de se retirer dans une maison religieuse, ou de se préparer uniquement à la mort en refusant même, comme Mme de Chartres de revoir une fille qui était le seul attachement ici-bas, en renonçant comme Mme de Clèves, aux « choses du monde » pour ne plus penser « qu'à celles de l'autre vie ». Mme de Clèves est chrétienne, et je ne suis pas surprise que le livre ait satisfait les abbés à qui Mme de Sévigné le faisait lire avec les *Petites Lettres* de Pascal. L'atmosphère du roman, la morale qui y règne, restent pourtant celles des âmes qui interrogent moins les vicaires du Christ qu'elles-mêmes et cherchent en elles-mêmes leur grandeur.

La domination qu'elles échouent à exercer sur leur cœur, elles y assujettissent leur conduite. A une fatalité du sentiment Mme de Clèves oppose la liberté de l'acte. C'est un compromis, mais honorable. De même, longtemps, Chabanes : « S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point dans sa conduite et personne ne soupçonna son amour. » Elle, là-dessus est sans défaillance. « Je vous demande mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. » Ce point d'appui et de justification, ce point de certitude, elle ne le lâche pas et c'est celui qu'elle invoque toujours. La certitude est telle que Mme de Clèves reste très lente à comprendre les derniers reproches de son mari. Elle « était si éloignée de s'imaginer que son mari pût avoir des soupçons sur elle » (alors qu'il en meurt sous ses yeux) « qu'elle écouta toutes ses paroles sans les comprendre ». Quand tout à coup elle saisit leur signification, elle s'écrie comme on prête serment : « La vertu la plus

austère ne peut inspirer d'autre conduite que celle que j'ai eue; et je n'ai jamais fait d'action dont je n'eusse souhaité que vous eussiez été témoin. » Elle dit plus : « Moi, des crimes! s'écria-t-elle, la pensée même m'en est inconnue. » Affirmation trop spontanée, dans un moment trop solennel, pour pouvoir être suspecte. Peut-être une méditation prolongée l'altérerait-elle de doutes et de scrupules, mais peu importe. Ce cri nous renseigne sur la puissance refoulante d'une volonté si assurée à chaque instant, même dans les troubles les plus anxieux du cœur, d'exercer le pouvoir en son royaume, qui n'est pas celui de la sensibilité.

A ces traits nous reconnaissons bien quelle est la morale de Mme de Clèves : celle du *Traité des Passions*. Nous l'aurions reconnue même si l'héroïne n'employait à l'occasion les mots mêmes de Descartes (« Cet objet funeste est trop proche pour me laisser *des idées claires et distinctes* »). Cela est connu quoique de manière vague. Il me paraît même clair que Mme de La Fayette a autant réfléchi sur le *Traité des Passions* que sur la *Clélie*, et elle s'en est faite, autant qu'elle s'éloignait par l'art du roman à la Scudéry, proche par la pensée. Je ne pense pas cependant qu'elle eût accepté d'en suivre le mouvement et la hardiesse.

Avec Corneille, la différence éclate. Il a le déchaînement, l'éloquence, l'enthousiasme de la liberté, la jeunesse et l'ivresse de la raison. Elle en a la pratique quotidienne. Mais avec Descartes? Il me semble qu'elle a apporté à sa morale une touche de prudence, de méfiance, où se reconnaît l'amie de La Rochefoucauld. Si elle a « réformé le cœur » du prince des désabusés, ou du moins atténué sa misanthropie, en revanche il ne lui a pas, quoiqu'elle ait dit, « donné de l'esprit », mais sans doute a-t-il posé sur

l'esprit qu'elle avait des reflets de sa tristesse. (D'ailleurs, faits pour s'accorder, ils tenaient tous deux que « la jalousie est le plus grand de tous les maux », comme l'affirme la maxime 503.)

Les armes dont l'âme dispose, selon Descartes, pour vaincre les passions, à savoir « des jugements fermes et déterminés touchant la connaissance du bien et du mal, suivant laquelle elle a résolu de conduire les actions de sa vie », sont bien les armes dont use Mme de Clèves. Elle sait que « la force de l'âme ne suffit pas sans la connaissance de la vérité », à laquelle toujours elle s'exerce, passés les moments d'émotion trop forte. Elle sait que « le plus que la volonté puisse faire pendant que cette émotion est en sa vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effets ». Elle connaît, elle applique cet enseignement que, l'action de la volonté ne pouvant directement détruire la passion, il faut agir indirectement par la représentation de ce qui lui est contraire : les conquêtes que Nemours accumulait naguère, ses attachements passagers, si elle les lui reproche en amoureuse, elle les évoque pour le trouver moins aimable, les dresse devant elle pour s'en épouvanter, en fait la fatalité de l'avenir. Mais Descartes est persuadé que la cause des passions est toute corporelle : Mme de Clèves en est moins convaincue, peut-être. Elle n'irait pas non plus aux conclusions réconfortantes du philosophe, et n'affirmerait pas que par la pratique de sa méthode l'âme pût « acquérir un pouvoir absolu sur ses passions ».

Leur destruction indirecte, son histoire le montre, peut malgré beaucoup de courage être lente et coûter cher. Elle peut épuiser les forces de la vie — l'histoire d'Alissa ne le montrera pas plus fortement —, mais les sacrifices qu'elle exige ne feront pas que Mme de La Fayette ou son héroïne au lieu de combattre les passions prennent leur parti, ni même qu'elles leur reconnaissent les avantages que leur prêtait Descartes. La passion est discréditée à leurs yeux plus radicalement qu'à ceux du philosophe. En vérité,

connaissant ses misères elles la réprouvent, moralistes marquées de jansénisme. Pas plus que son âme ne sera vraiment « contente » d'avoir « suivi exactement la vertu », pas plus Mme de Clèves ne pensera jamais que les passions sont « toutes bonnes de leur nature, et que nous n'avons rien à éviter que leurs mauvais usages et leurs excès », ni encore moins que les êtres « qu'elles peuvent le plus émouvoir sont capables de goûter le plus de douceur en cette vie ».

Mme de Clèves qui n'est pas vaincue par l'amour ne l'est-elle pas par le pessimisme? Elle se refuse par un désir de l'amour tel qu'elle sait qu'il n'existe pas, un mépris de l'amour tel qu'il est, capable de diminuer et de disparaître — et peut-être par une défaillance de l'être inquiet, blessé, circonspect. Elle se dérobe devant les combats qu'il faudrait soutenir pour préserver, malgré l'accoutumance et les tentations, l'amour de son mari, car elle tient la défaite pour certaine, par tout ce qu'elle sait du mariage, de la nature humaine, de Nemours, et se peint d'avance cette défaite. Elle n'a pas l'élan naïf qui porte au-delà des défauts de ce qu'on aime, ou jusqu'à la confiance de les vaincre à force d'amour. « Elle eût bien voulu se pouvoir dire qu'elle était mal fondée dans ses scrupules du passé et dans ses craintes de l'avenir. » Elle ne peut pas. Ses plus chers souhaits ne font pas le poids de son amère prudence. Et pourtant, ce passé de galanterie qui est celui de Nemours et qu'elle ne cesse de se remémorer pourrait lui permettre de mesurer son pouvoir sur lui, puisque cet homme aux amours si multiples et si facilement, si absolument oubliées, est devenu pour elle si opposé à ce qu'il était, assez étranger à l'ambition pour renoncer à la probabilité d'une couronne, pour s'éloigner de la Cour, puisqu'il s'est transformé en un homme insensible au plaisir, respectueux, timide même, fidèle. Mais non, elle a la réponse : « Je crois... que les obstacles ont fait votre constance. » Ses hésitations qui dureront longtemps encore son imagi-

nation alarmée la ramèneront toujours au même point. « La fin de l'amour de ce prince et les maux de la jalousie qu'elle croyait infaillibles dans un mariage lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter. » Les maux de la jalousie! Pour les avoir subis une fois, le souvenir détesté en remonte invinciblement en elle, et cette *horreur d'être jaloux* qui dans *Zayde* dominait l'insensé Alphonse l'emporte aussi dans l'âme de la sage princesse de Clèves. L'effroi de cette souffrance la rend capable d'endurer celle de la séparation. Elle aime jusqu'à en mourir, mais pas assez pour courir les périls où se jetterait une générosité il est vrai téméraire. Mais quel est l'amour sans quelque témérité? Je crois que Mme de La Fayette approuve Mme de Clèves, et qu'elle admire l'héroïsme de son refus. Pour moi, dans cette décision héroïque, la peur a trop de part.

Je le dis, et aussitôt je me demande si je ne lui fais pas injure. Ai-je montré envers elle une défiance semblable à celle que je lui reproche? Ce serait alors pour l'avoir trop crue sur parole. Car c'est elle qui constamment porte au premier plan et détaille ce motif de refus que formeraient les dangers de l'union avec Nemours, comme s'il lui fallait pour s'engager une garantie contre tous périls, que la vie ne donne pas et dont le courage se passe. Mais en vérité n'est-ce pas un obstacle de raisonnement? n'est-il pas rappelé sans cesse, invoqué, grossi pour fortifier l'obstacle majeur? Quand, pour la première fois, parce que, veuve, elle a découvert que Nemours l'adore, elle s'est un moment laissé aller à l'illusion passionnée du bonheur possible, l'objection destructice n'est pas que plus tard il la tromperait, mais la part qu'il a eue à la mort de M. de Clèves. « Elle ne trouvait guère moins de crime à épouser

M. de Nemours qu'elle en avait trouvé à l'aimer pendant la vie de son mari. » Voilà l'idée qui lui vient d'abord. Ensuite seulement elle la fortifie « de plusieurs raisons qui regardaient son repos ». Au cours de leur entrevue, si toutes les raisons du monde sont alléguées, celle qui touche à la mort de M. de Clèves est énoncée avec une force qui justifie beaucoup de doutes sur la nécessité des autres : « Les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains (1). »

Cette discussion ne finirait pas. Nous ne pouvons sans arbitraire prétendre mieux lire en Mme de Clèves que si nous la connaissions comme une amie, et qu'elle nous confiât toutes ses pensées, ce qui est la position où se place Mme de La Fayette — et elle ne tranche pas. Son héroïne, toute clairvoyante qu'elle est, garde son mystère. Prenant en soi cet *intérêt de son repos* si souvent allégué, je ne veux plus chercher dans quelle mesure il est spontané et décisif ou amené en renfort, mais je me demande, à la lumière de ce que nous savons d'ailleurs sur l'élévation d'esprit de Mme de Clèves, en quoi il peut consister s'il ne la diminue pas. Car c'est à nous de le discerner, cela n'est point dit, rien n'est dit de ce repos sinon que les souf-

(1) Dans *Isabelle ou le Journal amoureux d'Espagne*, roman anonyme publié trois ans avant la *Princesse*, et récemment tiré de l'oubli par M. Marc Chadourne qui l'attribue à Mme de La Fayette ou à son « équipe » (*La Table Ronde* juin 1960), Dom Alphonse, homologue du Prince de Clèves, est non pas tué en duel mais traîtreusement assassiné par Dom Ramir, homologue de Nemours, mais soudainement assombri quand la passion l'entraîne au crime. Sans savoir qu'il est le meurtrier, Isabelle le repousse, par fidélité à la mémoire de l'époux. « Jugez ce que vous pourriez faire d'un cœur parjure et infidèle, sur qui la mémoire de Dom Alphonse nourrirait toujours quelque chose de ce qu'elle doit à Dom Ramir. » Enfin, pourtant elle cède. Les remords de Ramir font de ce second mariage une catastrophe. Dans un demi-délire il avoue son forfait. Après divers malheurs atroces et une captivité chez les pirates, Isabelle meurt « accablée de chagrin et de tristesse ». Si l'ouvrage est de Mme de La Fayette, ce qui, au vrai, n'est pas encore prouvé, il compléterait curieusement la série de ses variations sur ses thèmes de prédilection et se situerait entre *Zayde* et la *Princesse*, plus proche de la première par le factice. En tout cas, la trouvaille de M. Chadourne a du prix puisqu'il nous apprend que le roman d'Isabelle fut publié chez Barbin, l'éditeur de Mme de La Fayette et de Segrais; en sorte qu'il est au moins inconcevable qu'elle ne l'ait pas connu (même si *le Journal amoureux* était dû, par exemple, à l'une des personnes qui, pendant la longue gestation de *la Princesse de Clèves*, ont vraisemblablement beaucoup su de l'œuvre en préparation) et qu'on n'en ait pas discuté dans son entourage.

frances de la jalousie le détruiraient. Mais pourquoi vaut-il d'être préservé, à un tel prix? Il doit être autre chose qu'une tranquillité bourgeoise ou mondaine et plus ou moins épicurienne — à quoi peut-être il risquerait de se réduire en fait si Mme de Clèves ne se donnait complètement à la vertu et à la piété. Il s'agit d'une sérénité, d'une paix de l'âme dont la valeur ne manque certes pas de répondants religieux et philosophiques. Mais c'est dans le *Traité des Passions* encore, et nuancé des réserves que j'aperçois chez Mme de La Fayette, que je crois comprendre plus précisément de quelle sorte peut être cette exigence de repos. Pour une âme fière, persuadée que le règne en nous des passions est celui de l'animal, et qui se veut libre, la jalousie est un esclavage indigne; et ce visage défiguré, ces fièvres, ces injustices ou ces justices accusatrices et ulcérantes, ces imaginations, qui obsèdent et torturent, ces fureurs, toute cette humiliation enfin où elle perdrait l'estime d'elle-même, sachant que tel serait son partage dans l'union que l'amour appelle, généreusement elle la refuse. Généreusement si, comme le dit Alain par raccourci (« assuré toutefois de ne pas trahir ici Descartes »), « la générosité consiste dans la ferme résolution de ne jamais manquer de libre arbitre ». Pourquoi donc disais-je que Mme de Clèves manque de générosité envers son amant? Parce qu'elle lui dénie la confiance, et l'espoir que cette confiance le transforme — de même qu'elle n'admet point de pouvoir jamais elle-même, si elle l'épouse, maîtriser la jalousie. Mais laissons-lui cette générosité d'un autre ordre. Ainsi elle se rendra maîtresse de son propre cœur après l'avoir été de ses actes, et l'unité intime sera reconquise, — par une mutilation. Car si nous sommes sans pouvoir sur le commencement de nos passions, le pouvoir indirect que nous avons d'y mettre fin est tuant. La mort de Mme de Clèves suit d'assez près son renoncement.

Des trois filles à qui l'imagination romanesque de

Mme de La Fayette a donné naissance, c'est elle qui a la mort la moins malheureuse. Meurent aussi Chabanes et M. de Clèves. De ceux qui survivent, Nemours, douloureux et fidèle plusieurs années, est encore le plus digne d'estime, les autres sont des sauvages. La mort de Chabanes réjouit M. de Montpensier et la mort de sa femme, M. de Tende. Le Guise de Mme de Montpensier pour qui elle a tout hasardé, tout perdu, qui est cause qu'elle se meurt, qui le sait, cesse tranquillement de s'informer d'elle, change d'amour, si peu dérangé par la passion dont il était plein qu'il en éprouve une autre « démesurée », et ses procédés achèvent la princesse. Philémon et Baucis sont absents de cette galerie. Mme de La Fayette ne laisse guère de choix qu'entre l'amour brutal et infidèle, ou l'amour mortel.

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

Montagne mère du rêve

MONTAGNE *mère du rêve*
Nobles pays dans les lointains
Frontons tendres et solennels,
Secrètes cités anciennes
Où demeure la bien-aimée,
Autre monde issu de ce monde
Et signe hautain vers le ciel,
Jeunesse faite de lumière
Et de pensive éternité,
O roc de songe au crépuscule,
Montagne au-delà de la mort.

BEAUX OISEAUX *scintillants de silence*
Fascinés dans l'arbre de la nuit,
Quand volez-vous vers l'amour, mes étoiles,
Quelles sont vos noces et quelles vos naissances,
Mais de quelle mort rapace et sans bruit
Fûtes-vous, ô mes oiseaux, les légères proies?

SOUS L'ARCEAU *stellaire les monts nocturnes*
Tel un conseil de rois en majesté
Sur le ciel vert qui se souvient du jour.

On dirait d'une énigme qu'aurait songée Vinci
Monde inaltérable vu dans un diamant.
O noces fixes d'astres, de ciel et de terre,
Sauvez ce regard qui vous glorifie.

ARCHE, *fanal blond dans la nuit,*
Ronde porte du passé,
Fronton de souvenir et de puissance
Exilé jusqu'à nous aux mains pauvres.
Nous ne saurons bâtir nul écho
Pour répondre à ton antique gloire.

TANT D'ÉTÉS, *de nuits et d'étoiles,*
De glycine ancienne et de campagnes,
De simple fortune aux saisons effeuillée,
Et l'on dirait qu'il n'est qu'un été,
Une seule nuit aux neuves étoiles,
Toujours la même senteur, toujours,
De glycine au bord des campagnes,
La même tendre et claire histoire
D'un homme qui veille dans l'amour.

ORAGE *dans la poussière de soleil sur les vignes,*
La terre, le lac et le ciel mêlés en signes d'autrefois.
Grondement sur le toit du monde, ô délices
Quand naissaient chaque jour la plante et la lumière.
La pluie est sur l'enfance un langage de dieu.
Toi qui ne sais plus voir au-delà de ton ombre
Nieras-tu l'épopée du roc et du nuage
Et ce printemps de pic-vert qui te défie.

LES PAYS BLEUS *dans le lointain*
Avec leur chevelure bocage,
Leur femelle toison forestière,
Le blason des prairies et des champs,
Les dés jetés des villages
Et les monts au sommeil massif
Entre les mains de dieu.

Les pays bleus dans l'autrefois des peintres
Avec le labyrinthe et la lettre du fleuve
Peuplé d'îles, d'éclats ou d'oriflammes,
Avec l'apparition sur un roc rêvé
D'une cité royale enceinte de la vie.
Tous ces pays comme un seul visage
Sourcilleux, familier, solennel,
Comme un corps mystérieux qui respire
Où bat le sang des siècles doucement.

FERNAND LEPRETTE

Leur petite réfugiée

Á Etienne Mériel.

CLAUDE, brusquement, érigea son maigre cou d'oiseau sauvage d'au-delà des mers. Le silence venait de se rabattre sur elle comme un piège. Son regard soudain en alerte s'était mis à voleter autour de cette chambre étrangère où il n'y avait rien à voir, où elle se refusait à rien voir. Sans doute venait-on de l'abandonner à sa solitude. Soit. Et tant mieux. Elles avaient dû sortir sur la pointe des pieds, refermer doucettement la porte. « Je les hais, » murmura la jeune fille.

C'étaient des dames éminemment charitables. Lorsqu'elles l'avaient invitée, usant de mille précautions maladroites, à faire la promenade dominicale, Claude avait dit non, sans même les laisser finir. Ah! leur petit tour hygiénique! Passer comme par hasard devant leur église réformée, en haut de la colline, où elles couraient dès potron-minet, vêtues de noir, chapeautées de noir, serrant un sac à ouvrage de leurs vieilles mains gantées de noir. Et puis redescendre sur une plateforme en demi-lune d'où l'on pouvait, par-dessus le lac, repérer des monts, entraves à son cœur, qui lui bouchaient la vue avec une sorte de joie mauvaise, et qu'elles nommaient des pics ou des aiguilles ou même des dents. Se complaire en discussions sans fin sur la dent d'Oche ou la dent du Midi. Replon-

ger le nez dans son tricot parce qu'on n'a pas le droit de perdre un temps précieux. Et Claude, vulnérable aux coups de la bise, de grelotter sur son banc.

Elle avait répondu non, et fait un geste agacé de la main. Et ces dames n'avaient pas insisté car elles comprenaient que la pauvre enfant — une enfant, bien sûr, lorsqu'on n'a que seize ans — fût encore ébranlée par les fatigues de son voyage, par une épreuve qui en avait abattu tant d'autres plus forts qu'elle. Ici chacun avait pour principe le respect absolu de la liberté de chacun, dans ce pays libre nul ne songeait à violer les consciences.

En leur for intérieur, elles étaient certaines qu'un jour viendrait où le Seigneur ferait entendre Sa voix et que, de son propre mouvement, la brebis blessée se joindrait au blanc troupeau pour Le louanger. Car toute épreuve correspond à quelque dessein d'en haut. Les voies de la Providence, pour être impénétrables, ne mènent pas moins aux demeures célestes. Tout finit toujours bien. « Reposez-vous, mon enfant. » « Reposez-vous, » avait répété l'écho.

« Hypocrites. Que je les hais! » pensa Claude.

La jeune fille dégrafa le col de sa blouse et, d'un même geste sauvage, alla ouvrir toute grande la porte-fenêtre. Leur bise soufflait et sifflait depuis deux jours, et la rivait captive à ces montagnes sans échappée. Dans le cerisier du jardin un sinistre merle noir battait des ailes, toutes les secondes, pour ne point chavirer. Il dirigeait vers elle un regard moqueur : réfugiée! do-sol-mi! Sur des fils de fer tendus en portée musicale, la lessive de la semaine claquait : réfugiée! do-sol-mi! du linge d'une blancheur immaculée, inusable, qui résistait bravement aux rafales et qu'on ne prendrait pas en pitié, celui-là.

N'empêche qu'on l'avait laissée toute seule dans ce monde glacial, avec ce merle noir, seul lui aussi dans ses branchages, et dont l'habit noir menaçait de s'envoler, pour le montrer, plus sinistrement nu que les vrais réfu-

giés, et qui chantait, le malheureux, bien que ce fût pour annoncer la pluie.

Mais elle préférait encore cette sombre solitude, remplie du sifflement des étrivières du destin, à leur compagnie doucereuse. « Ma pauvre enfant, vous avez connu des moments bien pénibles. » « Ah! bien pénibles! » répétait l'écho. Elles employaient un langage neutre, ainsi qu'il convient. La jeune fille avait protesté : les siens avaient quitté de leur plein gré le toit familial, de leur plein gré traversé les mers, et pour des raisons qu'elle n'acceptait pas, qu'elle n'accepterait jamais. Ces dames avaient hoché la tête avec compassion. Sans doute. Sans doute. Il fallait tenir compte de l'extrême lassitude de la voyageuse. Pour un peu elles auraient, de bouche à oreille, derrière son dos, parlé de dépression nerveuse. « Mais elles n'entendent point, pour autant, se voir frustrées de leur bonne action, les hypocrites! » Claude disait non à leur pitié. Elle se concentrait avec violence sur un mot qu'elle aurait voulu arracher, ô brûlure, du dedans d'elle-même.

LORSQUE Claude avait débarqué du train avec ses manteaux, son imperméable et ses valises, mobilisant du doigt plusieurs portefaix, les deux vieilles sœurs avaient, de stupéfaction, écarquillé les yeux, arrondi la bouche en o, comme s'il y avait eu maldonne.

L'actualité avait dû y être pour quelque chose. C'était néanmoins dans un élan tout spontané de leur cœur, il faut bien le reconnaître, cœur simple peut-être mais généreux, qu'elles avaient répondu à l'appel de la Croix-Rouge internationale, et offert d'accueillir, étant d'esprit large et sans préjugés, l'une de ces malheureuses qu'on expulsait dans les vingt-quatre heures, par vagues successives, comme on rejette des vomissures. « *C'é a-freux!* » chan-

tonnait l'aînée en accentuant la première syllabe de ce mot affreux. « *A-freux!* » répétait la cadette.

Sur le pas de sa boutique, madame Potteraz les avait vues revenir. « C'est là votre petite réfugiée? Elle fait bien exotique! » avait chuchoté l'épicière. Elle s'exprimait en musique : do-sol-mi! et résumait ainsi la pensée de tout le monde.

Les choses ne s'étaient pas très bien passées. Et cependant on pouvait dire que ces dames y avaient mis beaucoup du leur. « Vous en avez de beaux vêtements. — Et ces valises toutes neuves, c'est du pécari? — Un plaid. Regarde, petite sœur, elle en a un beau plaid. » Les deux sœurs disaient cela ou quelque chose d'approchant. Elle le disaient également en musique : do-sol-mi! Une petite ritournelle : do-sol-mi! A quoi s'attendaient-elles donc? A voir sauter du train une guenon qui se serait avancée gentiment à quatre pattes? Eh bien oui, elle avait un plaid. Puisqu'on n'était pas autorisé à sortir « son » argent, on se nippait là-bas. Ces braves dames avaient-elles donc le monopole du pécari?

Deux sœurs. La soixantaine. Jamais, au cours de leur paisible et longue existence sans remous, elles n'avaient quitté leur petite ville ni cette demeure en haut du pays. La plus âgée, grande et forte comme un grenadier de la Garde, marchait toujours en avant. Et tout aussitôt, l'on pouvait entendre, un peu en retrait, la « petite sœur » fluette et timide, en toute occasion, depuis qu'elle était au monde, lui faire curieusement écho.

La plus âgée avait dû être mariée car lorsque le facteur lui remettait une lettre il l'appelait madame. Mais du mari aucune trace, ni dans le patronyme, ni dans la maison, ni dans les propos, ni peut-être dans aucune mémoire. C'était elle le mari, la femme d'affaires qui gérait le petit pécule. L'autre, fragile de santé, était la sentimentale. Laquelle des deux avait eu la première l'idée de prendre Claude, personne ne le saura. Leur secret.

C'ÉTAIT une fille de seize ans, plutôt petite pour son âge, même à la voir étendue par-dessus l'édredon que ses minuscules souliers à jour, point du tout faits pour marcher dans les flaques et la neige, saccageaient comme les rafales de la bise après un plumage noir. Couchée sur le dos, les doigts entrelacés derrière la nuque, le visage vers la porte-fenêtre, au plus fort de la détresse, elle laissait couler les larmes de ses paupières closes. Pas jolie. Les pommettes trop saillantes. La bouche trop large. Quelque chose d'inachevé encore. On n'avait devant soi qu'une quelconque maigrichonne résorbée en un petit tas plein d'inconnu. Un citron dans une haie de cactus. Rien qui pût retenir l'intérêt.

Mais avec ses grands yeux ouverts on abordait sur des terres troublantes. Lui dévorant les deux tiers du visage, les prunelles d'un noir exalté paraissaient jaillir de dessous une peau dorée, comme peinte par le soleil. L'intelligence à l'état pur, mais nullement abstraite, s'y mirait. On aurait même pu y découvrir de la langueur si l'on avait été moins saisi par ce qu'elle recélait de pathétique, image désolée de l'immense drame du monde depuis qu'il y a un monde, celle d'une âme blessée mais indomptable, aux prises avec la désolation de notre monde.

Dans ce miroir, vous vous enfonciez jusqu'à d'insoupçonnées profondeurs, et c'était comme une lumière qui surgissait alors de l'abîme jusqu'à votre âme pour vous la rendre sensible. On retenait son souffle de peur que, soudain, comme par une pierre dans un lac de montagne, cette clarté qui était révélation fût abolie et qu'on ne revît plus que la fillette boudeuse mâchonnant du chewing-gum dans son coin.

Ne la faisons pas plus avertie qu'elle n'était : la jeune fille venait de passer brillamment ses bachots avec dispenses et mentions, mais elle n'avait tout de même que seize ans.

La bise cornait. Deux ou trois notes du merle noir se laissaient emporter par les rafales. Et les larmes aussi continuaient de couler. La dormeuse se leva, referma précipitamment la porte-fenêtre dont les rideaux se soulevaient en une protestation éperdue. Elle revoyait ce vase dégringolant d'une console. En miettes. La sueur s'était mise à sourdre de son front, au-dessus de ses lèvres. Elle avait attendu une seconde, le cœur lui sonnant les cloches. Il lui avait semblé qu'on marchait dans la pièce voisine. Mais non, c'était à l'étage supérieur. Elle était demeurée immobile encore quelques secondes. Et puis s'était jetée à terre pour ramasser avec fureur les débris de cette stupide potiche qui aurait bien pu rester à sa place. Cette manie des bibelots! Dans sa précipitatioin elle s'était légèrement coupée. Elle avait sucé la goutte de sang qui venait de perler à son pouce, s'était remise à fondre en larmes. Elle ne supportait pas la vue du sang. Son crime entre les mains, elle avait entr'ouvert tant bien que mal la porte du salon, encore un instant aux aguets, couru à travers la pièce, pénétré dans la cuisine, tiré sur le dévaloir. Le long des parois métalliques ces sales tessons de céramique rebondissaient dans un vacarme infernal. Ça ne se faisait pas évidemment, elle avait tout de même seize ans et aurait dû au moins les entortiller dans du papier.

Considérant d'un œil rancuneux ce sanctuaire, suprême orgueil de ses hôtesses, où pas un grain de poussière ne résistait au « torchon magique », Claude était repartie sur le bout des orteils, bravant un ordre de toute éternité parfait, où chaque chose était à sa place, pour l'éternité. A tous les fauteuils d'insolentes têtières. Aux fenêtres des tentures qui tombaient trop bien d'aplomb. Les tringles à rideaux, les crémones avec leurs astuces. Et le métronome! Le seigneur métronome! un-deux, le double battement métallique. Leur vie c'était ça. Claude qui, jusqu'alors, avait fait fi des choses pour ne vivre que dans

l'espace sans dimension des êtres se sentait happée par cette cadence implacable des choses.

OUI, dans les débuts, les deux vieilles dames s'étaient littéralement jetées sur la nouvelle venue, la harcelant d'une curiosité jamais assouvie, l'interrogeant, l'abreuvant des commentaires préfabriqués de la presse. La couvant de leur inépuisable sollicitude. Mais Claude, l'ingrate Claude, n'y voyait que tentatives sournoises pour forcer sa conscience précisément, pour lui voler son âme, et s'enfermait dans un mutisme obstiné.

Tout de suite elle avait cru sentir la réprobation dans leurs regards, sur leurs bouches qui se pinçaient en ravalant entièrement les lèvres. Leur silence en disait long, à la voir se vautrer sur ses livres si peu de son âge, rêver, et surtout écrire des lettres. Ah! cette interminable correspondance! Mais pour Claude c'était jeter et jeter encore des amarres vers sa terre, vers les rives de son Fleuve enchanté. Hélas, aucune réponse jamais ne venait. « Elles n'ont pas dû les recevoir. » Et sans se décourager, sans se lasser, la jeune fille reprenait son stylo.

Dans cette petite ville funèbre elle étouffait. Où que l'on fût, l'espace était barré par des montagnes en ribote qui vous donnaient la sensation qu'elles allaient choir sur votre crâne. Des rues dont il fallait faire péniblement l'ascension. « Esquintée! » Et ses hôtesses, en écoutant ce drôle de vocabulaire, pinçaient de nouveau les lèvres. Nos montagnardes les arpentaient depuis toujours sans même y songer. « Vous êtes encore un peu douillette, mon enfant. »

Claude colla son chewing-gum d'un doigt agressif dans un des bibelots qui encombraient la chambre. Emmurée. Elle aurait dû pourtant éprouver de la gratitude pour un

pays où ses frères et sœurs ainsi qu'elle-même se trouvaient, comme dans les contes de fées, hors des atteintes de l'ogre, dans une ferme, dans un « home », tandis que les parents se rendaient plus loin, dans un autre pays, à la recherche de quelque emploi qui les ferait vivre.

Peut-être en aurait-elle éprouvé pour cette pluvieuse bourgade où le hasard, destin, Providence, avait guidé ses pas, somnolente mais pleine de bonnes intentions, si seulement les gens avaient consenti à se taire, si seulement cette bourgade n'avait pas exigé d'elle, douloureuse vaincue, la condamnation de ce pays « exotique » en même temps que son propre reniement pour l'acculer ainsi à la mort. Son pauvre cœur n'était qu'un nœud de contradictions. Voilà qu'elle sentait monter en elle quelque chose de sauvage qui la redressait peu à peu et lui faisait ce cou rigide d'oiseau d'au-delà des mers.

Ces bonnes joues rouges, si rouges et si rondes, donnaient invariablement l'envie de tambouriner dessus, respiraient une telle santé que cela en devenait bête à la fin. Et cela servait à quoi? Ce qu'elle haïssait s'étalait partout devant ses yeux : les magasins rutilants comme des laboratoires qui regorgeaient de mangeaille, la tranquille injonction de l'agent de police, les panneaux comme des doigts moralisateurs : « Six francs d'amende, le juge de paix. », la bonne conscience chaudement vêtue des passants, leur gazouillis : do-sol-mi. Et, malgré elle, sa pensée s'envolait vers ceux qu'elle avait laissés là-bas, qui, dans leurs masures de boue, ne se nourrissaient que d'un oignon. « La grande faim de l'Orient! »

Elle n'avait pas encore défait ses valises abandonnées sous le lit, au-dessus de l'armoire, provocatrice de désordre et de saleté. Elle se sentait incapable de les ouvrir, se considérait toujours en transit, attentait qu'on vînt lui dire : « En voiture, départ. » O joie, ô bonheur!

Quelqu'un lui avait demandé : « Voudriez-vous retourner là-bas? » Claude avait hésité une longue demi-minute.

Dire non, c'eût été mentir à soi-même. Dire oui, c'était s'attirer un mépris trop bien connu. « Comment? Après tout ce qu'on vous a fait? Vous manqueriez à ce point d'orgueil pour désirer repartir là-bas? » Elle avait répondu enfin avec douleur : « Je n'y renonce pas. » Et l'autre : « Moi, il y a plus de vingt ans que j'ai dû fuir mon pays, et je ne renonce pas encore. »

DANS la partie basse de la ville d'étranges touristes autour des grands hôtels et des banques se cherchaient, s'agglutinaient. Habiles, ou prévoyants, ou chançards, ils avaient garé en temps voulu leur bas de laine dans un coffre-fort discret. Refuge international. Ils criaient leur détresse un peu trop, pleins de rancune et de récriminations, prenant un sombre plaisir à jeter dans son âme déjà si pesante le découragement et la panique. La souffrance était toujours là à poursuivre sans trêve son travail de vrille. Une voix s'écriait : « Vive la liberté! » Une autre disait : « C'était la souricière. » Et les bonnes gens de reprendre en chœur : « Comme vous devez être tous heureux d'avoir pu fuir. » Et, la gorge serrée, Claude s'était vue dans l'obligation de répondre sourdement : « Non, pas tous. »

C'est pourquoi, après les avoir recherchés, elle les évitait. Comme aujourd'hui, elle demeurait obstinément en haut de la colline, recluse dans sa chambre, à mâchonner son chewing-gum, à fumer des cigarettes, dont les mégots traînaient partout, comme ses valises et ses vêtements, sur les chaises et les autres meubles.

Ballottée de-ci de-là, où était son pays? Les nuits, dans son sommeil fiévreux, elle étendait soudain le bras pour essayer, telle une aveugle, dans le monde à repères où elle était, de se familiariser avec les parois qui l'entouraient.

Mais elle battait l'espace. Ce n'était que ténèbres sous ses doigts. Et elle se réveillait en criant. Une fois elle avait même quitté son lit, s'était rendue dans la chambre de ses hôtesses : « Je ne sais pas où je suis, » avait-elle gémi.

S'il lui arrivait de sortir, en de rares occasions, elle dévalait par d'étroits sentiers qui se faufilaient entre des jardins pleins d'arbres dont elle ne se souciait nullement de connaître les noms. Le cerisier du merle noir y suffisait. Tantôt elle courait presque et tantôt s'attardait sans vergogne. La descente était facile. Elle tendait son cou maigre d'oiseau sauvage, toujours vers le même point fixe. Elle gagnait des vignobles bien perruqués, au bas des montagnes, invinciblement attirée par une nappe liquide qui lui rappelait le Fleuve de là-bas.

La lumière se rassemblait au fond de l'entonnoir, s'y concentrait. Ce n'était pas sa lumière certes. Mais tout de même la lumière. Le regard de Claude se dissolvait dans les reflets changeants de l'eau sur laquelle des mouettes criardes se poursuivaient. Ah! si quelqu'un pouvait la remmener là-bas, après cette noire odyssée, parmi les ibis qui s'abattent le soir dans le grand arbre frissonnant à l'angle du pont, et sur la berge du Fleuve, en face de sa maison, sous son vaste ciel.

De tout son être elle accueille avec une joie émerveillée, les deux mains tendues comme une mendiante, l'autre image d'une voile creusée sous le vent de ce couloir fluvial. Un batelier chevauche la plus haute vergue qui, d'un élan, troue le ciel. Ils oscillent sous le vent et au milieu de l'espace. Minable la voile rapiécée d'ombres bleues, branlante. La griffe de la beauté.

Toute son enfance renaissait avec sa maison, sa vraie

maison, la seule vraie. Emergeant des profondeurs de l'eau épaisse et sanguine du Fleuve, le grand nageur cuivré, un géant de nageur cuivré, se haussait tout ruisselant. « Reviens, Claude, appelait-il avec passion. Que Dieu te garde! » « Que Dieu te les garde! » avait dit à son père le scribe qui contrôlait leur laisser-passer, en voyant les photos des sept enfants. « Tu reviendras. Nous voulons que tu reviennes, » avaient dit les serviteurs, le portier, le repasseur, oui, jusqu'au repasseur, jusqu'au garagiste, mauvaise tête pourtant. Tout ce petit peuple spontanément, avec de vraies larmes, avait tenu à leur serrer la main. Claude avait fait tout bas le serment de revenir. « Je reste vôtre à jamais. »

Et fascinée, elle se laissait emporter dans le continent de la passion, dans son paradis, où l'on ne butait pas à chaque instant contre ces grosses bêtes de glaciers, où, sur la plaine rase, immense, votre âme, c'est-à-dire ce que vous possédez en vous d'irréductible, pouvait cabrioler librement à travers un pullulement primitif de bêtes et de gens. Son paradis. Elle savait qu'il existait, celui dont on l'avait arrachée et où un étrange complot l'empêchait de retourner. Là-bas. Là-bas. Dans la lumière et la chaleur.

Voyage immobile et vertigineux. Le temps est à vous. C'est une étoffe toute fleurie de songes dans laquelle on se drape. Le temps de votre vie. Il ne s'agit plus de pousser le genou pour n'aller nulle part. On plonge dans le présent qui se laisse glisser entre les doigts en pluie de perles. On y partage la vie avec d'autres créatures humaines. Ce ne sont pas des ennemis. Ce sont des créatures, comme vous et moi, avec des passions mauvaises comme vous et moi, mais aussi avec leur foi qui crie vers Dieu à tous les carrefours, pour se délester de leur besace de misère. Si Claude avait quelque chose à faire de sa vie, c'était là-bas, pour ceux qu'elle aimait, qui valaient mieux qu'elle parce qu'ils vivaient dans le dénuement le plus total, sans se plaindre et sous le regard de Dieu, père de toutes les créatures.

Elle avait partie liée avec eux. Vous ne pouvez pas comprendre, vous autres.

« Elle parle comme les grandes personnes », disaient les gens surpris, à l'écouter.

Et puis le rêve tournait au cauchemar. Des chapelets de bombes s'écrasaient autour d'elle. Sa voix montait dans la clameur de colère contre ceux qui venaient de nuit avec leurs chapelets de bombes meurtrières. Elle criait comme les autres. Elle était avec eux. La sombre tragédie se déroulait dans un nuage de peur plus obscur et plus opaque qu'un khamsin de mars. Et dans le tumulte elle entendait la voix navrée de son père : « Il faut partir. » Pourquoi partir? Elle le demandait à l'homme qu'elle aimait et admirait le plus au monde, qui lui avait toujours donné l'exemple de la droiture et de la fidélité. Si le règne de l'injustice devait venir, eh bien elle était prête à vivre dans l'injustice, à souffrir par l'injustice.

Le jour du départ, dans la maison déserte, tous avaient les yeux secs parce que la douleur était au-delà des larmes. Et c'était depuis ce jour qu'on avait désappris le rire. Personne n'avait pu détendre ce petit front buté, ni rasséréner le petit visage. Même les plus jeunes étaient soudain devenus adultes. Recroquevillée sur elle-même Claude avait seulement laissé tomber deux mots à l'adresse de son père : « Si c'est pour nous que tu as décidé ce départ, dans l'intérêt de notre avenir, rappelle-toi que nous ne te l'avons pas demandé. »

Le beau bateau à croix blanche qui faisait tourner ses aubes gaillardement sur le lac tranquille déversait devant elle sa bonne grosse foule rubiconde au débarcadère. Alors, Claude, comme frustrée par cette attente vaine, se sauvait.

Sur son édredon la jeune fille bougeait légèrement la tête en signe de refus ou d'abandon. La bise meurtrière sifflait toujours. Le merle noir faisait entendre sa courte note essoufflée. Le métronome son tic-tac inexorable. Encore une fois, ne faisons point d'elle une voyante. L'image la plus profonde, la plus secrète, ne demande pas à être consolée, ne peut point l'être, parce qu'elle est l'image du destin.

La jeune fille gémit sourdement. A travers le puits de la fenêtre, des nuées sombres fuyaient, enlevées par chaque rafale, avec de lugubres tintements. Les cloches du dimanche, le jour du Seigneur. Les fidèles avaient gravi de leur pas vaillant la colline toute proche. Ils étaient à présent au pied du clocher qui émergeait des frondaisons flagellées. Ils pénétraient dans un temple qui n'était pas le sien, peut-être à prier pour elle, la pauvre réfugiée récalcitrante, expulsée du pays de son enfance, qu'il fallait plaindre parce qu'elle était malheureuse.

— Quelle heure peut-il être?

— Huit heures, avait répondu Claude, consultant sa montre-bracelet.

Huit heures? Les deux vieilles sœurs s'étaient interrogées avec effroi. Huit heures? Etait-ce donc possible? Comment le temps avait-il pu passer si vite?

— Eh! *mon Té*, que nous sommes en retard, petite sœur, le souper qui n'est pas prêt! — Le souper qui n'est pas prêt!

— Chez vous il n'est que six heures, avait alors jeté négligemment, avec une moue de mépris, la jeune fille.

Se retrouvant seules, les deux bonnes dames s'étaient de nouveau regardées en laissant retomber de découragement leurs vieilles mains encore gantées de noir. Cette manie de vouloir garder à tout prix l'heure de là-bas!

— Cela me fait sortir de mes gonds. Elle n'est tout de même plus une enfant. Elle a seize ans, avait dit l'aînée d'un ton sévère. — Seize ans.

JEAN MAMBRINO

A l'ombre de la lumière

NO MAN'S LAND

Quel feu respire dans les ruines de l'âme,
Resserre et dilate les parois des ombres
Tachées de sang? Prison vermeille où se trame
Le complot suppurant des songes. Sombre
Sueur sur le duvet du vent.
Les pierres transpirent, et l'océan
Soudain se tait, bloc de cristal
Saisi par le gel obscur. Un mal
Aussi pâle que la mort, mélangé à la mort,
Trouble l'eau des regards, l'aube adorable
Des regards, et lentement décolore
La source du jour, dont le murmure
Sans fin s'enlise dans les sables.
Désert déchiqueté, arbres de fer, murs
En lambeaux, où une image va s'effaçant :
Dans ce mirage, ce miroir, rampent des corps brûlant
De soif, lappant le sel de leur haleine.
Les rêves suintent des yeux crevés. La haine
De soi ouvre la plaie, les lèvres noires du désir.
Garrotté par la foudre, chacun se roule en son plaisir,
Admire et mire son délire
Sur les frissons d'un corps qui ment,

Et l'âme suffoquée par l'odeur de son néant
Agonise, sans pouvoir exhaler l'ultime aveu.

Jusqu'à l'horizon mortel un interminable rire.

Mais dans ces chairs de cendre souffre encore un faible
[feu.

LA PASSION DU CIEL

La passion du ciel que déchirent les nuages
Passe dans les yeux des hommes, dilatés
Par le songe. Dérives de la gloire, paysages
Surgis des eaux premières, d'avant la mémoire
De l'aube, dans un ruissellement d'éternité.
Au fond de millions de regards
Monte le souvenir d'une clameur,
Les silencieuses fumées de la victoire.
Les parois de l'espace se renvoient l'éclair
Du cri, sous un arc-en-ciel de larmes et de lumière :
Gloire! dans le tonnerre de l'aurore. Gloire!
Le monde-chêne dans les nœuds de la douleur,
Fontaine d'écorce et de fiel,
Enfante un astre de sang hors de ses feuilles noires,
Offrant sa lourde écume aux vagues du soleil.
L'arbre du monde crucifié sur la foudre,
Fondé sur la terre morte et l'immonde poudre,
Ses racines dans le roc osseux de la mort,
Soudain n'est que soleil et fait jaillir le soleil
Dans le roc d'or vivant, dans la poudre d'or.
Le roc transparent de la mort,
Plus léger que l'azur de l'été,
Où passe comme une aile, comme un orage d'ailes,
A travers les regards des hommes, dilatés
Par le songe, déchirés de nuages, la passion du ciel.

L'AGNEAU

*Un Agneau se tient debout dans le midi noir
Du monde, seul dans le soleil de la force
Et le rire horrible des hommes. L'écorce
Des paupières flambe sous l'haleine de la luxure
Et de la haine, masque contre masque. Le pouvoir
De l'ombre est profond, l'embrasement et le murmure
De l'ombre, sur les paysages du cœur. La nuit
En plein jour se nourrit d'un feu d'or et d'épines,
Et l'odeur noire est exquise aux narines
De l'âme. O parfum des sources de la première nuit!
L'Agneau se tient debout sur un lit
D'herbes amères, les pattes nouées
Par des liens de sang et de douceur. Il suit
Des yeux la main armée
Qui descend,
Redonne le coup de grâce, et tire le sang
De quelle inépuisable source. Un délire
De joie ronfle autour du crime, le rire
A gagné jusqu'aux cimes, le bel éloignement
De l'absence. Et l'Agneau aux yeux de silence,
Aux yeux de source que nul homme ne peut tarir,
Se tient debout sur cette plaine en sang,
Dans un soleil d'amour et de patience.*

SIMONNE JACQUEMARD

A la mémoire d'un astre

J'ai vu — mais les actualités cinématographiques et les journaux l'ont montré depuis — la première fissure. Pas plus large que mon index, longue d'une trentaine de mètres. C'était aussi peu inquiétant qu'une galerie de rats lérots dans une étable. Mais cette fissure s'ouvrit avec des précautions miraculeuses, sans rien endommager que la verrière qui se fêla, craquant comme de l'eau gelée — cette fissure s'ouvrit au centre de l'Exposition Agricole, là où chaque printemps se rassemblent les plus beaux produits de la terre, bétail sélectionné, chevaux pur-sang, spécimens de toutes les bêtes d'élevage; dans l'arène des concours, on faisait à ce moment-là évoluer trois taureaux noirs, engoncés dans leur poitrail, avec des têtes de bison. L'arène des concours, séparée du public par de hautes clôtures, se trouve sous une verrière monumentale, et le vide paraissait immense entre la piste ensablée, les voix de la foule rabattues au niveau d'une condensation de poussière froide, et le quadrillage de la charpente plaquée contre les nuages.

Le tremblement de terre ne dura que trois secondes; on eût dit plus exactement cette vibration régulière qu'imprime à une passerelle suspendue le passage d'une voiture. Mais de leurs boxes, deux chevaux du désert,

avec des queues flottantes comme des comètes, s'échappèrent en renaclant et hennissant. La foule ne soupçonna rien. La perversion des sens et de l'instinct de conservation opérée en elle patiemment par le bruit, les explosions des machines, la rumeur d'engins mortels, font qu'elle ne se fie plus à ce qu'elle entend et qu'elle n'entend plus.

L'odeur de la paille, du fumier frais, flotte dans mon souvenir comme le symbole du dernier jour de la vie.

UNE semaine plus tard — le mardi 13 mars — je ressentis un malaise au crépuscule. Le jour tombait trop vite. Je finissais de scier les branches d'un arbre mort. Parce que le ciel était bien dégagé, absolument nu, je ne pouvais comprendre ce qui se passait. L'écart entre l'heure où le coucher de soleil eût dû se dérouler normalement et le moment où je le sentais se produire, n'était peut-être pas très important. Deux ou trois minutes à peine. Mais j'en avais une conscience aiguë, je le devinais comme on devine la neige bien avant qu'elle ne tombe (le sang charrie des lueurs blanches dont les os reçoivent l'image; à des kilomètres encore, les nuages de neige se sont déjà réfléchis dans ce miroir).

J'eus peur. Je le dis à Jacques qui me rassura, en me parlant des phénomènes d'éclipse (il y a tant d'astres dans le ciel dont les trajectoires se marient et se croisent). Pendant la nuit, une tempête venue des côtes souleva la maison, la façonna, la déforma comme une arbre dont toutes les feuilles, toutes les branches sont rabattues du même côté. Au matin, je trouvai devant la porte une grande ardoise taillée en losange et qui était tombée de la lucarne.

Quand nous prîmes le train pour aller à Paris, les journaux achetés à la gare nous mirent au courant de ce

que nous ignorions depuis notre dernier voyage. A la suite du tremblement de terre dont le gouvernement, tout occupé de prestige international, avait interdit aux journaux de parler autrement qu'avec légèreté, — à la suite de ce tremblement de terre, les astronomes de différents observatoires avaient fait des constatations. On les avait tues d'abord, par respect pour la majesté du gouvernement, et par prudence, car il n'est pas bon d'entrer dans les détails de certains phénomènes auxquels le public n'est pas initié. Mais on leva la censure parce que des objecteurs de conscience, après avoir jeûné en vain pour qu'on renonçât à la seconde explosion B Z qui venait d'avoir lieu, quelque part au Sahara, annonçaient la fin du monde. Ils affirmaient que l'explosion était à l'origine du tremblement de terre. Le gouvernement aussitôt donna la parole aux astronomes. Ces gens qui prévoyaient à travers leurs télescopes l'avenir des hommes, s'exprimèrent de façon trop savante, ils employèrent des termes techniques et on ne les comprit pas. Ils parlèrent d'un univers en expansion « dynamiquement instable », capable de se contracter ou de s'étendre, et qui faisait l'une et l'autre de ces opérations, sans qu'on sache laquelle avait précédé et si même il y avait eu un commencement.

— Ils voudraient nous faire croire que ça rétrécit comme une chemise de laine au lavage, et que ça s'allonge ensuite sans qu'on s'en aperçoive, dit Alice la concierge en me tendant le courrier.

— A force de parler à la radio, il leur échappe des filets, mais on ne connaît pas le quart de la vérité, dit Charlot du fond de la loge.

Il est difficile d'être tout près de ce qu'on croit la réalité quotidienne pour se jeter dans le vide d'une réalité qui n'a plus ni proportion ni mesure. Bien peu d'individus se mettent en présence de l'idée que la terre tourne (on l'apprend dans les classes enfantines, et on l'oublie ensuite) qu'elle bouge comme un poisson dans la mer, qu'elle vole

comme un oiseau dans le ciel. Régulièrement sans doute, et c'est pourquoi on n'y pense plus, la question paraissant réglée de façon définitive. Mais c'est sur cette question-là, sur cette réalité invisible parce que hors de portée (on n'embrasse pas d'un seul regard le mouvement de la terre et de ce fait la conviction reste abstraite, sans effet) que repose la vie et ses développements. Nulle garantie de continuité sans ce postulat dont le comment et le pourquoi échappent à l'influence humaine.

C'est ce que je compris soudainement; et de cette vérité j'eus peur autant que du passage dans le ciel des avions qui apportaient le feu et le néant pendant la dernière guerre.

QUAND le professeur Isaac Honot annonça, en séance publique, que pour l'homme commençait une ère nouvelle, on crut qu'il voulait parler de la fusée soviétique envoyée avec un homme à bord dans la lune.

— Messieurs, dit-il en sortant sa montre, regardez bien. Dans quelque temps ce chronomètre n'aura plus aucune valeur. Il ne servira plus à rien. Ce sera même un objet d'étonnement, car les gens oublieront vite que les jours avaient vingt-quatre heures, à quelques secondes près. Messieurs, j'ai l'honneur de vous apprendre que les jours n'ont plus que 23 heures, 49 minutes et 4 secondes, ou si vous préférez, que la terre opère une révolution complète sur elle-même dans le laps de temps que je viens de dire.

Le scandale fut énorme, car personne ne voulait consentir à un dérèglement qui passait les mesures de l'esprit. Un de nos amis, devenu malgré nous financier, vint nous voir le lendemain et nous dit qu'il avait téléphoné à l'Observatoire, qu'on n'obtenait aucune communication, et que le standard avait ordre de brancher automatique-

ment sur l'horloge parlante. Et le fait qu'à 23 heures 50 la sonnerie du téléphone avait indiqué que la ligne n'était pas libre, pouvait être interprété de deux manières : ou des appels trop nombreux s'étaient produits à partir de ce moment crucial pour savoir si le jour ne durait pas davantage, ou les services de l'Observatoire avaient interrompu le trafic.

— J'ai appris à la demoiselle des réclamations que je pouvais lui faire perdre son poste, nous dit Claude. Elle m'a menacé de me faire arrêter par la police pour injure à fonctionnaire en service. C'est aberrant!

Aucune modification n'avait été apportée aux horloges placées dans les mairies. Mais si la chose était vraie, le décalage serait tel après plusieurs jours qu'il serait impossible de dissimuler.

Nous revînmes chez nous, dans notre campagne. Là je n'eus plus aucun besoin de contrôle et d'explications officielles. Les jours au lieu d'allonger — on était presque à l'équinoxe de printemps — paraissaient stationnaires; ou plutôt, comme nous n'avions pas touché à la pendule, il se produisit un décalage, léger certes, mais de plus en plus perceptible. Incrédule d'abord, en dépit de l'avertissement reçu la semaine précédente, je consultai les tableaux des levers et couchers de soleil dans le calendrier des postes. Les jours auraient dû allonger presque uniformément de deux minutes chaque matin et chaque soir. Or il était certain que la lumière m'éveillait plus tôt que j'eusse dû m'y attendre. « Illusion créée par le fait que change l'angle sous lequel les rayons du soleil frappent la surface de la terre, me dit Jacques. » D'ailleurs, nous entrâmes dans une discussion compliquée où, ne comprenant rien à la répartition fragmentée du temps sur un cadran, j'affirmai que, s'ils avaient en moins dix minutes, les jours devaient se lever plus tard. Pour moi, la durée de la lumière devait diminuer.

— Elle diminue évidemment. Mais si par exemple tu

te lèves tous les matins à 7 heures et qu'en réalité il soit 7 h. 10 à l'heure rectifiée de l'Observatoire, la lumière te semblera plus vite venue. Le lendemain, si tu n'a pas décalé de 10 minutes le réveil, il sera 7 h. 20 à l'heure de l'Observatoire quand tu ouvriras tes volets.

— Il n'est pas possible, dis-je, que le temps soit allongé de 10 minutes tous les jours si la révolution terrestre se fait plus vite. Tu veux dire qu'il sera 6 h. 50 en réalité quand je me lèverai.

— Absolument pas. Songe à l'instant où, sur un cadran ajusté à ce temps nouveau — un cadran qui n'aurait que 23 heures 50 minutes, l'aiguille aborderait la première minute d'un jour nouveau. Sur un cadran ordinaire, l'aiguille en serait encore à terminer l'ancien jour. Elle aurait donc un retard qui s'étendrait progressivement à 10 minutes. Et quand l'aiguille du cadran nouveau marquerait 7 h. 10, celle du cadran ancien ne serait encore qu'à 7 heures. Tu vois bien qu'au temps sidéral, tu te lèverais à 7 h. 10 au lieu de 7 heures, et que la lumière serait plus vive d'autant.

— Mais le soir?

— Eh bien, le soir, ce serait le contraire, et le soir paraîtrait tomber plus vite qu'il ne le devrait, puisque à 7 heures du soir — au temps sidéral — le réveil ne marquerait que 6 h. 50; compte tenu de l'allongement des jours dûs à la saison, ce serait, malgré tout, visible et incommode dans un délai assez bref.

Nous fîmes un tableau, ou plutôt Jacques seul l'établit qui mieux que moi maniait l'abstraction.

	lever officiel	lever nouveau	coucher off.	coucher nouv:
13 mars	6 h. 11	6 h. 06	17 h. 50	17 h. 45
14 mars	6 h. 09	5 h. 54	17 h. 52	17 h. 37
15 mars	6 h. 07	5 h. 42	17 h. 53	17 h. 28
16 mars	6 h. 05	5 h. 30	17 h. 55	17 h. 20
17 mars	6 h. 03	5 h. 18	17 h. 56	17 h. 11
18 mars	6 h. 01	5 h. 06	17 h. 58	17 h. 03

Comme je faisais des objections sans fin et que le temps retrouvait sa vraie nature, celle d'une eau fluide, d'une substance impalpable, nous eûmes l'impression de n'avoir plus aucun point de repère et qu'en somme c'était là une condition normale.

Le jour suivant, je guettai les premières lueurs de l'aube. Mais la pluie tomba et je ne pus rien noter avec exactitude.

Le décalage ne devint sensible qu'à partir du troisième jour. Comme le réveil indiquait 7 heures et qu'il y avait une lumière franche, je dus me rendre à l'évidence. Nous commençâmes à envisager les conséquences de cette modification extraordinaire, avec amusement d'abord, avec inquiétude ensuite.

Quand nous prîmes le train pour nous rendre à Paris, la gare nous parut assez animée. Le chef de gare, sans casquette, se promenait de long en large, avec l'employé des billets et celui des bagages. Il se refusait tout haut, publiquement, à modifier fût-ce d'une seconde, les horaires, même si ses supérieurs hiérarchiques le lui ordonnaient. La dame préposée aux journaux, toujours exaspérée par les courants d'air, dit entre haut et bas, en tapotant ses piles et en faisant rentrer dans le rang tout ce qui dépassait, qu'on n'avait encore rien demandé à personne, que tout ça n'était qu'une campagne montée contre le Pacte Atlantique, que le premier imbécile venu pouvait vous dire qu'en mars le temps changeait et que le soleil se levait plus tôt. C'était simple comme bonjour. Il n'y avait pas de quoi se mettre martel en tête. Bien trop occupée par ses journaux, et le compte qui n'y était jamais, et déchirés parfois, personne n'en voulait plus...

A Paris, nous dûmes constater que les pendules installées aux carrefours — celle de la place Maubert, par exemple, celle de l'Odéon et celle qui se trouvait à l'intersection du boulevard Saint-Germain et de la rue du Bac, étaient arrêtées. Par la suite, c'est-à-dire une semaine plus

tard — elles fonctionnèrent à nouveau, mais au cours de la nuit, des employés que personne ne vit jamais, rajustaient l'heure. Les fonctionnaires furent les premiers à être touchés par ces anomalies dans le temps. Comme ils arrivaient en retard avec une conscience parfaite, il se produisit des incidents dont les syndicats durent se mêler. Mais c'était l'époque des premières randonnées en forêt, des bouquets de violettes et de jonquilles, et l'opinion publique avait été fatiguée par les élections. On laissa donc l'affaire en suspens pendant une quinzaine de jours.

D'ailleurs, qui se fût soucié des avatars d'un monde dont les proportions dépassaient l'entendement même? Il y eut ce printemps-là des conférences à la Société Savante où des dames qui ne s'étaient douté de rien apprirent que certaines étoiles, dites « géantes rouges », comme Bételgeuse, Ras Algethi, E Aurigae, étaient des milliers et même des millions de fois plus grandes que le soleil. Un jeune professeur aux mains moites écrivait au tableau : « La masse du soleil étant 2×20^{27} *t* dont la moitié est composée d'hydrogène, il en résulte que la durée de vie du soleil doit être de 15×10^{8} ou environ cinquante milliards d'années. Est-ce bien clair? » La vie des astres, hors de portée, hors des limites de l'imagination, paraissait aussi abstraite que le temps même.

Un peu plus tard furent mis en vente les premiers cadrans officiels, présentés par une grande marque d'horlogerie. Comme il était pratiquement impossible de rendre la modification tout à fait invisible — et cette modification ne devait bouleverser personne, avait recommandé le gouvernement — on avait laissé aux cadrans les mêmes dispositions, mais soustrait ici et là une seconde pour arriver à des heures de 59 minutes et quelques secondes. L'événement se trouvait donc reconnu par les autorités (il le fallait, ne fût-ce que parce que les horaires des trains prêtaient à confusion et que des gens obstinés gardaient l'heure ancienne et arrivaient à midi pour le train

de 10 heures). Chez nous, les paysans levaient la tête pour regarder le soleil et, de l'index, ils avançaient placidement l'aiguille de la grosse horloge, sans chercher à comprendre.

Alors ce fut le commencement des discussions et des querelles. L'Eglise menaça les savants d'excommunication. Dans les pays soumis à sa tutelle, il fut interdit de modifier l'agencement des heures. Les messes furent donc célébrées tantôt à l'aube, tantôt au crépuscule, tantôt en pleine nuit. On eût beau faire remarquer aux prélats que l'idée de temps était une acquisition moderne, qu'au Paradis terrestre il n'en avait jamais été question, ils répliquèrent que le pape Grégoire XIII s'en était mêlé en 1582 et que c'était un article de foi; qu'en conséquence l'évidence même devait, comme toujours, être tenue pour illusoire, la foi étant le pilier du monde spirituel.

Certaines gens, plus réalistes, firent des manifestations pour que leur soit expliqué ce qui se passait. On promena des pancartes dans Paris. Les premiers à s'émouvoir furent les aveugles qu'effrayait ce bouleversement de la Matière. Un vertige intolérable les avait saisis.

Quant aux services d'information officiels, ils parlaient de taches récemment observées à la surface du soleil. A coup d'équations, de chiffres devenus inexpressifs parce qu'ils dépassaient, par l'alignement des zéros, ceux dont on se servait dans la vie courante, ils émettaient des hypothèses; rien de plus. Néanmoins l'accélération était trop grande (il eût été normal qu'on enregistrât des microsecondes) pour qu'on pût l'attribuer à des phénomènes solaires. A la suite d'une résolution prise en secret, les expériences atomiques avaient été suspendues dans tous les pays du monde.

Cette semaine-là, j'avais à voir le directeur d'un grand hebdomadaire à qui je voulais proposer un article sur la nidification des échassiers en Sologne. Je le trouvai dans son bureau, en bras de chemise, échauffé comme à

son ordinaire parce qu'il affectionnait l'osso bucco et le civet de lièvre.

Sous ses airs de rusticité, il dissimulait une érudition subtile et sa pensée s'orientait vers une Grèce toute onirique. Dès le seuil il m'apostropha.

— Ah, vous voilà, vous, d'où sortez-vous encore? A force de rêver devant les étoiles, dans votre jardin, voilà ce que vous avez fait. Tout se détraque, c'est la pagaïe!

Il s'était assis avec force, l'air irascible. Devant la fenêtre s'alanguissait l'air d'avril, engourdi par l'afflux des odeurs et de la lumière crue. Le téléphone sonna. Frédéric Hourteau se prit de querelle avec quelqu'un qui lui demandait si les saisons allaient raccourcir. Il m'ordonna de lui donner mon avis.

— Je ne le pense pas, répondis-je. Elles dureront le même temps, et elles auront quelques jours de plus.

— D'où tenez-vous ça? dit-il.

Je lui expliquai alors mes premiers tâtonnements et que j'avais imaginé la terre comme un équilibriste, glissant et tournant sur la ligne de son orbite; j'avais cru d'abord que l'accélération de ce déplacement entraînait une accélération du mouvement de rotation autour du soleil. Mais Jacques m'avait appris que l'un et l'autre mouvements restaient indépendants et que, de ce fait, l'orbite terrestre pouvait n'être pas modifiée.

— Ah, je serais bien renseigné si je vous écoutais, dit Frédéric Hourteau en raccrochant. Je ne vous félicite pas. Allez, donnez-moi votre article, je vais le passer quand même. Mais est-ce que c'est le moment de s'occuper des oiseaux?

En sortant de là, j'allai me promener aux Tuileries. Les jardiniers mettaient en place leurs massifs de pensées et de myosotis, et le tendre mélange des couleurs, le papillonnement des pensées, leur velours tatoué de sombre qui s'opposait au poudroiement céleste des myosotis, me sembla une réponse que j'accueillis.

Il s'écoula plusieurs jours pendant lesquels nous n'observâmes rien d'anormal. La pleine lune d'avril refroidit le temps et partout les hirondelles qui venaient d'arriver commencèrent leurs nids, sous l'angle des toits, au coin des fenêtres. Elles passaient et repassaient à la surface des mares, là où elles avaient le plus de chance de trouver les insectes qui n'étaient pas encore abondants.

Tous les soirs, je retardais de dix minutes le réveil, et comme il avait l'habitude de n'être jamais à l'heure normale (j'avais toujours aimé brouiller ces mathématiques haïssables, je croyais voler quelques minutes, faire une parenthèse à moi seule réservée, en décalant de cinq minutes, d'un quart d'heure, le temps conventionnel) nous ne savions plus, Jacques et moi, où nous en étions, nous nous égarions exprès.

Notre docilité devant l'événement, le fait que nous refusions de discuter hors de propos et qu'en somme nous n'étions guère touchés par ce qui enfiévrait l'opinion publique (et les journaux avaient fait monter la température autour d'une catastrophe ferroviaire qui se fût produite de toute façon) nous rendirent suspects. Au temps de l'Inquisition, ce calme nous eût valu d'être interrogés, convaincus du pire peut-être.

Alice, dans sa loge, avant de jouer à la belote avec régularité sur le coup de 4 heures, procédait au réglage de sa pendule en présence de ses acolytes (Juliette l'Alsacienne, souvent à l'hôpital parce que le vin clairet taquinait son « petit cœur », Prado, l'homme sans nez, et deux ou trois autres dont l'épouvantable homme des neiges qui était porteur, l'homme au caniche, le « gros », le sourd rébarbatif auquel on parlait sur une ardoise). A deux pas de là, de ce Parlement réuni, nous reçumes Claude, notre financier, toujours un peu narquois parce que les réalités de ce monde nous restaient étrangères, à savoir la puis-

sance et les joies que donne le maniement des chiffres. Les mouvements de Bourse étaient affectés par les circonstances, et il s'en plaignait. Et puis c'était, n'est-ce pas, une question de principe. Ces marivaudages de la terre et du soleil avaient quelque chose d'indécent.

Soudain, comme des spéculateurs internationaux trouvaient opportun de provoquer la panique, le bruit courut que la terre s'éloignait du soleil et que commençait un cycle de perturbations dont on ne pouvait imaginer les conséquences. Le professeur Isaac Honot, astronome à l'Observatoire de Paris, fut interrogé par des journalistes. Ses réponses semblèrent presque démentes. Il affirmait que non seulement l'univers était en expansion, c'est-à-dire qu'il se dilatait et qu'entre les planètes, les étoiles, la distance ne faisait que croître, mais encore qu'il n'existait dans l'univers aucun point fixe. Or, le soleil restait pour la plupart des individus un centre immuable. Posé comme une libellule au-dessus d'un courant, au-dessus du torrent des âges, le soleil déployait ses myriades d'ailes frémissantes.

— Illusion, dit le professeur Isaac Honot. Il n'y a pas de centre, il n'y a pas d'extrémité, il n'y a ni haut ni bas, rien que l'infini où des nuées d'étoiles incommensurablement grandes, parfois à 200 millions d'années lumière (faites votre calcul, messieurs, multipliez 86.400 secondes par 365 jours, puis par 200 millions et vous aurez la distance) flottent ou plutôt s'en vont à la dérive à une vitesse effrayante. Ah! vous pensiez que c'était comme une mécanique, une chose en place et qui ne pouvait jamais se dérégler! Eh bien non. Ça s'en va de partout, ça forme des spires, des orbes vagues autour d'un point inconnu, bien trop distant de la terre pour qu'on l'atteigne jamais, fût-ce même en pensée (car c'est très joli de mettre des zéros bout à bout si l'imagination ne peut plus suivre). Votre vide, il est rempli d'une poussière épaisse, d'une bouillie d'astres, de météores, de comètes, de nuages de

gaz, d'étoiles mortes, et il pèse autant que toutes les étoiles réunies. Il n'y a pas de vide et pourtant il n'y a que lui, parce que les milliards de milliards de milliards de tonnes de matière solide sont si peu encombrantes là dedans qu'il ne se produit presque jamais de rencontre. Vous me demandez si ça arrive? Mais comment donc! D'ailleurs, c'est sans importance. Quelques soleils de plus ou de moins, ça ne peut pas compter.

La consternation fut grande. Tout occupés de guerres froides, d'expansion, d'influences, de conquêtes spatiales, de modernisation, de peuples sous-développés, les hommes avaient mis comme entre-parenthèses l'existence du support même de leur activité. Quelqu'un, quelque chose, Dieu pour les uns, le hasard pour d'autres, avait scrupuleusement réglé une mise en scène monumentale : inutile donc de porter ses regards dans ce domaine. En sécurité, les hommes feignaient d'avoir la maîtrise des puissances terrestres (mais le réveil des volcans, les déferlements de matières ignées, rabaissaient de temps à autre leur superbe). J'aimais l'épouvante que ces manifestations de forces naturelles faisait naître; j'étais reconnaissante à la terre, au ciel, de pouvoir tuer mieux et plus vite que les hommes. Car il n'était pas bon qu'une créature se sentît plus puissante que la Terre-Mère, que le ciel où se dissimulaient peut-être les dieux.

Donc, l'univers était un corps en vie, comme n'importe quel autre corps, sujet à des transformations continuelles, à des sautes d'humeur, et ces bourrasques géantes, ces tempêtes cosmiques pouvaient d'un moment à l'autre détruire, en provoquant des « avaries », la planète que deux grandes puissances, face à face, et jouant à un jeu macabre, menaçaient depuis quelque temps de faire exploser.

Je sentis, de manière toute physique, que la terre était un vaisseau emporté sur des mers sans rivages, que ce vaisseau pouvait toucher des récifs, couler à pic dans des

gouffres dont on ne pouvait imaginer qu'ils eussent un fond et dont on ne pouvait imaginer qu'ils n'en eussent pas.

Quand nous allâmes à Paris — du 4 au 6 mai — nous fûmes surpris de découvrir qu'on faisait queue devant les boutiques d'alimentation. Le prix du sucre, de l'huile, du café, avait augmenté. Déjà pleines de hargne, anxieuses, les femmes achetaient sans discernement, et l'épicier-imbécile, en face de chez moi, l'épicière embéguinée, toute en grosse laine comme une marchande du Moyen Age, me dirent qu'on leur emportait l'huile par dix litres à la fois, que le réassortiment des marchandises devenait impossible et qu'ils n'auraient bientôt plus que des scoubidous et des boîtes de réglisse. Ils m'engagèrent même à tâter de ces douceurs avant qu'il ne soit trop tard.

On parlait de jours qui ne dureraient plus que 12 heures, on envisagea de faire passer des décrets autorisant le travail de nuit pour que le rendement puisse rester le même. Mais les syndicats lancèrent aussitôt un ordre de grève et les villes furent embouteillées pendant trois jours sur un simple bruit. Les paysans eux aussi, calculant à tort que les saisons allaient subir des modifications dont ils feraient les frais, réclamèrent d'avance des indemnités. Plus qu'aucun autre pays du monde, la France était atteinte par des crises de vélléités, par des réactions absurdes qui se contredisaient et n'aboutissaient à rien, sinon à un désordre beaucoup plus gênant que sa cause première.

En fait, les dix minutes enlevées à la rotation terrestre n'avaient de conséquences que celles qu'on voulait bien leur donner. Elles pouvaient être nulles si l'on consentait à s'abandonner à une volonté supérieure.

Aux environs du 18 mai, alors que l'herbe dans les prés était si drue que ce vert-là faisait un contrepoids exact, dans sa plénitude, au bleu étagé du ciel, nous eûmes l'impression que les radiations du soleil étaient dangereuses. Exposés, comme dans une chambre vive, à l'embaumement de la lumière, dépouillés de nos vêtements, nous allions à la dérive, sans corps, sans voix, sans support, souriant d'un sourire intérieur qui déverrouillait des portes et des portes, à l'infini, au dedans de nous. Mais la brûlure du soleil faisait fondre plus que l'opaque membrane de notre identité; elle résonnait dans les cavernes du dedans comme un grondement sourd; le sang nous faisait mal; nous fûmes étonnés. L'incandescence du soleil s'éparpillaient en millions de grains de feu. C'était ce pollen de feu que j'avais senti me poindre, me mordre, m'aiguillonner, matériellement posé sur moi et non plus comme une idée de chaleur abstraite. Le soleil avait sur moi projeté une charge infime de sa substance. Je me sentais forgée par cette poudre fulgurante, mes articulations durcirent. J'eus, toute la nuit, beaucoup de fièvre.

Brusquement, cette semaine-là, nous apprîmes que le globe terrestre changeait de route, ou plutôt que son orbite qui avait la forme d'une ellipse dont le soleil n'occupait pas exactement le centre mais l'un des foyers, s'allongeait de telle sorte qu'en bonne logique on devait s'attendre à ce que, l'automne suivant, la distance du soleil à la terre fût écourtée, ceci pour compenser l'étirement de la trajectoire. Il n'y eût à cette annonce aucun commentaire. L'automne serait chaud, concluait-on placidement. La vendange peut être exceptionnelle; les crus aussi renommés que ceux de « La Comète ». Les foules qui avaient engrangé sel, sucre, poivre, huile et pâtes pour un temps de guerre indéterminé — la guerre qu'allaient déclarer les astres? — furent prises d'une sorte

de langueur devant l'importance du phénomène. On vendit à plusieurs millions d'exemplaires une brochure éditée en Amérique qui proposait, de façon amusante, avec des bandes dessinées dans le style des « comics », une initiation à l'astronomie. Le snobisme et la mode s'emparèrent de cette aubaine et de grandes maisons de tissus imprimèrent des kilomètres de Voies Lactées, de télescopes, de dessins géométriques représentant la parallaxe, l'écliptique, les rotations planétaires. On parla de nouveau des habitants de Mars; des canaux martiens que les uns et les autres croyaient voir ou ne pas voir; de la végétation dont variait, selon les saisons, la couleur; des 687 jours que durait sa révolution autour du soleil. Distraites, rassasiées de spéculations et d'hypothèses, les sociétés humaines se disaient qu'après tout la terre en avait vu d'autres et que la loi de l'équilibre général, la loi des compensations allait jouer en temps opportun. Vénus en deçà de notre orbite, Mars au-delà, deux chiens de garde, deux garde-fous dont on pouvait attendre qu'ils retinssent la terre dans ses rails. Cette euphorie que rien ne motivait dura une semaine, peut-être deux. Puis l'Observatoire de Paris fit passer une note brève dans *Le Monde* où il était dit qu'à la suite d'anomalies successives, la planète Mars allait devenir visible pendant un certain temps et qu'on l'apercevrait un peu avant l'aube, quand l'éclat de la Lune aurait décru. Elle serait reconnaissable à sa couleur, à sa taille (celle d'une lentille), à l'aplatissement des pôles, plus considérable que sur la Terre (mais ce dernier détail ne devait être visible qu'à l'aide de verres grossissants).

En fait, dès la fin de mai, le Tout-Paris élégant était posté sur l'esplanade du Champ-de-Mars, et l'on s'y donnait rendez-vous après les divertissements nocturnes. La planète fut reconnue grâce à des plans-guides du ciel que des vendeurs à la sauvette transportaient dans de grands paniers ou dans des parapluies. Alice et Charlot se félici-

tèrent de ce que le meeting de *l'Humanité* et le bal qui suivait, eussent lieu à cette époque-là. Ils passèrent une soirée joyeuse et le muscadet fut pour quelque chose dans leur enthousiasme lorsqu'ils aperçurent la planète à l'aube.

— Comme ça, dit Alice, il y en a eu pour tout le monde; voilà l'égalité comme je la comprends. Et puis, on dit qu'elle est rouge, cette planète, étonnez-vous après! Le papa-Bon-Dieu, pour une fois, il fait bien les choses. (Mais je rigole, je suis parpaillote, vous savez. Les prières, hein, c'est comme si on pissait dans un violon!)

Pourtant, certains esprits curieux troublèrent ces joies que la foule éprouva toujours devant les fêtes de nuit et les feux d'artifices. Depuis quelque temps, les circuits de distribution alimentaire étaient redevenus normaux, la température si flatteuse, si accueillante que des files de voitures prenaient leur tour, chaque samedi, sur les autoroutes et les petits chemins de campagne, pour rentrer à une vitesse moyenne de 10 kms-heure dans la nuit du dimanche. Les plaisanteries les mieux venues, à ces moments-là, les plus conformes à l'esprit de vulgarisation scientifique qui faisait fureur, avaient trait à la vitesse de rotation autour de son axe, soit 250 kilomètres à la seconde, environ celle de la lumière, et le temps qu'il mettait à accomplir une révolution complète, c'est-à-dire 200 millions d'années environ.

On s'étonnait que la terre, emportée comme une fusée dans le vide (car la terre et tous les astres satellites du soleil suivaient cette trajectoire de bolide) on s'étonnait que la terre montrât des paysages si tranquilles. En dépit du jazz, des boîtes à sous, des tracteurs marchant nuit et jour, il y avait encore des étangs avec leur couronne de joncs où les poules d'eau nichaient. Il y avait encore de grands vols de vanneaux, ouverts dans le ciel et remontant le sens du vent de mer comme les anguilles un courant.

Cette connaissance des monstruosités du Monde (car le fait qu'il ne fût absolument pas à l'échelle de l'homme inclinait à le faire prendre pour monstrueux) à laquelle personne ne s'était attendu, troublait un peu les rapports qu'avaient les citadins avec le beau temps, la plage, le ciel bleu. Ils se méfiaient. Et la méfiance engendrant une curiosité plus grande, tout le monde se mit à soupçonner que la terre n'avait peut-être pas d'avenir, qu'elle était de tous temps, condamnée.

— Mais oui, dit le Pr Isaac Honot. Bien sûr. La terre ne survivra pas à la mort du soleil. Mais cela se passera si tard dans l'histoire cosmique qu'il n'y a pas besoin de s'en préoccuper. Est-ce que je me préoccupe, moi, des glaciations qui vont revenir dans une vingtaine de milliers d'années? (Dix fois l'ère chrétienne.) Les calottes polaires redescendront vers l'équateur, la vie sera enfouie là-dessous, Berlin, Bruxelles, Paris peut-être. Mangez, buvez, cela n'a aucune importance pour vous ni pour vos enfants ni pour vos arrière-petits-enfants. Alors? Qu'est-ce que vous demandez?

A partir de la fin de mai, l'opinion publique s'émut réellement. Des savants soviétiques, profitant de l'occasion pour stigmatiser l'ignorance dans laquelle on maintenait les foules occidentales et capitalistes, déclarèrent qu'un compte rendu journalier de l'état du ciel serait donné par Radio-Moscou, et ceci dans toutes les langues de la planète. L'Eglise s'opposa formellement à ce que les fidèles acceptassent quoi que ce fût d'un pays athée. D'ailleurs le Pape mettait au point une encyclique exposant que la fin du monde n'était pas à redouter dans un avenir immédiat, puisque tous les Juifs n'avaient pas réintégré la Palestine et que c'était là, d'après les Ecritures, la condition préalable.

Mars devenait de plus en plus visible, et même aussitôt après le crépuscule. Comme pris d'une frénésie anxieuse, les astronomes se mirent à faire des déclarations à la

presse. Ce fut un déluge de chiffres, d'années-lumière, de conclusions pour et contre. De ceci nous retînmes, Jacques et moi, que la terre avait dévié de sa trajectoire, que l'attraction exercée par le soleil ne pouvait évidemment lui permettre de prendre le large, mais qu'elle avait tendance à s'approcher à la fois de l'orbite de Mars et de Vénus, l'ellipse étant actuellement (et ceci n'était que le résultat de calculs hypothétiques, puisqu'il aurait fallu attendre une année entière pour connaître la courbe nouvelle dans sa totalité) aplatie comme « un chausson aux pommes » (et d'autres disaient comme « une galette », mais leurs confrères les accusaient d'exagération). Tous ces termes n'avaient rien de rassurant.

Pour moi, je me mis à considérer avec tendresse les objets les plus usuels. Ce lit, cette table, comme ils étaient bien conçus pour leur destination, comme il y avait de réciprocité dans nos rapports! Je les traitais doucement, nous nous accommodions de notre quotidienne intimité, c'était une histoire dite et redite entre nous depuis des commencements qui me submergeaient certes, mais où je trouvais réflexions à ma taille, leçons dont je tirais profit. J'étais devant eux un être humain. Devant cette chevauchée d'astres, ce branle-bas géant dont la pensée faisait défaillir (la panique des bêtes devant l'orage était seule comparable à ce qu'on pouvait éprouver), je n'avais même plus l'ombre d'un nom.

Plus que jamais il fut question d'envoyer des fusées dans la lune (un Soviétique en était déjà revenu, mais il avait, curieusement, perdu tout souvenir de son voyage). On en arriva même à croire que l'évolution humaine, arrivée à une sorte de point critique, provoquait, de manière inexplicable, cette perturbation nécessaire à la connaissance de l'espace; qu'en somme la Terre-chrysalide avait retenu, le temps qu'il fallait, le surhomme pour qu'il soit prêt à tenter l'ultime conquête : celle de l'infini,

et qu'elle faisait maintenant son office en le portant vers un ailleurs inconnu.

Mais, lorqu'on envisagea la possibilité d'une collision avec Mars, une vague de terreur déferla.

J'AVAIS compris pourquoi les primitifs offraient des sacrifices au soleil, à la foudre, à la mer. C'était bien des éléments que l'homme continuait et continuerait à dépendre. J'eusse aimé faire moi-même des libations sur un certain tertre ordinairement silencieux, au fond du jardin, près des cerisiers où les étourneaux dès l'aube, en juillet, tombaient du ciel comme une horde de démons criards. J'eusse aimé la minutie des gestes, leur lenteur, l'enveloppement de l'air et du temps autour de moi, l'attente d'une réponse qu'on devait sentir monter d'un lieu précis, ferme, d'une terre intérieure moins vacillante, moins changeante que l'autre. Je rêvais de ces relations abandonnées où la mort même ne pouvait me surprendre, puisque les coups de théâtre du destin restaient en deçà et au-delà.

IL fallut se rendre à l'évidence : le grossissement de Mars dont on eût normalement, et sans jamais en être aussi voisin, se rapprocher le 11 août 1971 du fait de l'excentricité de son orbite, — le grossissement de Mars posait le problème d'une attraction possible, en même temps que celui des rapports de la lune avec la terre. Car la lune, satellite docile (encore qu'elle s'écartât lentement et inexorablement de la terre) pouvait subir d'autres appels, obéir aux courants, aux remous provoqués par un astre passager. Les hypothèses se multiplièrent : ou la course terrestre, toujours en ligne droite, allait prendre un tournant

qui correspondrait au solstice d'été, et les conséquences de cette odyssée n'auraient rien d'alarmant, tout au moins dans l'immédiat — ou la terre, dépassant l'orbite de Mars, plongerait plus avant dans l'espace cosmique, mais risquerait au retour des collisions de toutes sortes avec les astéroïdes ou petites planètes situées au-delà de Mars, avec Mars, avec Vénus — ou encore la masse du soleil, travaillée à ce moment-là par des éruptions gigantesques, appellerait à elle et repousserait comme une fleur carnivore qui s'ouvre et se referme, les astres semblables à des bêtes fascinées. Rien ne permettait de croire que le soleil en était à ce dernier stade des feux d'artifices qui précèdent la mort des étoiles, leur écroulement sur elles-mêmes de brasier qu'habite le vide intérieur. Et même les données scientifiques permettaient d'affirmer le contraire. Mais des observations récentes montraient un bouillonnement tel que des arches hautes de 42.000 kms s'élevaient à la surface, au milieu d'une poudre de feu, de torsions, de jets fulgurants. Et le trafic de la radio, bouleversé plusieurs fois par jour, les parasites multipliés, l'apparition dans l'écorce terrestre de courants telluriques assez violents pour fausser les boussoles, constituaient autant de signes qu'on ne pouvait cacher complètement au public. D'ailleurs, la moindre perturbation dans les horaires des trains, l'humeur des gens, les tempêtes, les maladies infantiles, l'invasion de chenilles due en réalité à la sécheresse, étaient attribuées aux astres automatiquement.

La pluie ne tomba pas de tout le mois de juin. Aux approches du 21, l'Observatoire de Paris fut assiégé par des foules en pleine hystérie. Certains journaux du soir avaient annoncé que la terre, selon toute probabilité, passerait à gauche de la planète Mars; d'autres, tablant sur les déclarations de deux savants mexicains en voyage, qu'elle passerait à droite, et de justesse. On en conclut que la collision allait se produire d'ici peu.

Le travail fut arrêté partout, ou plutôt les maisons grandes ouvertes, comme aux époques de catastrophes, comme au temps de la peste, montraient des gens accablés qui tantôt se prenaient violemment à parti et tantôt pleuraient dans les bras les uns des autres. Les vols furent un peu plus nombreux qu'à l'ordinaire, mais la criminalité baissa de façon sensible.

Nous vînmes à Paris, parce que telles étaient nos habitudes, mais cette fois-ci dans la voiture d'un marchand de bestiaux parce que nous n'avions plus trouvé de trains. Nous ne fûmes absents qu'un seul jour, mais c'était assez pour apprendre que la planète Mars s'approchait rapidement et que compte tenu de la différence de taille entre la Lune et Mars et de la distance deux fois plus grande (Mars avait un diamètre apparent qui était la moitié environ de celui de la Terre et le double de celui de la Lune) les deux astres devaient paraître occuper à peu près la même surface dans le ciel. D'épaisses nuées qui ne crevaient jamais depuis trois semaines empêchaient que l'on vît ce qui se passait au-delà. L'angoisse en était d'autant plus vive et la menace plus insupportable.

La nuit nous avait paru très longue, bien que ce fût le solstice et que l'aube, à cette époque-là, eût l'air d'une sorte de rêve blanc né du cœur de la nuit où flottaient des mondes vagues perdus au milieu des cris et des chants d'oiseaux. Vers 2 heures du matin, j'avais été prise de ces angoisses qui couvent dans le sang même, dans la palpitation du corps enfoui sous sa propre épaisseur; de sorte que j'avais dû allumer la lumière pendant quelques minutes pour retrouver mon souffle. La nuit paraissait

plein de bruits étranges. L'air vibrait. Je croyais entendre le frôlement du vent dans le vide céleste, je croyais avoir conscience d'un mouvement de course. J'imaginais l'air respirable comme une auréole autour de nous, comme l'eau d'une matrice où nous étions conservés, dormant et rêvant, dormant dans le grand songe d'un espace mortel et infini, pas encore nés, pas encore en vie, pas encore éveillés à un monde inconcevable, à une destinée cosmique.

Des bêtes appelaient dans les pacages; le hennissement d'un cheval, son galop le long d'une haie, les aveugles coups qu'il portait, semblaient avoir un sens. J'y reconnus le pas de la fatalité qui s'approche, qui va et vient comme si elle était prise au piège. Pourtant l'aube ne se levait pas. Un vent intermittent remuait les feuilles des arbres lourds de leur profusion. Il fut 3 heures, puis 4 heures. Je me rendormis et errai sur des frontières qui n'étaient défendues par personne mais où l'idée du danger métamorphosait tout.

Un peu avant 7 heures, alors que la chambre baignait encore dans la pénombre, je me levai. Je crus, en tirant les rideaux, que des nuées d'une épaisseur anormale s'entassaient dans le ciel. Puis je poussai un cri qui me fit peur à moi-même. La porte de l'escalier s'ouvrit presque aussitôt et Jacques s'approcha. Il regarda dehors et, lui aussi, jeta un cri bizarre. Le vide entre les haies et les arbres était occupé par un corps opaque, incommensurable. Nous ne comprenions pas ce que c'était. Il nous semblait voir comme un reflet de la terre en plein ciel, comme si la terre était arrivée, dans son voyage, devant un miroir. Nous reconnaissions ce que nous savions d'elle et que jamais nous n'avions pu mesurer qu'avec notre esprit : sa forme et sa courbure, sa surface ponctuée de dépressions, de cratères, ses fissures en zigzag, un royaume minéral dont nous pensions que l'éloignement seul nous cachait les végétaux et les mers. Par quel phénomène

de réfraction la terre présentait-elle un double aussi net? Sur quoi se projetait cette partie de sa surface? De quoi l'écran était-il fait et de quelle matière inconnue, capable de s'étendre dans tout l'atmosphère?

Nous restions immobiles, contemplant avidement cette image, ce fantôme d'astre. Et puis nous comprîmes que la terre ne pouvait avoir une apparence aussi funèbre, que même en tenant compte du fait que la distance nous rendait incapables de voir des détails, la fantasmagorie géante que nous avions au-dessus de nous, occupant presque d'un bord à l'autre l'horizon écrasé, noir, n'était pas un décalque de la terre.

— Ce n'est pas la terre, dit Jacques. Non, ce n'est pas la terre.

L'ombre s'épaissit. Nous lisions à travers les nuages blancs, à travers une fumée de nuages rapides, semblable à celle d'un encensoir, le déroulement d'une cérémonie qui ne se référait plus au monde des vivants. Je me sentis morte déjà depuis un temps très long, et je regardais l'en-dedans des choses que l'on ne peut voir avec ses yeux de chair.

« Un corps céleste », murmurai-je. Et je pensai à la mystérieuse conformation de cet être semblable à des milliards d'autres corps célestes, avec la musique des brasiers qui s'éploient à l'intérieur, dans des chambres rouges, et le chaos, la bacchanale de la vie délirante qui tourne et retourne sur soi et s'aiguillonne et s'attise jusqu'à ce que l'écorce transparente éclate. Je cherchais les veines de ce corps et le réseau de ses nerfs; je croyais percevoir un rougeoiement, un fourmillement, et j'attendais que vire ce fruit de l'espace comme la lueur d'un phare.

En fait, lorsque furent passées ces premières secondes où l'étonnement et la peur se confondaient, je n'aperçus rien qu'une surface ténébreuse, qui avait la couleur de la lave, avec des lignes déchirées, des sillons, des sommets

aigus, une géographie de cataclysme. Sans doute ces élévations infinitésimales étaient-elles des pics de dix mille mètres. Tout à coup, le soleil perça les feuilles des poiriers sauvages, et il se glissa entre nous et notre vision. Un fleuve de lumière se mit à couler dans le goulet plein d'air matinal et d'arômes terrestres. Nous eûmes alors l'impression que la masse de la planète, d'une pesanteur dont l'élancement du jour nous faisait prendre conscience, allait choir, et qu'il n'y avait plus qu'une mince épaisseur de vie entre elle et nous...

MARC ALYN

Rage d'azur

Rage d'azur, ô sainte vague qui met la mer à portée de ma bouche! Le monde est une pierre bleue qui naît interminablement de ses reflets et s'élève et meurt et germe. Dans les plis de cette effervescence, je suis la voix qui parle bleu.

Rage d'azur qui vertige dans ma tête entraînée par les équipages de la folie, les croisades de la soif.

Rage d'azur dont la confiance m'impose de délirer avec hauteur, souffle et sens du sable...

Ce jour est ma genèse,

Sa lumière bondit — chienne d'écume — contre le mur du temps,

La voici qui s'agenouille devant mon innocence pour me faire don de ses fruits les plus secrets, de sa postérité la plus nacrée. On se bat aux frontières des mots. Tant d'insolite rôde, le soir, autour des feux et rêve d'alliance :

Le vif-argent porteur de furtifs messages,
L'albatros qui commence où finit le récif,
L'algue diseuse,
Et la flamme attentive et la foudre en lambeaux,
Les transhumances du printemps
Porté par l'aile des graines,
L'exil et ses opiums.
Voici le jour-enfant aux yeux de chèvrefeuille,
La plaine décimée par sa mouvance même,

Voici les chaînes, les signes, les chênes et les cygnes
Dans l'inconsciente, la naïve sauvagerie du monde,
Le désert étonné sur ses pattes de sable,
L'avide silence des échos,
La morte que chacun chérit en sa mémoire
Et qui vit quelque part avec des inconnus,
Le sommeil, le soleil et ses frondes moqueuses,
Le cortège des chairs plus profondes que nues.
Je ne suis plus la source habillée par la peur,
La vitrine priant les dieux de la brisure,
La rose aux stigmates d'épines :
Je sais toutes mes plaies comme autant de navires
Et m'en sers pour aller vers le monde bruissant.

La rage de l'azur m'identifie.

Je m'échevèle, m'écorce, m'aspire
Contre la main chaude du jour,
Je me fais eau vive
Sous la pluie des pervenches,
J'ai carte-blanche
Pour vous aimer, fougères
Et j'en profite,
Je mets de l'âme sur toutes choses.
J'ai des mots amoureux pour toutes les cigales
Et des scies pour les mots qui refusent ma loi.
Je dilapide le monde
Pour enfanter l'image
— rien ne m'est indifférent —
Je fais des colliers de neige,
Des châteaux de verre, des redoutes d'oiseaux,
Des rivières de diamants.
Je brûle de devenir feu,
Je m'étire d'un continent à l'autre,
Je saupoudre les îles de mes naufrages,
J'ai mes entrées dans la folie pourpre de tous les [théâtres
— Et je dois ces pouvoirs à l'azur enragé!
Partir, le voilà bien le cantique des vagues...

Oh! que l'église enfin dénonce ses murailles,
Eventre ses vitraux et marche près de nous!
La vitesse nous ploie sur son genou de vent;
Voyageurs, nous cherchons un credo sans bassesses
Capable de courir avec nous vers l'enfer,
Et c'est pourquoi j'attends, pris au piège de l'eau,
Sans navire ni joie, mais d'ivresse vêtu
Que la nuit rugissante et sobre tue l'azur,
Crucifie le refrain absurde des gisants
Et rassemble les mille vertiges épars
Dans les choses, les morts et les drames des hommes
Pour qu'il me soit donné, lors d'une aube de feu
D'arracher au néant la photo-robot de Dieu.

PAUL ARNOLD

Descartes et les Rose-Croix

J'ai eu l'occasion, il y a quelques années (1), de faire justice de la légende d'un Descartes « affilié » à la « Fraternité » des Rose-Croix allemands. J'ai montré que cette assertion sur laquelle vivent encore nombre de lettrés n'est basée sur aucun document et qu'elle est sans doute née dans l'imagination de Charles Adam, l'éditeur des œuvres complètes du philosophe, qui, en 1910, laisse supposer que le mathématicien allemand Faulhaber, avec qui, suivant Baillet, le jeune Descartes entre en rapport en 1619 à Ulm, est un « initié » de la « Confrérie » et qu'il a dû aboucher Descartes avec les « Frères ». J'ai rappelé la genèse de ce raisonnement imprudent. On relève dans Baillet qu'en 1620, Descartes « rechercha particulièrement la connaissance des personnes qui étaient en réputation d'habileté pour la philosophie et les mathématiques », qu'il fit ainsi la connaissance du « sieur Jean Faulhaber... le principal de ceux à qui il rendit visite » et « qui le reçut avec beaucoup de civilité et qui lui donna lieu par ses honnêtetés de le hanter souvent. Faulhaber ayant remarqué dans plus d'une conversation qu'il n'était pas ignorant dans les mathématiques et qu'il en parlait pertinemment lorsqu'il en était question, s'avisa un jour de lui demander s'il avait ouï parler de l'*Analyse des Géométries* dont il était l'auteur. Descartes en parla de telle façon qu'il en fut émerveillé par l'étendue de sa science et la promptitude de son esprit à trouver la solution des problèmes les plus difficiles ». Comme je l'ai souligné alors, il n'y a pas dans tout ceci un mot

(1) Les Cahiers du Sud, n° 312. Cf. mon « Histoire des Rose-Croix et les Origines de la Franc-Maçonnerie » (appendice, p. 273-299). (Mercure de France, 1955.)

des rose-croix voire même seulement de philosophie, et rien n'autorisait Adam à y rencontrer le chemin probable de l'initiation de Descartes à une Fraternité pseudo-maçonnique dont j'ai par ailleurs démontré qu'elle n'a pas existé.

Mais ce n'est pas tout. Ainsi que je l'ai rappelé, Baillet nous apprend qu'effectivement, l'année précédente, 1619, Descartes récemment arrivé en Allemagne, « à l'occasion des guerres », entendant parler de la fameuse Fraternité, « sentit naître en lui les mouvements d'une émulation dont il fut d'autant plus touché par ces Rose-Croix, que la nouvelle lui en était venue dans le temps de son plus grand embarras touchant les moyens qu'il devait prendre pour la recherche de la vérité ». Je reviendrai sur ce dernier point. « Durant l'hiver de l'an 1619... il se mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouvaux savants afin de pouvoir les connaître par lui-même et conférer avec eux ». Car, comme le jeune philosophe le notera selon Baillet, dans ses Etudes sur le Bon Sens, « si les Rose-Croix étaient des imposteurs, il n'est pas juste de les laisser jouir d'une réputation mal acquise aux dépens de la bonne foi des peuples : s'ils apportaient quelque chose de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être su, il aurait été malhonnête de vouloir mépriser toutes les sciences parmi lesquelles il s'en pourrait trouver une dont il aurait ignoré les fondements ». Toujours est-il que Descartes « fait des recherches inutilement en Allemagne ». Car, ajoute l'historien du philosophe qui ne connaissait pas le fond de l'affaire et croyait comme tout le monde à l'existence de la « Fraternité des Rose-Croix », Descartes « ignorait celui de leurs statuts qui leur ordonnait de ne point paraître ce qu'ils étaient devant le monde ». Aussi ne doit-on « pas s'étonner que toute sa curiosité et toutes ses peines ayant été inutiles dans les recherches qu'il fit sur ce sujet, il ne lui fut pas possible de découvrir un seul homme qui se déclarât de cette confrérie ou qui fût même soupçonné d'en être. Peu s'en fallut qu'il ne mît la société au rang des chimères », mais il « en fut empêché par l'éclat que faisait le grand nombre des écrits apologétiques qu'on avait publiés jusqu'alors et qu'on continua de publier encore depuis en faveur de ces Rose-Croix, tant en latin qu'en allemand ». Si l'on ajoute que, toujours selon Baillet, Descartes rentre en France en 1623, vers l'époque même où les Invisibles, ainsi que se

dénomment de prétendus Frères Rose-Croix, font couvrir Paris d'affichettes annonçant leur arrivée, que notre philosophe est accusé de s'être « enrollé dans la Confrérie » au cours de son séjour en Allemagne, qu'il se défend, et pour cause, contre cette accusation, « invention de quelque esprit mal intentionné, qui aurait forgé cette fiction sur quelqu'une des lettres qu'il avait écrites à Paris trois ans auparavant, pour informer ses amis de l'opinion qu'on avait des Rose-Croix en Allemagne, et des peines qu'il avait perdues à chercher quelqu'un de cette secte qu'il pût connaître », on a fait le tour de toute la documentation à quelque degré solide sur les rapports entre Descartes et la prétendue Fraternité, documentation dont j'ai pu conclure à l'époque à l'inanité de cette légende vraisemblablement née de quelque zèle suspect, confortée ensuite par l'imagination de Gustave Cohen, qui fait entrer en scène un prétendu Rose-Croix hollandais, le Dr Wassenaer, enfin épanouie dans le roman maçonnique échafaudé par G. Persigout (2). Ces conclusions particulières ne faisaient que confirmer l'objet et l'aboutissement principal de ma recherche : il n'y a pas eu de Fraternité rosicrucienne en Allemagne en 1619, mais une abondante littérature en allemand et en latin.

Dans son excellent ouvrage qu'il vient de faire paraître, « Les Premières Pensées de Descartes (3) », le professeur Henri Gouhier a refait la même démonstration au sujet des relations du philosophe et de la Fraternité (lui reprocherai-je de ne m'attribuer qu'un raisonnement trop simple : il n'y avait pas de Fraternité, partant Descartes n'a pu en être?) souvent avec une précision bien plus grande et un appareil d'érudition que mon dessein n'appelait pas, et aboutissant exactement aux mêmes conclusions.

Mais nous restions séparés sur un autre point capital dans l'histoire de Descartes : ses « songes ». Je rappelle d'abord de quoi il s'agit. Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, alors qu'il était en Allemagne, méditant « dans le poële », c'est-à-dire bien au chaud et bien isolé, le philosophe de vingt-trois ans fait successivement trois songes, nous assure Baillet et assure-t-il lui-même dans plusieurs notes de sa main. La tête tout en feu

(2) Sur les thèses de Cohen et de Persigout, voir mon livre précité, p. 284-285.
(3) *Librairie philosophique J. Vrin*, Paris, 1958.

« après s'être endormi, son imagination se sentit frappée de la représentation de quelques fantômes qui se présentèrent à lui et qui l'épouvantèrent de telle sorte que, croyant marcher par les rues, il était *obligé de se renverser sur le côté gauche pour pouvoir avancer* au lieu où il voulait aller, parce qu'il sentait une grande faiblesse au côté droit dont *il ne pouvait se soutenir. Etant honteux* de la sorte, il fit effort pour se redresser, mais il sentit un *vent impétueux, qui l'emportant* dans *une espèce de tourbillon,* lui fit faire trois ou quatre tours sur le pied gauche ». Ce qui l'épouvante. « La difficulté de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas, jusqu'à ce que *ayant aperçu un collège ouvert sur son chemin,* il entra dedans pour y trouver une retraite et un remède à son mal. *Il tâcha* de *gagner l'Eglise du* collège où sa première pensée était d'aller faire une prière. Mais s'étant aperçu qu'il avait passé un homme de sa connaissance sans le saluer, *il voulut retourner sur ses pas pour lui faire civilité et il fut repoussé avec violence par le vent* qui soufflait contre l'Eglise. Dans le même temps, il vit *au milieu de la Cour du Collège une autre personne qui l'appela par son nom* en des termes civils et obligeants et lui dit que s'il voulait aller trouver *M.N. il avait quelque chose à lui donner.* M. Descartes imagina que c'était un melon qu'on avait porté de quelque pays étranger. Mais ce qui surprit davantage fut de voir que *ceux qui se rassemblaient avec cette personne autour de lui pour s'entretenir, étaient droits et fermes sur leurs pieds, quoi qu'il fût toujours courbé et chancelant* sur le même terrain et que le vent qui avait pensé le renverser plusieurs fois eût beaucoup diminué.

« Il se réveilla sur cette imagination et il sentit à l'heure même une chaleur effective qui lui fit croire que ce ne fût l'opération d'un mauvais génie qui l'aurait voulu séduire. Aussitôt il se détourna sur le côté droit, car c'était sur la gauche qu'il s'était endormi et qu'il avait eu le songe. Il fit une *prière à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de son songe et d'être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés qu'il reconnaissait pouvoir être assez graves pour attirer les foudres du ciel sur sa tête quoi qu'il ait mené jusque là une vie irréprochable aux yeux des hommes.* Dans cette situation il se rendormit après un intervalle de près de deux heures dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde.

« Il lui vint aussitôt un nouveau songe dans lequel il crut *entendre un bruit aigu et éclatant* qu'il prit pour un coup de tonnerre. *La frayeur* qu'il en eut le réveilla sur l'heure même et ayant ouvert les yeux, *il aperçut beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre.* La chose lui était déjà arrivée, car se réveillant la nuit, il avait les yeux assez étincelants pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais en cette dernière occasion il voulut recourir à des raisons prises de la philosophie et il en tira des raisons favorables pour son esprit après avoir observé, en ouvrant puis en fermant les yeux alternativement la qualité des espèces qui lui étaient représentées. Ainsi la frayeur se dissipa et il se rendormit dans un assez grand calme.

« Un moment après il eut un troisième songe qui n'eut *rien de terrible* comme les deux premiers. Dans ce dernier *il trouva un livre* sur sa table sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit et en voyant que c'était *un* DICTIONNAIRE,*il en fut ravi dans l'espérance qu'il pouvait lui être fort utile.* Dans le même temps *il se rencontra un autre livre* sous sa main qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il était venu. Il trouva que c'était un recueil de Poésies de différents auteurs, intitulé Corpus Poetarum. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose et à l'ouverture du livre il tomba sur le vers QUOD VITÆ SECTABOR ITER? (4) *Au même moment il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas mais qui lui présentait une pièce de vers commençant par* EST ET NON et qui la lui vantait comme une pièce excellente. Il dit qu'il savait que cette pièce était parmi les Idylles d'Ausone qui se trouvait dans le gros recueil des Poètes, qui était sur la table. Il voulut la montrer lui-même à cet homme et il se mit à feuilleter le livre dont il se vantait de connaître parfaitement l'ordre et l'économie. Pendant qu'il cherchait l'endroit, l'homme lui demanda où il avait pris ce livre et M. Descartes lui répondit qu'il ne pouvait lui dire comment il l'avait eu, mais qu'un moment auparavant il en avait manié un autre qui venait de disparaître, sans savoir qui le lui avait apporté ni qui le lui avait repris. Il n'avait pas achevé qu'il vit reparaître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce Dictionnaire n'était plus entier comme il l'avait vu la première

(4) Quel chemin suivrai-je dans la vie?

lois. Cependant il en vint aux poésies d'Ausone dans le recueil des Poètes qu'il feuilletait, et ne pouvant trouver la pièce qui commençait par EST ET NON, il dit à cet homme qu'il en connaissait une autre du même poète, encore plus belle que celle-là et qu'elle commençait par « Quod sectabor iter? » La personne le pria de la lui montrer et M. Descartes se mettait en devoir de la chercher, lorsqu'il tomba sur divers petits portraits gravés en taille douce et qui lui fit dire que ce livre était fort beau parce qu'il n'était pas la même impression, qu'il connaissait. Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent et s'effacèrent de son imagination sans néanmoins le réveiller. Ce qu'il y a de singulier à remarquer, poursuit Baillet, c'est que doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât ».

Voici l'interprétation qu'il en proposa : le melon symbolise *les charmes de la solitude.* Le vent « qui le poussait vers l'Eglise du collège n'était autre que le mauvais génie qui tâchait de le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement. C'est pourquoi Dieu ne permit pas qu'il avançât plus loin et qu'il se laissât emporter, même en un lieu saint, par un Esprit qu'il n'avait pas envoyé : quoiqu'il fût persuadé que c'était l'Esprit de Dieu qui lui avait fait faire les premières démarches vers cette Eglise ». Quant au second songe, *l'épouvante dont il fut frappé marquait à son sens sa syndérèse, c'est-à-dire le remords de la conscience touchant les péchés qu'il pouvait avoir commis pendant le cours de sa vie jusqu'alors.* C'est pourquoi « il prit les deux (premiers songes) pour des avertissements menaçants touchant sa vie passée qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'était la raison de la terreur et de l'effroi dont ces deux songes étaient accompagnés ». Reste le troisième songe : « Par les Poètes rassemblés dans le recueil il entendait, dit Baillet, la Révélation et l'Enthousiasme dont il ne désespérait pas de se voir favorisé... En particulier », ce livre symbolisait pour lui « et d'une manière distincte, la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble.Car il ne croyait pas qu'on dût s'étonner si fort de voir que les Poètes, même ceux qui ne font que niaiser, fussent pleins de sentences plus graves, plus sensées et mieux

exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits de philosophes. Il attribuait cette merveille à la divinité de l'Enthousiasme et à la force de l'Imagination, qui fait sortir les semances de la Sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes comme les étincelles dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité et beaucoup plus de brillant que ne peut le faire la Raison dans les Philosophes ». Plus spécialement le vers *Est et non* « qui est le Oui et le Non de Pythagore » symbolise « la Vérité et la Fausseté dans les connaissances humaines et les sciences profanes ». Aussi lui semble-t-il que « l'Esprit de Vérité » a « voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe ».

Baillet ajoute que « l'impression qui lui resta de ces agitations lui fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devait prendre. L'embarras où il se trouva le fit recourir à Dieu, pour le prier de lui faire connaître sa volonté, de vouloir l'éclairer et le conduire dans la recherche de la vérité ». Il s'adressa ensuite à la Sainte Vierge pour « lui recommander cette affaire qu'il jugeait la plus importante de sa vie ».

Voilà tout le document où les uns ont voulu voir une vision mystique, les autres un véritable songe. Dans mon premier travail sur ce point obscur de la vie de Descartes, j'avais dénié la réalité des rêves et, proposant des parallèles avec des écrits rosicruciens de l'époque, j'avais soutenu que Descartes nous a mystifiés et a rédigé ses prétendus songes à la manière des textes Rose-Croix. Je reprendrai tout à l'heure et préciserai davantage que naguère ces parallèles que je persiste à considérer comme décisifs. Cependant, M. Gouhier dans son livre avance des raisons de textes qui m'obligent à revenir partiellement en arrière et à me joindre à son point de vue : il y aurait bien un un noyau de véritables rêves que Descartes en se réveillant a, comme il l'explique, reconstruits et vraisemblablement enrichis et altérés. Mais cela ne modifie rien à mon hypothèse sur les origines de la matière dont sont faits à la fois les rêves réellement rêvés et les adjonctions volontaires. Je ne parviens pas à croire en effet que les parallèles que j'avais relevés sont le fait d'un simple hasard. Les voici.

Les deux premiers rêves sont comparables à un certain nombre d'épisodes des *Noces Chymiques de Christian*

Rosenkreutz, livre publié trois ans plus tôt (1616) à Strasbourg par Johann-Valentin Andreae, l'un des principaux promoteurs sinon même l'initiateur du mouvement rose-croix. Son livre qui eut un certain retentissement en Allemagne s'inspire, je l'ai établi, d'un mythe ésotérique qui a dû circuler depuis longtemps en Europe et qu'avait à mon sens utilisé près de trente ans plus tôt le poète anglais Robert Spenser dans sa *Reine des Fées* (1589). Rosenkreutz, raconte Andreae, est tiré de sa méditation « tout à coup (par) un vent si cruel, que (il) ne pouvait pas ne pas penser que la montagne dans laquelle (sa) maisonnette était enfouie allait éclater à cause de la grande impétuosité (du vent). Mais comme le diable (qui m'a fait bien du mal) ne me fit pas un tel tort, je repris courage et demeurai en méditation, jusqu'à ce que quelqu'un me touchât dans le dos ». C'était la jeune fille (initiatrice ou Virgo Lucifera) qui vient l'inviter à assister aux Noces du Roi, autrement dit à se rendre au « château » (mystique) où il obtiendra l'illumination. Il est « si effrayé qu'il ose à peine se retourner » pour voir cette belle jeune fille en robe bleue ornée d'étoiles dorées comme le ciel. Dès qu'elle est repartie en donnant un coup de trompette, il lit la lettre d'invitation écrite en un langage symbolique. « J'en eus d'abord le vertige; tous mes cheveux se hérissèrent et une sueur froide me couvrit tout le corps, quoique je remarquasse que c'était les Noces attendues » et annoncées depuis sept ans. Au milieu de ses réflexions il s'endort et fait un rêve où il voit symboliquement le travail de l'illumination : garrotté il est enfermé avec d'autres dans une tour obscure à sept étages et il parviendra péniblement à monter jusqu'au sommet et à la lumière. Il y arrivera tout meurtri par les garrots *avançant très difficilement* et *lui seulement boitant des deux jambes, ce dont il est honteux* devant l'initiatrice laquelle se moque de lui et lui explique que c'est l'image de son imperfection et qu'il ne doit pas « se faire de souci pour ce défaut ».

Au lendemain de ce songe, rassuré sur son avenir, Rosenkreutz se met en route, arrive à un carrefour de quatre chemins dont la voie royale, que rien ne distingue des autres, doit le mener tout droit au château. Il se fie à son étoile, part sur un chemin — qui s'avère être le bon — perd son dernier viatique en secourant une colombe blanche poursuivie par un corbeau noir. Et lorsqu'il

s'aperçoit de sa perte *il ne peut retourner sur ses pas* « *car aussitôt que je me retournais, un vent violent sauta vers moi* qui manquait de me renverser; (tandis que) quand je poursuivais mon chemin, je ne sentais rien du tout. Je pouvais facilement en conclure que cela me coûterait la vie de m'opposer au vent ». Il continue donc et avant la tombée de la nuit aperçoit sur une haute montagne un portail qu'il atteindra bientôt. Le portier l'accueille aimablement, se fait présenter l'invitation lui demande son nom et le fait entrer en lui remettant une lettre pour un second gardien, qui surveillait un second portail et qui, ayant lu la lettre *le salue avec « un grand respect : Soyez le bien-venu en Dieu. Vous êtes l'homme que depuis très longtemps je souhaitais de voir* ». La nuit est tombée sur ces entrefaites, mais une vierge en robe bleue munie d'une torche le mène jusqu'au château dont les portes sont fermées derrière lui. Il est conduit dans une salle déjà remplie d'individus de toutes sortes venus dans l'espoir d'être illuminés mais point tous vraiment purs. Au milieu du brouhaha retentit une musique admirable comme Rosenkreutz n'en avait jamais entendu. Le silence s'établit et « *bientôt s'éleva devant la porte de la salle un bruyant son de trompes, trompettes et timbales d'armée,* si majestueux qu'on eût dit que l'empereur romain allait entrer. La porte s'ouvrit d'elle-même et *le son des trompes devint si fort qu'on pouvait à peine le tolérer. Cependant des milliers de petites lumières vinrent dans la salle, défilant toutes en belle ordonnance, ce qui nous effraya profondément.* Jusqu'à ce qu'enfin... deux garçons... entrèrent dans la salle avec de clairs flambeaux éclairant une belle vierge qui était assise sur un siège de triomphe merveilleusement doré ». Elle annonce que le lendemain « la balance de l'artiste » pèserait les âmes des candidats et *leur rappellerait les fautes qu'ils auraient oubliées.* Que ceux qui ne se sentiraient pas assez purs, s'écartent tout de suite s'ils ne voulaient pas perdre toute grâce : *Ceux à la poitrine de qui frappe la conscience, pourront rester dans la salle.* Elle se retire, laissant Rosenkreutz dans la plus grande peine « *et comme ma conscience me persuada de toute ma déraison et de toute mon indignité,* je me proposai de rester dans la salle avec d'autres ». Ce qu'il fait avec neuf autres. *On les garrotte et on les laisse dans l'obscurité où « la douleur et la tristesse les porta au silence* ». Rosenkreutz

se console, car en « *une seule nuit* (lui et ses compagnons) *pourraient expier toutes leurs outrecuidances* ». Le lendemain matin, la balance de l'artiste fera éclater sa grande pureté et lui vaudra l'illumination.

Les événements des deux premiers rêves de Descartes nous restituent une imagerie parfaitement comparable. Se basant sur le résumé beaucoup trop bref (débutant d'ailleurs par une inexactitude) que je donnai précédemment de ces épisodes des *Noces chymiques*, M. Gouhier rejette le parallèle. « Sans doute, ici et là, un vent violent gêne la marche du héros qui, ici, entre dans la cour d'un collège, là, dans la cour d'un château; mais ce sont les seules images communes ». On vient de voir qu'il n'en est rien : dans le rêve qui précède son départ, Rosenkreutz seul boite des deux pieds et en a honte, tout de même que Descartes ne peut avancer que renversé sur un côté et en a honte. Un vent impétueux empêche l'un et l'autre d'aller dans une direction autre que celle où ils trouveront en définitive le salut (il importe peu que Descartes interprète les choses à sa façon); mieux encore, de même que Rosenkreutz est repoussé par le vent alors qu'il veut récupérer un viatique parfaitement inutile au salut de l'âme, de même Descartes est repoussé avec violence par le vent alors qu'il allait perdre son temps à courir saluer « un homme de sa connaissance ». De même encore que dans la cour du château la Vierge conduit à la bonne porte Rosenkreutz qui sera pesé et obtiendra le triomphe spirituel, de même Descartes, dans la cour du Collège, rencontre un homme qui l'appelle aimablement par son nom et le dirige vers celui qui lui transmettra le « melon », symbole des « charmes de la solitude ».

Les événements du second rêve sont encore plus proches de ceux qui, dans l'ordre, suivent dans les *Noces chymiques :* de même qu'un « bruit aigu et éclatant qu'il *prit* pour un coup de tonnerre » (et qui n'en est pas un!) ouvre chez Descartes la seconde phase, celle de la syndérèse, de même le « son bruyant (lautes Getön) de trompes, trompettes et timbales d'armée », donc exactement « aigu et éclatant », bientôt intolérable aux oreilles de Rosenkreutz, annonce quoi? dans les deux cas l'entrée inopinée et effrayante de « beaucoup d'étincelles de feu répandues par sa chambre » (Descartes) ou de « milliers de petites lumières dans la salle » (viele tausend Lichtlein in den

Saal, litt. beaucoup de milliers de petites lumières...). Ici l'identité va jusqu'aux termes. Même identité quant aux résultats et conséquences :

Descartes estime, au sujet de ce bout de rêve que « l'épouvante dont il fut frappé marquait... sa syndérèse, c'est-à-dire le remords de la conscience touchant les péchés qu'il pouvait avoir commis pendant le cours de sa vie jusqu'alors »; rappel tronqué de ses « réflexions » qui précédaient le second rêve, sa prière à Dieu pour « être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés qu'il reconnaissait pouvoir être assez graves pour attirer les foudres du ciel sur la tête quoi qu'il ait mené jusque là une vie irréprochable aux yeux des hommes ». Nous avons vu que l'entrée des petites lumières et de la Vierge sur le trône est, chez Rosenkreutz, le signal d'une autre syndérèse, de réflexions sur « sa déraison et son indignité », d'une nuit de douleur et de tristesse au cours de laquelle il « pourrait expier toutes ses outrecuidances ».

Il faudrait être difficile pour ne pas admettre tous ces parallèles, étant au surplus ajouté que les événements, dans les deux cas, suivent exactement le même ordre. Ai-je besoin de dire qu'il ne s'agit plus dès lors pour moi d'une copie volontaire et consciente de la part de Descartes mais d'une succession de rêves directement inspirés, chargés des événements des *Noces chymiques* mais déformés, reconstruits dans un cadre nouveau et personnel au rêveur?

Reste le troisième rêve, où M. Gouhier ne veut voir que la question : quel chemin choisir dans l'existence? et la recherche de la Vérité tangible dans « les connaissances humaines et les sciences profanes » pour reprendre l'interprétation qu'au dire de Baillet Descartes attachait au *Est et Non* pythagoricien. Ce troisième songe n'est pas comparable aux événements ultérieurs des *Noces*, si ce n'est que, *chronologiquement*, il situe une manière d'initiation à l'endroit où (par l'affaire de la balance de l'artiste et de la Tour *Olympi* (5) où Rosenkreutz assistera et coopérera au grand-œuvre) se situe l'initiation de Rosenkreutz. J'ai proposé un autre parallèle qu'il va falloir reprendre et préciser ici. Il s'agit d'un écrit rosicrucien paru précisément en 1619, intitulé *Raptus*

(5) Y a-t-il une relation quelconque entre le nom de cette Tour imaginée en 1616 par Andreae et le titre des ébauches ou figure la relation des songes cartésiens : *Olympica?*

Philosophicus, et signé d'un pseudonyme : Rhodophilus Staurophorus (c'est-à-dire en grec latinisé : aimant la rose et portant la croix) Fraternitatis SS ordinis R.C. indignus cliens (indigne client de l'ordre de la très sainte Fraternité Rose-Croix). Ce pseudo-ravissement en forme de parabole décrit les aventures d'un homme qui part à la recherche de la Fraternité. Au début il se trouve en présence de plusieurs chemins, et, de même que Descartes est hanté par le vers d'Ausone « Quod vitae sectabor iter? » « Quel chemin de la vie suivrai-je? », de même le jeune homme se demande « lequel de ces chemins est le bon? » Il se décide pour le plus difficile, un sentier effacé, couvert d'herbe, à peine reconnaissable. Il aperçoit aussitôt devant lui un jeune homme en habits blancs, semblable à un dieu, qui lui fait signe. Il se demande d'abord s'il va le suivre et finit par s'y décider. « Je suivis le jeune homme mais ne pus le rejoindre quelque rapide que fût mon pas. » Suivent quantité d'aventures au cours desquelles notre candidat rose-croix fait preuve de courage pour défendre la juste cause d'animaux allégoriques cruellement attaqués par des fauves ou des oiseaux méchants; et il se voit proposé sous forme algébrique des vérités ésotériques. Au bout du chemin, « une très belle femme dans tout l'appareil de ses ornements vint à ma rencontre, assise dans un carrosse tendu de méchante toile grise mais doublée de taffetas blanc. Elle était habillée de pourpre », portait une couronne d'or où était sertie une escarboucle. Son char était conduit par deux ours sauvages précédés d'un cervidé à cornes. Vulcain était le cocher. De part et d'autre du cortège avançait une vierge, l'une tout en noir et portant dans la main une tête de mort, l'autre en blanc, tenant un bocal de parfum. Une troisième vierge portait sous le bras gauche un soufflet, une quatrième en écarlate portait une torche allumée. Je précise tout de suite le sens de tout cet étrange cortège : le cervidé est un symbole traditionnel de l'initiation, chaque bois représentant un degré d'initiation; les ours sont l'homme brute, la jeune fille à la tête de mort dénonce la vanité de la vie, celle au bocal de parfum, l'orgueil, celle au soufflet offre le symbole pneumatique, celle enfin au flambeau symbolise l'initiation. Quant à la femme assise dans le char, elle portait à la main un crucifix. Elle répond aimablement au salut du candidat et lui demande : « *Où allez-vous?* Quel esprit vous mène ici, car ce lieu est

généralement inconnu, isolé et dangereux. » Le candidat répond qu'il cherche les frères R. C. « Tu as, reprend la femme, osé beaucoup. Mais tu ne satisferas pas ton désir si tu n'apprends pourquoi je viens au-devant de toi avec mes vertueuses femmes. » Il la supplie de le lui dire si ce n'est pas contraire à l'ordre des dieux. « Si je pouvais, poursuit-il, avec le peu que je suis (= mal-mon indignité) vous servir à mon tour, vous me trouveriez en tous temps disposé et reconnaissant. »

« Tu peux me servir, certes, mais *il faut que tu me suives.* J'ai demandé cela à tous les fidèles. Donc observe bien ceci et prends garde. Mes fauves te donnent le début; moi, le milieu, la bête qui est en avant de moi, la fin. »

On se souvient que cette bête est le cervidé symbolisant l'initiation. Et voici le « milieu » ou le moyen : « *elle tira de ses vêtements un livre où était écrit tout ce qui est au ciel et sur la terre* mais non Methodicè. » Elle le lui remet, le bénit et repart. Le livre s'appelle AZOTH (un nom qui désigne l'Alchimie). On y trouve tout; chaque feuillet porte en bas les lettres FR. « En somme tous les Arts y étaient écrits qui soient au monde entier, et qui sont par ailleurs très inconnus. Je m'en étonnai, car le livre est presque semblable en vertu et propriétés à un *Speculo Archetypo*, et je l'avais déjà vu souvent et fréquemment auparavant, mais par aveuglement je ne l'avais pas reconnu. *Je ne pouvais pas le lire aussitôt, car le jeune homme, qui avançait devant moi, s'en était aperçu et il m'attendit* jusqu'à ce que je l'eusse rejoint : c'est pourquoi je dus forcément fourrer (le livre) dans mon ballot pour *n'être pas dépouillé* d'un trésor aussi noble. » Le jeune homme lui apprend que la femme qui le lui avait remis n'est autre que « Nature qui dans les temps présents est très inconnue des savants et des philosophes, et *personne ne peut la rencontrer si ce n'est qu'il me suive et que je* lui *montre le chemin* ». C'est sur ces mots que s'achève la parabole dont, cela est évident, le leit-motiv est le chemin qu'il convient de suivre dans l'existence, chemin qui est montré par le jeune homme blanc et qui mène à la connaissance véritable et totale de la Nature, la Grande Nature, ignorée par les savants et les philosophes, et qu'on trouve sur le chemin de l'ascèse et de la mystique.

Or bien interprété le troisième songe de Descartes ne signifie pas autre chose et recourt de surcroit à la même imagerie.

Cela me paraît en effet une grave erreur de penser avec M. Gouhier que le *Quod vitæ sectabor iter?* d'Ausone ne pose pour Descartes que la question fort terrestre du chemin pratique dans la vie : se consacrer ou non aux sciences et à la rectitude du raisonnement. En mettant la connaissance intuitive des poètes au-dessus de la connaissance raisonnée des philosophes, Descartes tourne précisément le dos aux sciences exactes et cherche la connaissance sur les voies de la mystique : tel est pour une part le sens de « l'Enthousiasme » qui le baigne alors. Mais je reviendrai un peu plus bas sur ce point capital. Relevons d'abord à nouveau les parallèles précis : un homme cherche le vrai chemin, celui du salut. Poète, l'auteur du *Raptus* nous le montre sur le sentier étroit et dangereux. Beaucoup moins riche en imagination poétique, le rêve cartésien symbolise le chemin par un recueil de poésies qui contiennent d'une part la question-clef, d'autre part un résumé de la philosophie pythagoricienne : *Est et Non* (le *nai kai ou* de Pythagore). Et qui lui présente ce verset pythagoricien en réponse à sa question : « Quel chemin suivrai-je? » « Un homme qu'il ne connaissait pas » et qui disparaitra à la fin comme le recueil. C'est de toute évidence le « jeune homme en habits blancs » du *Raptus*. Toujours préoccupé par la question *Quod vitæ,* Descartes veut montrer ce vers à l'inconnu et cela provoque le retour du Dictionnaire — dès lors incomplet — qui venait de disparaître parce qu'il avait tourné sa curiosité vers le recueil de poèmes et spécialement la question d'Ausone. Et c'est encore pendant qu'il veut montrer à l'inconnu le vers d'Ausone que l'homme et les livres disparaissent : il n'a pas voulu suivre le chemin indiqué par l'inconnu. Aussi n'est-ce pas le *Dictionnaire* rédigé, lui, *méthodicè,* mais le recueil de poèmes contenant les hautes vérités qui est le parèdre du livre *Azoth* que la femme remet au candidat rose-croix et qui contient tous les Arts. Descartes en effet ne nous décrit pas autrement le *Dictionnaire;* il nous dit seulement qu'il « en fut ravi dans l'espérance qu'il pouvait lui être fort utile » mais à mesure que l'inconnu persiste à attacher son intérêt à la doctrine de Pythagore, l'intérêt pour le Dictionnaire diminue et il devient même incomplet. Qu'est-ce à dire si ce n'est

que Descartes rejette les descriptions de la nature élaborées par les philosophes et qu'il espère — sans pouvoir se décider encore à en prendre la voie — trouver non pas, comme dit Baillet, dans l'enthousiasme poétique et mystique mais dans le *Est et Non* de Pythagore la véritable porte de la Connaissance?

Ainsi, dans ce troisième songe, Descartes emprunte à n'en pas douter la plupart des composantes au *Raptus* ou à quelque rêverie rosicrucienne du même type; mais il échafaude un raisonnement différent.

Ma démonstration au sujet de l'influence des écrits rosicruciens me semble dès lors confirmée. Mais la question n'est pas épuisée. Admettant quelques emprunts, M. Gouhier rejette toute idée d'une affinité des deux pensées et veut réduire les emprunts à « une influence purement ornementale ». Ainsi se pose le problème principal : y avait-il, au moment des rêves, entre la pensée de Descartes et celle des Rosicruciens une opposition si nette que rien ne permet de parler non seulement de filiation (c'était mon expression), mais même seulement « d'une certaine affinité entre les deux recherches et les deux vocations » (Gouhier)?

M. Gouhier part de cette idée qu'on ne voit aucun dénominateur commun entre le rosicrucisme, mystique prophétisante basée sur les doctrines anciennes ou sur celles de Campanella (que raillera Descartes), tandis que le philosophe français cherche à ramener les vérités scientifiques à « de longues chaînes de raison ». C'est ne pas prendre garde qu'à la date du 10 novembre 1619, Descartes est encore assez loin d'avoir découvert sa Méthode et que ce n'est que dix-sept ans plus tard qu'il parlera de ces « longues chaînes de raisons » qu'il a certes entrevues bien plus tôt mais de toute façon postérieurement à 1619. En cette année-là, il avait trouvé la solution de nombreux problèmes de mathématique et il semble entrevoir une certaine unité de démonstration. Il est sur la voie et il le dira dans une note des *Olympica* contemporaine des songes : « X novembre 1619, ... comme je commençai à trouver *(reperirem)* les fondements d'une science admirable », tandis qu'il note un an plus tard « année 1620 » en fait le même jour X novembre « je commençai à comprendre *(intellegere cœpi)* les fondements d'une découverte admirable ». Ainsi au moment des songes nous

sommes loin d'un Descartes tenant une méthode nouvelle de raisonner et s'opposant à tout le reste du monde des savants et philosophes, y compris les Rose-croix. Et cela est si vrai qu'au lendemain des songes l'espoir d'une certitude nouvelle et l'enthousiasme que cela créa en lui disparaissent : « Son enthousiasme le quitta peu de jours après, nous dit Baillet; et quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire, et fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus décisif sur les résolutions qu'il avait à prendre. » Gêné par ce passage qui nous montre un Descartes éloigné de ce qu'il sera bientôt, M. Gouhier écarte ce texte trop rapidement : « Devant quel « parti », dit-il, et quelles « résolutions » peut donc hésiter l'homme qui est en train de trouver les fondements d'une « science admirable »? Les hésitations, justement, de l'homme qui n'a pas encore trouvé, qui subodore, entrevoit, ne saisit pas encore, ne comprendra, ne commencera même à comprendre qu'un an plus tard. Rien de plus naturel qu'il se trouve soudain dans l'embarras. « Quoi qu'il en soit, l'impression qui lui resta de ces agitations » dit en effet Baillet un peu plus haut, à propos des rêves, lui fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devait prendre. L'embarras où il se trouva le fit recourir à Dieu. » Quoi de plus naturel que de voir Descartes avancer avec prudence? Rien ne nous autorise à repousser *a priori* comme une réflexion après-coup de l'homme mûr, ce passage du *Discours sur la Méthode* où, rappelant cette époque lointaine de sa vie, le philosophe assure : « Mais je ne voulus point commencer à rejeter tout à fait aucune des opinions qui s'étaient pu glisser autrefois en ma créance. » Je ne vois pas en quoi l'enthousiasme même qui préside à la nuit des songes (*cum plenus forem Enthusiasmo*) exclurait nécessairement toute prudence, toute considération pour les devanciers, toute curiosité vis-à-vis de ceux qui prétendent avoir trouvé — et qu'il n'a pas encore eu l'occasion de sonder jusqu'au fond.

Et tel est le cas du rosi-crucisme. Or c'est justement à cette époque que Descartes rencontre sinon les doctrinaires du moins la doctrine de la Rose-Croix : c'est à cette époque, dit Baillet, je l'ai rappelé, qu'il « sentit naître en lui les mouvements d'une émulation dont il fut d'autant plus touché par ces Rose-Croix, que la nouvelle lui en était venue dans le temps de son plus

grand embarras touchant les moyens qu'il devait prendre pour la recherche de la vérité », car « il aurait été malhonnête de vouloir mépriser toutes les sciences parmi lesquelles il s'en pourrait trouver une dont il aurait ignoré les fondements ». Si l'on se rappelle que Baillet fait tout son possible pour disculper le philosophe, le laver de l'accusation de rosicrucisme et par conséquent atténuer son intérêt pour une doctrine honnie en France, considérée, par le Père Garasse, comme « de conformité avec l'athéisme » (1624) et, au dire du Père Gaultier « partie hérétique, partie suspecte de magie (et donnant) occasion de conjecturer que cette prétendue Fraternité n'est... qu'un rejeton du Luthéranisme », « mélangée par Satan d'empirisme et de magie, pour mieux décevoir les esprits volages et curieux » (1633), il est dès lors raisonnable de penser que l'intérêt de Descartes pour les Rose-Croix fut encore plus vif que ne le laissent supposer les textes pourtant nets.

Ce que ces mêmes textes ne cessent de souligner, c'est que Descartes n'a guère réussi à se renseigner, à satisfaire sa curiosité, donc à connaître le fond de la doctrine rosicrucienne. On peut en particulier penser qu'il ignorait les attaches de ceux qui sont à mon sens responsables des manifestes et du mouvement rose-croix et que j'ai appelé le Cénacle de Tübingen, avec Campanella dont Tobias Adami traduit en allemand le *De sensu rerum* qu'il édite à Francfort en 1620 en faisant précéder l'ouvrage d'une préface également en allemand dont Descartes dès 1623, se moquera — comme de l'ouvrage lui-même — et qu'il s'est donc fait traduire. Par contre, il y a toutes chances que le philosophe ait pris connaissance du manifeste des Rose-Croix de 1614, la fameuse *Fama fraternitatis* dont il existait au surplus une traduction latine. Il n'a certainement pas manqué d'être frappé, dans sa haine, déjà avouée à l'époque, de l'aristotélisme, par les premières lignes de ce manifeste accusant l'orgueil des savants et leur reprochant de retourner aux « vieilles rengaines : le pape, Aristote et Galène. Tout ce qui a un air de Codex regagne peu à peu la place qu'occupaient sous le soleil les erreurs abhorrées et dangereuses ». Nous reconnaissons ici une des idées maîtresses de Descartes qui reproche aux philosophes de son temps d'adopter les doctrines contradictoires des anciens ou d'en critiquer une pour en restaurer une autre. L'on

conçoit qu'une affirmation de cette nature ait pu séduire Descartes à qui l'on avait fait des Rose-Croix, dit encore Baillet, « des éloges surprenants. On lui fit entendre que c'étaient des gens qui savaient tout, et qu'ils promettaient aux hommes une nouvelle sagesse, c'est-à-dire la véritable science qui n'avait pas encore été découverte ». Aussi « M. Descartes, joignant toutes les choses extraordinaires que les particuliers lui en apprenaient avec le bruit que cette nouvelle société faisait par toute l'Allemagne, se sentit ébranlé ». Dans quelle mesure ne trouva-t-il pas dans cette affirmation rosicrucienne un ferment, voire une première incitation pour ses propres recherches? On ne saurait le dire; mais il est à peine douteux qu'il y ait rencontré une premère confirmation de l'idée d'une science toute nouvelle », tournant le dos à l'ancienne façon de raisonner et de penser. Seule cette hypothèse explique suffisamment l'intérêt exceptionnel que Descartes, au dire de si nombreux textes, marque vis-à-vis de la Rose-Croix dont il n'a exactement identifié la doctrine faute d'avoir pu « découvrir un seul homme qui se déclarât de cette confrérie » et avec qui il eût pu « conférer ».

Dès lors, il est raisonnable de penser que les très étonnantes similitudes que nous avons constatées entre les rêves cartésiens et les écrits rosicruciens ne procèdent pas seulement d'une « influence ornementale » des métaphores et paraboles, mais trahissent une influence de ce que le jeune philosophe a pu prendre pour la doctrine des prétendus Frères à travers les bribes que lui apportent certains écrits dont il n'a pas pu ne pas avoir eu connaissance soit directement s'ils étaient rédigés en latin soit par la traduction qu'ont pu lui faire, s'ils étaient en allemand, ceux-là mêmes qui lui faisaient des Rose-Croix « des éloges surprenants » et lui apprenaient des « choses extraordinaires » sur leur compte.

De même il est raisonnable de penser que le Descartes de 1619 qui n'a pas encore ébauché sa « méthode », qui cherche de tous côtés, qui ne veut rejeter *a priori* aucun moyen d'information, qui sonde toutes les doctrines dont le bruit vient à ses oreilles, rencontre dans le rosicrucisme ou plus exactement dans les écrits rose-croix qu'on met sous ses yeux, un climat, le climat même de sa recherche et l'apparence au moins de certitudes qui sont en train d'affleurer son esprit.

Ceci doit suffire pour nous faire parler d'une influence rose-croix sur le jeune Descartes et pour nous permettre d'affirmer que le contenu des songes, tant en leur partie proprement rêvée donc subconsciente et involontaire qu'en leur partie rebâtie et volontaire, est d'inspiration rosicrucienne. Que Descartes même alors n'ait pas été porté à adopter aveuglément cette doctrine, je n'en veux pour preuve que la transposition que subit le matériel du *Raptus* dans le troisième songe où le rêveur ne parvient pas à se décider pour la voie que ne cesse de lui recommander implicitement l'inconnu. Je vois au demeurant dans les « songes », à l'ambiance beaucoup plus analogique, prélogique et mystique que logique, raisonnée et raisonnable, le témoignage que le Descartes de 1619 est loin d'avoir fait un net départ entre une science purement expérimentale et logistique et une sagesse non seulement religieuse mais poétique-mystique. Nous sommes plus près encore d'une métaphysique que d'une physique moderne. Descartes est à la croisée des chemins. Il choisira peu après.

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

A André Bruyère.

Je m'étais pourtant bien juré, j'avais pourtant bien dit que jamais je ne dédierais quelque texte que ce soit à qui que ce soit (c'est bien assez difficile déjà de faire ces dédicaces à la main quand paraît un livre. Paraît... C'est vite dire! Il y en a, presque, qui disparaissent, dès la première page, sous l'abondance et parfois la flagornerie de telles suscriptions). J'avais dit... Me voilà donc parjure, ce qui est mal, inconséquente, ce qui est pis. Car je dédie cette chronique à mon cousin germain, susnommé. Il m'avait vexée, André. Un peu. L'autre jour... En me disant que ce qui lui déplaisait, dans Suite Parisienne, **c'était, de loin en loin, cette sorte d'attendrissement sur « mon bon vieux quartier », « notre charmante petite place », les passants que, « depuis le temps », je connais si bien, et nos toits, nos chats, le clocher... J'ai eu beau lui dire qu'il m'avait mal lue, qu'en bien des endroits je faisais preuve au contraire de ce « mauvais esprit » qui était mien déjà quand nous avions cinq ans tous deux et que nous avions fondé une Ligue contre je ne sais plus quoi — une gouvernante, je crois, que nous n'aimions pas, et, plus généralement, contre tous les gens qui nous déplaisaient. J'ai cru, en le quittant, l'avoir tout de même ébranlé, sinon convaincu. Je m'avise, après peu, que c'est lui qui au contraire m'a dessillée. Et que j'en ai assez du pittoresque de par ici, de nos pierres polies par les ans, du circulaire espace planté de paulownias défleuris qui, sous mes fenêtres, attire, jusqu'au plus creux, au plus muet de l'été, la horde des touristes, miniaturistes, photographes, patronages. Oui, c'est ici désormais le Mont Saint-Michel... Et la scène que je vais décrire je l'ai vue tout à coup, hier, avec les yeux d'André. Elle rappellera, je le sais, et presque trait pour trait, un épisode relaté ici même il n'y a pas trois ans, à la suite du**

« tournage » dans notre rue d'un film américain tiré du second roman de Françoise Sagan. Mais est-ce ma faute si chaque année un même hasard ou de mêmes raisons imposent le retour d'invariables circonstances?

Que l'on me croie sur parole (encore que, pour l'affaire de la dédicace, j'aie montré mon inconséquence), j'avais bien dix sujets pour ce mois-ci. Ils sont même notés encore sur un bloc, à portée de ma main, et il n'est pas sûr que je ne les traiterai pas, dans le numéro de novembre. Dix, vingt même. La difficulté eût, comme toujours, résidé en ce qu'il faut, à ces variations, mesurer l'espace vital, donner de temps à autre le sentiment — sinon la notion — d'un thème principal, meubler les intervalles mais sans excès, en y laissant courir le sillage et le sillage seul de certaines idées, traces qu'à dessein on veut laisser pour jamais ambiguës... En préambule, il y aurait eu la relation d'une découverte, tout à fait imprévue. La révélation, au petit écran, de ce qu'est un championnat de vitesse cycliste, sur piste. Vitesse, dans mon esprit, voulait dire poursuite rapide, muscles, pédales tournant avec une féroce régularité, vertige des tournants. J'ai appris, et vérifié, que les coureurs (ils sont deux) pouvaient aussi rester longtemps, très longtemps, immobiles. Figés. Sur place. Sur place en selle, attendant de se surprendre l'un l'autre, par un démarrage imprévu. Ce suspens peut, me dit-on, durer — cela s'est vu — jusqu'à quarante-cinq minutes! Ils s'épient, implacablement. C'est la cervelle qui marche, ce sont nos nerfs que cette halte tend, stimule, ravit... Les coureurs du vélodrome de Leipzig donc devaient ouvrir ma chronique. De là on passait (comment? c'est ce qui restait à trouver) à ces livres dont la lecture, sur le moment, ne paraît rien vous apporter de si exceptionnel et qui sont parfois les seuls auxquels, après un an et un jour — comme lorsqu'on a trouvé quelque objet de valeur à quoi on était loin de songer — vous reviennent seuls en mémoire. De la manière aussi dont tout roman se recompose, au bain du souvenir. Tel ouvrage du type « nouveau roman » a repris, après un an et un jour, une continuité, une dramatisation, une psychologie (mais oui!) toutes semblables à celles du genre traditionnel, désormais réprouvé... Puis, c'eussent été les femmes, le travail des femmes, une expérience récente m'ayant permis de constater que même les femmes qui travaillent ne comprennent rien — c'est un comble! — à ce problème, et, bien entendu, croient comprendre. De là nous sautions au Haut-Kœnigsbourg, château dont le guide — alsacien évidemment — avait coutume de dire, après avoir montré aux visiteurs la phrase inscrite de la main de Guillaume II pendant la Grande Guerre « Ich hab' es nicht gewollt », de dire donc, et chaque fois du même ton : « Seulement... C'était drop dard. » Je vous passe la suite (on revenait au vélo-

drome de Leipzig, on allait un peu aux colonies, on repassait par les Sables de la Mer, roman prodigieux de John Cowper Powys, on arrivait au Journal de Vigny, à l'érotisme (là encore il fallait une transition, Vigny n'étant pas un auteur érotique), puis à l'idée que la bourgeoisie se fait du progrès (le progrès tient pour elle la même place que tenait Dieu au regard des aristocraties. Il n'y a qu'à y croire, il va de soi, et tout s'arrangera. Le slogan « On n'arrête pas le progrès » étant, en définitive, plus bête, et plus condamnable que l'ancien « aide-toi, le ciel t'aidera »...) Bon. Et voilà que...

... Qu'ils sont arrivés, le 15 août, de très bon matin, les cinéastes, américains toujours. Nous nous concertons aussitôt, entre voisins. Allons-nous de nouveau subir sans protester cette agression contre notre repos? Comme je fais partie de la Ligue (chez nous, la Ligue, c'est la Ligue Contre le Bruit; j'en demande pardon aux autres Ligues et notamment à celle, admirable entre toutes, et dont je fais aussi partie depuis peu : la Ligue de l'Enseignement... Mais enfin cette Ligue Contre le Bruit est la protection de nos droits de l'homme et du citoyen, elle veille à notre sécurité sociale, à notre assurance-travail, à notre garantie contre les maladies). Et comme je sais, d'expérience, que, lorsqu'on se plaint après coup de tel ou tel trouble de jouissance, les officiels vous disent toujours : « Comment ça s'est passé au juste? », et qu'on est alors trop las, trop excédé, trop malade pour cet « au juste », comme en outre la charmante Mme Anquez qui veille à l'administration de la Ligue m'avait dit un jour : Vous qui écrivez, notez donc, d'instant en instant, les effets du bruit sur le travail d'un intellectuel, j'avais donc trouvé là le contretemps rêvé, le malheur idéal, l'accident providentiel. J'allais descendre avec mon bloc, faire moi-même le constat. Noter succinctement les faits précis, et mes impressions toutes vives. Ah quel bonheur, quel soulagement pour un romancier qui se fait traiter d'onirique à tout bout de champ. Verbaliser. Une sténographie. Et comme on ne sténographie pas les rêves (du moins... enfin, nous reverrons cela plus loin). J'allais donc, quittant la chronique Mercure, verbaliser, tel un Pandore. Dresser acte de ce qui s'opérait sous mes yeux. Rien que la vérité, mettez le Bic dans la main droite et dites « je le jure »...

Tout de même, avant de descendre, j'ai tenu à savoir (il était sept heures du matin, jour de l'Assomption, je le rappelle) ce qu'en pensaient les officiels, à supposer qu'ils fussent, dans le lointain Commissariat de Saint-Sulpice, déjà éveillés à cette heure, et pensants. Ils l'étaient. Ils savaient. « Que voulez-vous que je vous dise, me dit le préposé. Ils ont une autorisation et puis, surtout, ce sont des Américains... » Paroles en l'air je veux bien, dites à l'aube, un jour de fête. Sans quoi, Monsieur K aurait tout lieu d'insinuer que, colonisateurs

infâmes, nous sommes en outre colonisés volontaires. De là à mettre un casque bleu pour faire mon constat...

Je prend sous mon bras le bloc où étaient notés « piste de Leipzig, érotisme, travail des femmes, Sables de la mer », ainsi qu'une petite pile de dépliants de la Ligue où sont reproduites les dernières lois et ordonnances sur le bruit, papiers signés Papon, et chacun contenant (Madame Anquez est femme d'ordre et a le prosélytisme ingénieux) des bulletins d'adhésion (C.C.P. 16 40 9 39, si Mercure permet). Me voilà bientôt en bas. Entre temps les gens aux fenêtres se sont agités, il paraît qu'on a jeté une carafe d'eau, et aussi des tomates. (Cela m'a rappelé la visite d'Evita Peron en Suisse. Des extrémistes helvètes avaient mal vu la venue chez eux de l'épouse d'un dictateur et, comme elle passait en voiture découverte, lui avaient jeté des tomates à la figure. Les journaux suisses sont trop bien élevés, le pays a trop grande réputation d'hospitalité pour qu'on puisse tout de go relater pareille incongruité. Et c'est ainsi que je me souviens d'avoir lu, dans un journal de Lausanne, ce sous-titre : des légumes projetés dans la voiture de la Présidente...)

J'ai pris place donc sur un banc et noté ceci :

On a posé des câbles devant la galerie de Simone Collinet, on en a posé même sur le toit des voitures. Il y avait vingt-cinq personnes dans la rue à sept heures, il y en a cinquante à présent. Huit heures vont sonner. Un chat effrayé vient se mettre à côté de moi sur le banc et de longtemps n'en bougera pas. On court, on s'interpelle à voix très haute, que l'on soit Américain ou Français (il y a des Anglais aussi dans l'équipe), on marche surtout, de ce pas supérieur et affairé des gens qui sont de ou touchent à la Haute. Arrive un nouvel Américain. Extase devant notre bec de gaz. On apporte des chariots, des rails, des caisses. On chante, très haut, comme ça, pour se donner du cœur à l'ouvrage, on chante « ciao ciao bambina »... On me regarde écrire avec dédain, ironie, soupçon aussi... On jette par terre des bouts de bois, on les scie menu. Voilà qui est plus canadien, à mon sens, que yankee — cet épisode bûcheron : j'aurais cru en effet que les Américains avaient de petits bouts de bois tout sciés d'avance; eh bien non, ils font comme nous avec la ficelle, on coupille au dernier moment, et ça tient ou ça en a l'air... On déplace la charrette d'un marchand arabe qui n'est pas là, mais que je connais; tous les matins (sauf jours de fête) il met dans la charrette une toile cirée vert Empire, très propre, et là-dessus, avec un sens de l'harmonie peu commun en Occident, il dispose des fleurs de deux ou trois couleurs, très rares... Un Américain passe près de moi, regarde le chat et dit : « pregnant, hé? ». Bon, ce chat est une chatte. Possible. Un grand coup de vent, et

volent les feuilles des arbres, volent aussi de mes genoux les papiers de la Ligue, y compris les mandats-carte.

Et puis, vive le folk-lore. On amène un tri-porteur de chez Potin, qu'on va pousser vers la rue Cardinale. Extase, là, des cinéastes étrangers devant le balcon de Théroigne de Méricourt. Revient un personnage très bien mis qui se met à quatre pattes, pour voir quoi? Le ventre de la chatte enceinte, le dessous de la charrette de l'Arabe, les feuilles de paulownia qui, sous le vent toujours, tourbillonnent à terre?... Arrive une charrette de quatre-saisons, plus archaïque que celle de l'Arabe. Nous croulons sous le pittoresque. Arrive aussi un camion jaune et bleu. (Il y en avait un rouge déjà, et un blanc, de chaque côté de la rue.) Des agents sont là, imperturbables. Ils semblent ne rien voir. Cette absence de regard est survenue, je crois, depuis qu'ils ne portent plus de numéro. Absence aussi d'oreilles? Le camion claxonne, ils ne disent rien. Un doute me vient. Ces agents sont peut-être des figurants?

Quelqu'un passe, inquiet et compétent; il dit à la cantonade : « Je ne vois pas mes opérateurs américains. » Un autre au même moment, en courant : « Vous ne savez pas où sont vos collègues anglais? » C'est l'image, pour moi inquiétante, de ces guerres futures où nous serons presque tous du même côté grâce aux Shapes et Otans, et où, quand nos amis allemands crieront « Feuer », nous aurons, par un réflexe archaïque, l'impression qu'ils vont quand même nous fusiller...

La cloche de Saint-Germain sonne à toute volée. Ça n'a pas l'air de leur plaire; ils écoutent avec méfiance, un peu comme tout à l'heure ils me regardaient. Je n'ose leur dire que c'est fête ici aujourd'hui. Un homme de chez nous, mais qui fait partie de l'équipe et porte un marteau sur les fesses, passe devant moi, s'arrête, me dévisage, dit qu'il me reconnaît, que c'est moi qui lui ai jeté une tomate. Nous discutons. Je vous passe les échanges de répliques. Il me dit à la fin qu'il est plus français que moi si ça se trouve. Ça se trouve justement. Je ne pense pas que sa mère était russe. La mienne, oui. Arrivent de nouveaux chats; la mienne, la pregnante, est partie, épouvantée par l'homme au marteau sur le derrière; mais il m'en saute un tigré, sur les genoux, et un autre, superbe, noir de suie, s'étale à mes pieds.

On déplace maintenant toutes les autos. On les soulève sans ménagements, puis on les rejette à terre, de même. Un agent ramasse les feuillets de la Ligue contre le Bruit, les lit, les met dans sa poche avec une extrême prudence, comme si c'étaient des tracts F.L.N. Un monsieur s'approche, il fait aussi partie de l'équipe. Il dit qu'il me reconnaît. Ça y est, il va encore me parler de ses tomates. Non, il me parle du miracle du petit écran. Il m'a vue parler de livres à la TV. J'élude. Il me dit que je dois bien comprendre ce qu'ils font là, que

d'ailleurs le film, c'est justement pour la TV américaine. Que nous devons nous résigner pour l'amour de l'art à ce trouble tout momentané. Que rien ne dit que, quelque jour, la TV et le cinéma ne feront pas un grand film sur (contre, évidemment) le bruit justement. Qu'en attendant... Lui-même déjà, lui qui me parle, a participé à un film contre le cancer ou la pollution de l'air ou je ne sais plus quoi. J'élude reconnaît. Ça y est, il va encore me parler de ces tomates. Non, il me dit que je le déçois beaucoup, qu'il avait pensé que je me faisais une plus haute idée de la mission de la télévision. Je lui dis que je m'en fais la même idée que M. Albert Ollivier, directeur des programmes, et que Jean d'Arcy, son prédécesseur au même poste. Que la mission de la télévision est avant tout (mais je le dis en langage zazique) de ne pas « ennuyer » les gens. Je regrette, mais il ne faut pas me pousser à bout. Et me parler de « mission » c'est me pousser à bout, infailliblement. Il s'en va. Il s'était sûrement fait une plus haute idée de mon vocabulaire aussi. Il est parti. Je note.

Au loin un garçon à lunettes noires qui a l'air d'être le frère à la fois d'Alain Resnais et de Poirot-Delpech (en moins beau, je dois le reconnaître, moins élégant aussi) tient à la main des feuillets — le scénario? Nonchalant à souhait. Je le regarde, comme il n'est pas séant qu'une dame regarde un jeune homme. Mais c'est que sans cela je piétinerais encore de rage, à cause de la « mission ».

On apporte un panier, semi-circulaire, avec au moins vingt longs pains, bien français. On jette des seaux d'eau par terre. Pourquoi? On met en place le tri-porteur. Un PC s'est installé chez la concierge d'en face. Des machinistes vont et viennent entre sa loge et un endroit sans intérêt où, semble-t-il pourtant, va se situer quelque point névralgique. On rectifie le folk-lore : le pain dans la charrette (en France, on vend le pain dans des charrettes de quatre-saisons) et des bouteilles en équilibre sur le couvercle du tri-porteur. Un type passe, trottinant, portant un cabas. Vrai? Faux? Vrai sûrement. Chaussé comme ça ne s'invente pas, comme sont les gens de mon quartier, un 15 août à 8 h. 30 du matin.

Malgré le brouhaha, la multitude, le déballage, les sunlights, maintenant mis en place avec, en plus, des miroirs qui sitôt qu'on allumera en doubleront l'éclat, on sent qu'il manque quelqu'un, quelqu'un d'important, pas un acteur : une tête, une cervelle — américaine, anglaise, française? Ça...

« On a rajouté des capacités » dit quelqu'un en bleu qui court. Les autres continuent d'aller, de ce pas compétent, supérieur, des gens qui croient toujours pointer juste où il faut. Puis un cri : « Coupez ». Coupez quoi? Qu'est-ce qu'il y avait de commencé, de tourné, de branché? Rien encore. Mais ils disent comme ça « coupez », par habi-

tude, comme les généraux disent, jusque sur leur lit de mort : « De quoi s'agit-il? »

Je vois maintenant la concierge d'en face, dans sa robe rayée, qui traverse la place, se met du côté pair, où de mémoire d'homme jamais on ne l'a vue. Elle se tient immobile contre une grille. Elle a l'air, robe et barreaux, d'être en prison. On allume les sunlights, les miroirs m'en renvoient l'éblouissement. Resnais-Poirot-Delpech s'en va, le vent lui soulève une grande mèche de cheveux. Cela lui va mal. Les gens courent, de plus en plus, et ce sont les plus chargés de rails, de câbles, de petits bouts de bois en pile, de pains innombrables, qui, en outre, fument la pipe, et interpellent autrui sans pouvoir vraiment desserrer les dents. Ceux qui ont au contraire les mains vides vont bouche bée, ou bien sifflent. Arrive un clochard. Vrai. Il porte une canne, il prend place sur le banc qui me fait vis à vis. Vrai, oui. Il a une feuille de fougère, toute fraîche, toute verte, dans la poche de son veston. Sous le vent elle palpite un peu, comme au rythme du cœur. Ça ne peut pas être une idée de metteur en scène. Ou alors, ça nous vaudrait un numéro double des Cahiers du Cinéma. Une barbe courte, tout en rond, piquante. Sa canne est un long manche de parapluie, débarrassé de ses baleines et de son tissu. Ne reste, au bout, qu'une rondelle noire, comme la mouche à une épée. Des bottes de caoutchouc. Il avance maintenant vers moi, sans bruit...

Avant de poursuivre il me faut, sur le thème des clochards, préciser quelque peu, et parler de Grand-Père. Grand-Père n'était pas du tout mon grand-père. C'était un vieillard miséreux qui venait se chauffer chez nous à Meudon, durant la « grande guerre ». Comment l'avait-on connu? D'où venait-il au juste? De la rue en face, ou de bien plus loin? Chaque jour il arrivait, il était mal vêtu et portait une barbe piquante. Il descendait à la cave, parce que c'était là que se trouvait la chaudière et il restait assis devant les sacs de charbon. Du charbon pendant une guerre. Le bon temps! Nous avions aussi, dans une petite maison au fond du jardin, des réfugiés, que ma mère avait recueillis. Toute une famille. On m'avait dit qu'il fallait les plaindre puisqu'ils venaient des pays envahis, et je m'y efforçais, bien que leurs enfants dans les jeux se montrassent quelquefois un peu cruels, mais c'était de leur âge, qui était aussi bien le nôtre. Ces gens avaient dû quitter l'Aisne, sans armes évidemment et sans bagages aussi. Ce qui fait qu'on tricotait beaucoup à leur intention. J'ai à ce moment tout mélangé dans ma tête, l'Aisne et laine; l'idée qu'ils avaient ou auraient, sans nos soins, tellement froid m'empêchait — j'avais quatre ans — de penser vraiment aux soldats, au sang, aux morts. Tout autour de nous, à Meudon, on faisait grand cas de ces réfugiés, mais on n'avait pas l'air d'aimer beaucoup Grand-Père, sa

misère n'ayant, de toute évidence, rien à voir avec le conflit mondial. Un jour pourtant ma mère eut une idée : elle dit qu'il était un Vétéran... Possible. Il avait donc fait la guerre de 70. Cela alla tout de suite, pour lui, bien mieux. Moi je me disais qu'entre 70 et 14 il aurait quand même pu se réchauffer. Mais j'aimais bien ce vieux, il me paraissait sorti d'une très lointaine histoire et comme, à cette époque, ma sœur aînée commençait à lire l'Histoire, la vraie dit-on, j'appris par elle ce qu'il en était de Clovis, de Reims (pas si loin de l'Aisne), du sacre et du vase de Soissons. Tout ça encore s'est mélangé, avec l'actualité d'alors. Clovis était une brute comme Guillaume II, mais c'était un grand roi tout de même. Oui tout est resté dans mon souvenir idéalement confus au point, je m'en avise tout à coup, que j'ai nommé Clovis un personnage de roman, l'an dernier. Qui si j'y songe est une sorte de royal clochard (un ermite) et vétéran aussi — quoique ayant en vérité fait partie des mutins de 1917... Tout ceci pour en venir à ce que sans cela on pourrait prendre pour une marque de pitié envers mendiants et vagabonds, ou l'effet de je ne sais quel instinct adulte de solidarité. Mon intérêt pour eux est né, on le voit, en un temps où j'ignorais que nous fussions « tous responsables » et Grand-Père, ou Clovis, fait partie de ma panoplie onirique, au même titre que Bayard ou le Prince Avenant pour d'autres. La notion de charité n'entre là pour rien, presque au contraire..

Or, la veille, 14 août donc, j'avais en rentrant chez moi été interpellée par trois hommes hirsutes, nonchalants et très visiblement impécunieux, assis sur ce même banc. Ils m'avaient demandé si je n'avais pas une cigarette. J'avais dit : non, je regrette, je ne fume pas. Ils avaient répondu que c'était très bien. J'avais attendu un instant, ils m'avaient alors priée de leur donner quelque chose pour manger, ajoutant qu'ils sortaient tous trois de l'hôpital (je croyais pourtant bien les avoir vus, ici même, peu avant). Dans mon porte-monnaie j'avais quelques billets de mille francs et très peu, vraiment très peu de pièces d'un franc et de deux (je sortais, quant à moi, de la pharmacie où je venais, en échange d'un somnifère, de me débarrasser de toute ma « ferraille »). Huit ou neuf francs, pour trois... Voilà ce que je sortis de mon sac. Je ne voulais pas leur donner mille francs quand même, ni leur en demander la monnaie, n'est-ce pas?

Le soir, sitôt pris le somnifère, je repensai à eux, ou plutôt à moi-même, non sans agacement. Pourquoi ne leur avais-je pas donné mille francs? Ça n'aurait jamais fait qu'environ trois cents pour chacun. Pourquoi ne donne-t-on pas mille francs à un clochard, alors qu'on se laisse exploiter, tyranniser, voler souvent par ses plus proches? Ils auraient bu, pour oublier? Et que faisais-je, qu'allais-je faire

d'autre, avec mon troisième cachet hypnotique, sinon chercher comme eux à fuir la vie?

Celui du jour, l'homme à la fougère, s'assit donc près de moi et du chat. Il me parla tout de suite. Très bas (à cause de la multitude). Et j'en fus contente, il me tenait compagnie, il me protégeait contre ces gens si compétents, si élégants, si arrogants qui m'avaient regardée écrire avec ironie ou soupçon. Lui il trouvait cela normal, qu'on note de petites choses, là, sur ce bloc, même quand il était assis tout près, et pouvait voir. Il marmonna d'abord :

— Je vois que vous avez un calepin... Il faut savoir quoi mettre dessus.

J'ai dit : ça, oui...

— Et vous ne faites pas de fautes, jamais?

Je n'ai pas osé dire jamais. D'ailleurs j'en fais sûrement, que je ne vois pas.

Il portait un béret, mis un peu en arrière, ses yeux étaient très bleus (mais presque tous les clochards ont les yeux bleus, Grand-Père aussi), dans sa voix quelque chose traînait, un vague accent (une mère russe, lui aussi? Ou seulement le sommeil, l'abus d'un vin de piètre qualité?). Tout à coup il a dit une phrase que, depuis ma jeunesse, jamais, jamais plus je n'avais entendue :

— Je vous parle, mais... excusez-moi... J'avais encore mon mégot dans la bouche...

Il le jeta... Comme je le regardais surprise, un peu ravie, il me dit :

— Vous avez de drôles de zyeux.

J'ai dit « Pourquoi? ».

Il a attendu et puis :

— Je ne vous le dirai pas.

Fermement. Comme un enfant. Et il a cherché à détourner la conversation; il a regardé mon bloc encore comme je regardais sa fougère de nouveau, et il a dit — pas demandé — dit, vraiment :

— C'est des rêves, ce que vous écrivez.

J'ai dit que oui, ou à peu près.

Il a dit « Ah ».

J'ai dit : Vous ne voulez pas me dire pourquoi mes yeux sont drôles?

Il a dit :

— Parce qu'ils brillent.

J'ai dit que c'étaient ces grosses lampes en face, les reflets des miroirs qui en étaient la cause. Il a dit :

— Peut-être pas...

Je suis sûre qu'il n'a pas pensé une seconde à me demander de

l'argent, mais quand il s'est disposé à partir je lui ai passé ce billet que, la veille, j'aurais dû donner aux trois autres. Il a été surpris, et j'ai craint un moment que même il ne fût choqué. Et il a dit :

— Mais je ne pensais pas...

J'ai dit : quand même... ça vous fait plaisir...

Et il a répondu :

— Bien sûr... Et à vous aussi, ça vous fait plaisir.

Puis comme, debout déjà, il allait faire le premier pas, vers quels ponts, quelles fougères, quelle préhistoire, il a dit encore :

— J'étais à cent mille lieues de penser...

Il a dit cela : « cent mille lieues », comme dans les contes. Il m'a serré la main et dit encore :

— Je ne serre pas trop fort. Une main c'est fragile, surtout si on écrit.

Parti, les yeux bleus, et brillants, lui, même quand il tourna le dos aux réflecteurs.

L'agent sans numéro repasse, aveugle toujours, mécontent peut-être de cet intermède populiste. On grelotte de froid, malgré les sunlights, bien allumés partout car à présent...

A présent la concierge d'en face dans sa robe rayée est éclairée pleins feux. On a posé près d'elle un seau hygiénique tout neuf, bleu pâle; et on lui donne un balai, un balai de Bidasse, branchettes de bouleau ligotées autour d'un manche rustique. Et elle joue, ou du moins elle répète. Elle balaie le trottoir (ce que chaque matin je l'ai vue faire à la même heure, mais avec d'autres ustensiles).

L'homme prestigieux entre temps arrivé et qui est la tête de tout ramasse un porte-voix posé à côté du seau de toilette, renversé, bleu pâle, en sorte que je l'avais pris d'abord pour quelque objet d'aussi prosaïque usage. Il crie. Il la fait recommencer. Elle balaie, il crie « OK, OK ». Elle prend ça pour un signe de mécontentement. S'arrête. Il en profite pour, malgré l'OK, rectifier absolument tout. Cet OK n'était qu'une manœuvre psychologique. Ça ne va pas, en réalité. L'homme prestigieux, je dois le dire, a raison, à mon sens. Elle qui depuis vingt ans balayait si bien, si naturellement, j'en suis témoin, balaie maintenant mal, vraiment mal. Comme on balaie au cinéma, à la scène. Feuillère à sa poubelle. Morgan à sa lessive, Mme Bartet en dame pipi... Elle s'y remet, avec des gestes de plus en plus lents, irrationnels, elle pousse des choses, vieilles feuilles, papiers de la Ligue, bouts de pain, non plus du trottoir vers la rigole mais en sens inverse (après tout ce n'est pas si bête puisqu'il va bien falloir, au moment de la prise de vues, que tout cela reparte dans le sens normal, direction ruisseau, n'est-ce pas?).

— Balayez! Ba- lai- yez! lui crie-t-on encore, alors qu'il n'y a plus rien à pousser.

Si. Il y a. Le vent reprend presque en tempête, envoie des feuilles, des débris de toutes sortes. J'ai trop froid, je tremble comme si j'avais moi-même, ce matin de 15 août, interprété un rôle de concierge dans un film américain sur Paris... Je remonte mes quatre étages. Je prends un bain. Très bon, très long. Bouillant. Grand-Père à la chaudière... Puis j'écoute le Concerto de l'Empereur, volets fermés, dans le cagibi, seule pièce qui ne donne pas sur la rue. Je prends de l'équanil pour oublier que la vie est si courte et les journées trop longues. Je transcris toutes ces notes. Je me dis : « Peut-être quand même, pour le Mercure... » Quoi? Ça, dans le Mercure? Le constat du Ligueur?... Et c'est beaucoup trop long, jamais Samuel de Sacy ne pourrait faire paraître vingt pages machine en début de Mercuriale... Quant au bulletin de la Ligue, il n'a que deux feuillets, trimestriellement... Je transcris tout de même, sans rien changer.

Après deux heures, je remets le nez à la fenêtre. La concierge balaie toujours. De plus en plus mal, je crois. L'homme prestigieux s'arrache sinon les cheveux, depuis longtemps perdus dans les studios californiens, du moins ce duvet nouveau, cet espoir, soudain venu au moment de se lancer dans le néo-réalisme français... Il est sûrement au bord des larmes, on le serait à moins. Mais il se domine. Il prend la concierge dans ses bras, la tapote, la dorlote, comme on ferait à une Marilyn collapsante, il la berce, il la rassure. La relance.

Quelque chose pourtant a changé : l'eau n'est plus dans le seau hygiénique mais dans un broc, bleu toujours, assorti...

... Et je ne vous ai pas parlé, pour ne pas vous surmener, de la bicyclette qui aurait dû rouler concomitamment au balayage, ni de ces deux enfants dont l'un devait jouer au ballon contre le mur pendant que besognait la femme... Ça n'a jamais marché.

Nicole Vedrès.

P.-S. ... Quatorze heures, même jour :

Une dame est apparue, tout de bleu vêtue et comme pour la nuit. Nylon ciel, assorti au broc et au seau. Deux roses, bleues aussi, dans les cheveux, d'un blond connu. Star, elle est accoudée au balcon de Théroigne de Méricourt. On a remplacé là quelques fougères qui y sont d'ordinaire par des pétunias, du rose le plus attendu. Des techniciens sont juchés à bonne hauteur, sur un praticable, face au balcon. Sunlights. Elle chante I love Paris. Très fort. Très très fort. Pourtant elle est accompagnée (en play-back, c'est le terme, je crois) par un

gramo- ou magnétophone qui hurle, mieux que jamais elle ne saurait le faire : I love Paris.

Seize heures : c'est une actrice consommée. Après vingt et une répétitions, ça a marché tout de suite. On a crié que c'était dans la boîte. Mais quand même on a recommencé.

Dix-sept heures. I love Paris.

Dix-neuf heures. I love Paris.

P.P.S. Seize août, lendemain donc. Sept heures du matin. Les revoilà. I love Paris. On répète maintenant la scène du pain, mais sans les protagonistes réels. Il s'agit de lancer d'en bas vers quelqu'un qui est au balcon un de ces longs pains qui déjà figuraient la veille dans le décor. Un assistant le jette à un autre assistant. Ça va. Une script ensuite le jette, même jeu, à l'assistant. Ça va toujours. Le metteur en scène, pour parfaire un détail, le jette à son tour à l'assistant. Ça va encore. Arrive maintenant au balcon une doublure qui remplace la vedette. L'assistant lui lance le pain, elle l'attrape. Puis vient, en bas, la doublure de l'acteur qui tout à l'heure figurera un garçon de café-livreur (les garçons des Deux-Magots, en France, vous lancent le pain à domicile). De doublure à doublure, le pain s'envole, se rattrape. Idéalement. Arrive enfin la star. La doublure de l'acteur-garçon de café lui lance le pain. Ça y est. OK.

Mais quand est arrivé l'acteur, le vrai, qui jouait le garçon de café, voilà que ça n'a plus été. De star à star, plus moyen. Rien. Et le plus beau est que ce n'était pas leur faute. C'est la faute du pain. Ce pain à cause des pluies de toute la nuit est devenu trop mou. Il plie en volant et ça freine, il s'affaisse désastreusement et glisse quand on veut le saisir. Je ne comprends même pas pourquoi pendant les répétitions ça a pu marcher. Mais à présent... Oui, c'est le pain qui joue mal, il a le trac. Comme la concierge, hier. Parce que c'est du vrai pain...

Je n'ose leur crier qu'ils pourraient aller en chercher un autre chez le boulanger du coin. D'ailleurs il n'y a plus de boulanger. Fermé jusqu'en septembre. Pas de coin non plus d'ailleurs. Coupé, le coin, par les trois camions... I love Paris.

Neuf heures : elle chante, tant pis, sans pain... A qui pourrais-je bien téléphoner pour me distraire? Au Mercure personne, comme chez le boulanger. Samuel de Sacy est à Vernouillet. Je ne connais pas. Jusqu'à présent j'imaginais (pourquoi? le nom sans doute...) un endroit plein de petites broussailles. Mais il y a une avenue Paul-Doumer, puisqu'il y demeure. Paul Doumer, en cossu, en austère, en décoré, ressemblait un peu à Grand-Père... I love Vernouillet...

Onze heures... Il fait beau. Elle chante toujours.. La radio annonce

qu'on cherche pour le Maroc et la Tunisie des professeurs de français... Avantages nombreux. Voyage gratuit. Je pourrais peut-être postuler? Monastir, Kairouan. I love the sand.

Midi. Je pourrais bien dire à André Bruyère que désormais je pense comme lui. Que j'envisage maintenant de quitter le quartier, pour toujours, sans regret. Mais André est au Portugal... Et que de Portugais ont dû fuir eux aussi leur quartier, leurs rivages, pour ne plus entendre les touristes et les bambins du dimanche chanter le bonheur d'être là-bas lavandière...

Une heure. Et Queval? J'aimerais bien voir Queval. Mais lui, il est à Héricy. Toute l'année nous lui disons qu'il ferait mieux de venir s'installer à Paris, que ce serait plus commode pour son travail, sa femme, ses enfants, sa vie, ses livres... Alors qu'il est dans la fougère, sous le ciel aux oiseaux, et ne voit, n'entend passer là-bas que peut-être mon homme aux yeux bleus. Si quelque jour il vient ici Queval, et que fantaisie lui prenne de s'installer dans un si fameux quartier, il ne trouvera personne chez moi, il se dira que je l'ai donc dupé, trahi... et j'aurai en effet écrit aussi quelque part, à son intention, « ich hab' es nicht gewollt »... Mais ...Drop dard.

N. V.

LETTRES . ACTUALITÉ

ANDRE DHOTEL. — M. André Dhôtel semble être venu dans la littérature pour réconcilier l'homme avec l'univers. C'était le temps, quand il parut, où l'on prétendait effacer toute trace humaine d'une terre rendue à sa pureté primitive. L'homme était jugé « de trop ». Coupable, seulement d'être, il contaminait et pourrissait la nature. Pour guérir celle-ci, il fallait l'en extirper comme, d'un organisme, la tumeur maligne qui lui est étrangère et qui prolifère en supplantant les tissus sains. Dans le monde « épais » de Camus, dans le monde « plein » de Sartre, y avait-il place en effet pour l'homme? Mais, pour M. Dhôtel, le monde était « léger » et il était « vide ». Avant la naissance d'Adam, il était toute attente, tout accueil. M. Dhôtel a voulu réintroduire les fils d'Adam dans le Paradis terrestre.

Il en a les clefs : ce sont la pauvreté, l'humilité, l'obéissance. Contre le monde absurde, Camus appelait à la révolte l'homme lucide. Mais M. Dhôtel prêche à des hommes aveugles la soumission à un monde intelligent. Seulement, cette intelligence est cachée, l'ordre qu'elle sous-entend reste inconnu. M. Dhôtel s'emploie à le chercher, à le découvrir, à nous le montrer et il s'avance au hasard, comme en flâ-

nant, le long d'un ruisseau, d'un chemin vicinal ou d'une voie ferrée désaffectée, il suit le vol d'un insecte ou la trajectoire d'une étoile lante, il traverse une forêt ou un faubourg; comme Cayrol ou Beckett, il marche sans arrêt. Mais Beckett et Cayrol, qu'ils tournent en rond dans une chambre ou qu'ils étendent leur quête d'eux-mêmes aux dimensions de la planète, sont toujours les prisonniers de leur vagabondage. Dhôtel, dans les limites administratives du canton où son exploration est confinée, reste libre. Une vallée est le domaine de sa souveraineté. Le Paradis terrestre était-il plus vaste?

Encore, ne faut-il pas s'y perdre! M. Dhôtel, pour découvrir la clairière où s'élève le château enchanté vers lequel il guide des jeunes gens et des jeunes filles qui se cherchent, est attentif à tous les signes. Il n'en néglige aucun, recueille sur son passage, dans les halliers et les cours, les indices les plus ténus, procède par approximations, allusions, recoupements, mène son récit à la manière insinuante et feutrée d'une enquête de police, mais la magie y est l'auxiliaire de l'instruction criminelle, et il tend l'oreille aux chuchotements aux frémissements, aux murmures, il épie les mouvements de l'air, les tressaillements des plantes, les changements de visage, tire des conclusions de leurs correspondances secrètes, confronte la réalité et le rêve, l'évidence et le mystère, le logique et l'absurde, le fantastique et le familier. Il entretient des complicités dans tous les milieux. Les trois règnes, les quatre éléments, les sept planètes et les neuf muses lui fournissent ses indicateurs : c'est tantôt un cheval pie, tantôt un aigle blanc, tantôt un cétoine précieux. M. Dhôtel fait confiance au destin.

Dans cette œuvre où police et féerie mêlent leurs sortilèges et où Simenon semble avoir recueilli l'héritage de Charles Nodier, le destin reste masqué. Mais il a moins l'air d'un détective que d'un bon ange gardien. S'il prend en filature, dans les forêts où ils s'égarent, des jeunes gens et des jeunes filles à la recherche obscure du bonheur, ce n'est pas pour les surprendre, c'est pour les protéger et c'est pour les réunir. La puissance occulte qui oriente et dirige, en les aimantant, les romans de M. Dhôtel n'est pas une divinité malveillante. C'est, dit-il lui-même, une « fatalité gracieuse ». Aussi bien, l'optimisme dhôtelien réside-t-il d'abord dans un consentement tranquille à l'ordre du monde. Cet ordre étant bon nécessairement, il n'en faut pas déranger les lois par des interventions personnelles. « Les choses se font malgré nous. »

Or, la croyance un peu trop absolue en une harmonie suprême dans laquelle tous les conflits sont fatalement résolus risque de nuire à la liberté d'allure du roman et de guinder sa démarche dans un arbitraire monotone. C'est ce qui se produit chez M. Dhôtel où

le recours au miracle pour dénouer les situations embrouillées n'est jamais une procédure exceptionnelle mais est de droit commun. Il n'y a rien qui ressemble plus à une histoire de M. Dhôtel qu'une autre histoire de M. Dhôtel. Les données et les solutions en sont toujours les mêmes. Des fiancés, des frères et des sœurs, des orphelins se perdent, se cherchent, se retrouvent. Tous ces récits sans surprise semblent écrits d'avance et comme dictés. Le neveu de Parencloud (1) est, à cet égard, extrêmement révélateur de la technique romanesque de M. Dhôtel et de ses aboutissements. Dans ce roman, qui s'accomplit comme une prophétie, la liberté des hommes, leur volonté, est réduite à rien. Ils n'ont même plus besoin de rechercher et d'interpréter les signes de piste qui jalonnent leur route. Un oracle a parlé. Il a fourni dès le début le plan du roman, il lui a tracé sa voie. Celui-ci se déroule selon une mécanique supérieure qui peut être providentielle mais qui a cessé d'être humaine.

Aussi bien, M. Dhôtel est-il coincé dans un engrenage où il n'est plus le maître de ses réflexes. Son roman ressemble à un robot; il marche tout seul. Dans l'Ile aux oiseaux de fer (2), M. Dhôtel avait décrit, avec une intuition merveilleuse, la situation de l'homme victime de sa technique. Cet homme, c'est aujourd'hui lui-même.

Comment parviendra-t-il à briser l'enchaînement magique des causes et des effets dans lequel il a été happé? Comment se soustraira-t-il à la fatalité de la mécanique qu'il a déclenchée? Sera-ce par l'échappatoire du rêve? Il apparaissait dans les Vosges fantastiques de Julien Grainebis (3) où un enfant se transforme tantôt en oiseau, tantôt en arbre, et aussi en certaines pages de La Chronique fabuleuse (4), que M. Dhôtel pouvait réussir à changer la figure de ce monde et tenter de ressaisir, dans la gratuité de la création, sa liberté. Le roman retrouvait toute sa plasticité en se diluant ainsi dans un conte de fées. Mais, pour Nodier, ce que l'on cherche dans le fantastique, c'est toujours le vrai. Nul doute que la tentative de M. Dhôtel ne tourne court de ce côté. Le recours aux fées n'est qu'un expédient de procédure.

Cet autre temps, cet autre espace dont M. Dhôtel a rêvé dans toute son œuvre, il ne pourrait y accéder en effet par la mise en œuvre d'une fantasmagorie un peu facile. Il n'y a pas de charlatanisme chez M. Dhôtel, mais un besoin de croire et de nous faire croire qui ne s'accommoderait pas des pratiques usées d'une petite sorcellerie littéraire bonne tout au plus pour des enfants. Or, M. Dhôtel écrit

(1) Grasset.
(2) Fasquelle.
(3) Pierre Horay.
(4) Mercure de France.

pour des hommes. Le moraliste affleure en lui sous le conteur. Et même il est possible que, gêné de plus en plus dans ses mouvements romanesques par l'automatisme qui entraîne leur déclanchement et règle leur déroulement, il se désintéresse à l'avenir de la fable proprement dite pour consacrer tous ses soins à la morale qu'on en tire. La nostalgie du Paradis terrestre qui marque son œuvre déboucherait ainsi dans une sorte d'évangélisme mi-laïque, mi déiste, à la fois gionien et tolstoïen où le besoin d'inventer le céderait à la volonté d'enseigner, où la poésie se ferait didactique, où le songe deviendrait sentence. La baguette de sourcier que M. Dhôtel cache sous sa défroque de chemineau, ressemble bien à la férule d'un maître d'école et *La Chronique fabuleuse* peut se lire après tout comme une leçon de choses. Martinien qui est le Nathanaël de M. Dhôtel s'y tourne vers lui, en lui disant : « Tu es un instituteur ou un professeur! »

« Le pays où l'on n'arrive jamais » (5) qui était la Terre promise de M. Dhôtel et qui est devenu dans *La Chronique fabuleuse* « le pays du bout du monde » où l'on tente d'apprivoiser les animaux et, dans le *Neveu de Parencloud*, « le pays du silence », n'est pas un district géographique quelconque, mais c'est en réalité un territoire moral. Nous devons le découvrir en nous-mêmes par la pauvreté, la simplicité, la pureté, le travail. « Si nous étions différents, écrit M. André Dhôtel, tout changerait : nous trouverions le grand pays. » Parti du populisme féerique pour aboutir à un moralisme naturiste, M. Dhôtel qui a trouvé le « grand pays » à la fin du *Neveu de Parencloud*, roman-prophétie mué en roman-sermon, peut bien se tourner maintenant, comme à regret, vers « le pays des hommes ». S'il y retourne, ce sera e mission, pour nous convertir.

Philippe Sénart.

Le jour le plus long, par **Cornelius Ryan**; 16 × 24 cm; 312 p. (dont 36 d'illustrations et de cartes), 15 NF (coll. « Ce jour là... », Robert Laffont). — Rommel, un jour d'avril 1944, dit à son aide de camp : « ...Les premières vingt-quatre heures de l'invasion seront décisives... Pour les Alliés comme pour nous, ce sera le plus long jour. » Le livre de Cornelius Ryan est le récit détaillé de ce jour le plus long, de ces vingt-quatre heures décisives. Cornelius Ryan, irlandais d'origine, aujourd'hui citoyen américain, journaliste, puis correspondant de guerre (quatorze bombardements sur l'Allemagne, et le débarquement), puis de nouveau journaliste, a passé dix ans à composer son ouvrage. A compulser tous les livres, journaux et récits sur le débarquement publiés en Amérique, en Grande-Bretagne, en Allemagne. A dépouiller les masses de documents allemands saisis par les Alliés. A identifier puis interroger trois mille survivants de la grande opération.

Or le livre n'est ni une synthèse historique ni un reportage romancé. Le grand journalisme et en particulier le journalisme américain a inventé

(5) Pierre Horay.

une méthode et un style bien étonnants. Auprès de quoi nos propres habitudes européennes apparaissent comme des balbutiements d'école primaire. (C'est pourquoi on se risque à donner la présente note sous la présente rubrique, encore qu'il ne s'agisse pas de littérature et qu'il s'agisse d'un livre étranger.) Rien d'abstrait; toujours au plus près de la réalité rugueuse, par le fait, l'image, la précision. Et tout autre chose, cependant, que ce pailleté, ce papillottant, ce sommaire impressionnisme où nous tombons dès que nous nous essayons dans le genre : la vue d'ensemble y est, le détail reste hiérarchisé, on comprend sans perdre le contact, — intelligence sans intellectualisme. Le volume de Cornelius Ryan est de cette classe-là. L'intérêt qu'on y prend est un intérêt passionné. Alors que tant de nos livres sont soit intéressants soit passionnants, et si rarement l'un et l'autre à la fois.

Laissons les historiens faire là-dessus leur travail. Pour nous, lecteurs non spécialisés (et d'ailleurs incompétents), ce qui nous frappe dans cette gigantesque aventure — la première peut-être qui ait été montée à l'échelle du siècle —, c'est que nous y assistons du côté des exécutants. Et cela est poignant. Non pas seulement parce que nous sommes au delà des phrases — on y crève ou on s'en tire — mais parce que nous saisissons par expérience directe (celle des autres) le point exact où la conception, le plan, la logistique se confrontent avec la réalité. Tout, nous ne l'ignorions pas, fut admirablement calculé, y compris les erreurs de calcul. Mais au niveau de l'exécution le calcul n'est plus apparent, et le sentiment est celui d'une énorme pagaille. Elle-même entrait dans les calculs; mais l'exécutant ne le savait pas, l'exécutant ne pouvait que se voir balloté sur une mer de hasards démontée.

Peut-être Cornelius Ryan s'est-il un peu laissé gagner par le vertige des hasards. Son livre y gagne en dramatique et en suspens; mais c'est là-dessus sans doute que les historiens l'attaqueront. Autant que nous le sachions, les plans comportaient une marge confortable de hasards adverses, si bien que le résultat final n'aurait pas changé quand les dieux y auraient moins mis du leur. Mais cela, c'est un raisonnement d'état-major. Au niveau de l'exécutant, le hasard qui réduit les pertes de dix ou quinze pour cent sur les prévisions se traite avec plus de considération. Et puis, a-t-on jamais vu un stratège rendre hommage au hasard qui joue pour lui? — S. P.

Ecrits historiques et politiques, par **Simone Weil,** 413 pages, 15 NF + T.L. (Ed. Gallimard, coll. Espoir). — Politiques, ces écrits le sont par la plupart des sujets qu'ils traitent : la situation de l'Allemagne en 1932, la guerre d'Espagne, les prodromes de la seconde guerre mondiale, le colonialisme. Mais ils sont aussi et davantage historiques par la méthode d'analyse que Simone Weil utilise, puisqu'elle ne cesse de placer le présent sous l'éclairage du passé : voir son parallèle entre la politique d'Hitler et la politique romaine. Et voici l'originalité principale : ce passé qu'elle évoque si souvent, Simone Weil ne l'accepte pas tel qu'il nous a été enseigné, elle le renouvelle et en modifie les leçons. C'est-à-dire qu'elle ne sacrifie pas à la religion du succès, mais qu'elle réserve son admiration aux disparus : le miracle grec, les premiers chrétiens assimilés par l'Empire, les Albigeois. On voit l'ampleur des intentions. Simone Weil travaille à transformer notre vision de l'histoire, les rapports mêmes que nous entretenons avec elle, pour tenter d'inscrire l'avenir dans une perspective neuve. Rien d'étonnant qu'ainsi vouée à l'éloge de l'échec ou de la réussite rare, elle ait elle-même, dans ses espérances, débouché sur la déception et le martyre. Une phrase qu'elle cite d'un Perse à un ami d'Hérodote résume son drame : « La plus haïssable des douleurs est de beaucoup comprendre et de ne rien pouvoir. » — Georges P.

La Parade, par **Jean-Louis Curtis**, 303 pages, 12 NF + T.L. (Ed. Julliard) — Deux vieilles filles du Sud-Ouest volent leur existence bouleversée par la découverte d'un gisement de pétrole dans leur champ. En 1960, Curtis fait du roman provincial. Et non pour célébrer l'anachronisme d'un bon vieux temps : pour montrer cette province au contact de l'âge moderne. Roman donc d'actualité, si ce n'est même de fait divers. De plus, Curtis choisit une technique narrative aux antipodes de ce que prônent nos meilleurs théoriciens : il construit une intrigue, il fait vivre des personnages, il utilise pour s'exprimer presque exclusivement le dialogue. Mais ici les choses se compliquent. Cette intrigue, ces personnages, ce dialogue baignent dans l'ironie et ne vivent que de ce que leur créateur ne fait que suggérer. C'est-à-dire que Curtis rejoint par le silence qu'il s'impose l'objectivité phénoménologique de notre avant-garde littéraire. Pour reprendre ses propres termes, il dénonce sous « le naturel de l'invention » et par la perfection de son talent « l'usure de l'habitude » qui est le tissu de nos manières de vivre, et il transcende, en tenant les paris que je viens d'énumérer, son extrême habileté d'écrivain. Bel exemple de non-conformisme en même temps que de dépassement de soi. — Georges P.

Babylonia, par **Marcel Moussy**; 13 × 18,5 cm, 176 p., 6 NF (Editions du Seuil). — Babylonia, c'est une pouliche. Il y a un jockey, une jeune comédienne, un journaliste; et les milieux correspondants, où gravitent quelques personnalités reconnaissables. Le moyen de parvenir. Un pamphlet sur les mœurs du siècle? Mais non : un agréable petit roman, vivement troussé. — S. P.

La tentation du cardinal, par **Jean-Jacques Thierry**; in-16, 252 p., 9 NF (Gallimard). —Signalé aux vrais amateurs d'intrigues vaticanes, ce prétendu journal d'un cardinal romain, de 1883 à 1914. Riche époque pour la matière. Il faudrait être aussi ferré sur son histoire que l'auteur du roman, pour en déguster toutes les nuances. Subtil à souhait, et à l'occasion fort malicieux, sans avoir l'air d'y toucher. — D. G.

Les grilles du parc, par **Elisabeth Gaspar**; 11 × 18 cm, 88 p., 4 NF (coll. « Jeune prose », Gallimard). — Beaucoup de talent, certes, mais dont on a le sentiment qu'il ne sait encore trop comment s'employer. Un style qui oscille du Sartre de *La Nausée* au premier Morand (hé oui, pailleté), en passant par quelque Mouloudji; un langage tantôt serré et châtié, tantôt série noire; l'unité n'est pas encore accomplie dans le laboratoire central. Un peu ennuyeux peut-être pour le lecteur, mais d'une manière qui chez le critique met en éveil attention et sympathie. — S. P.

Le violon, par **Louise de Vilmorin**; in-16, 156 p., 4 NF (Gallimard). — Un conte très mince. Et tout futile. La légèreté d'un duvet. Que la romancière est experte à manier les charmes! — S. P.

L'éphémère, par **Jacques Brosse**; in-16, 256 p., 7,70 NF (Plon). — Le « parti pris des choses », toujours? Sans doute; mais aussi une sorte de livre de raison qui ne va pas sans rappeler le Pesquidoux d'autrefois. Une affiné. Parfois aussi, des pages d'un le titre). Description des fleurs, des oiseaux, des insectes, du temps qu'il fait, de la terre, du temps qui passe. Dire les choses; avec, comme vocabulaire, un instrument singulièrement affiné. Parfois aussi, des pays d'un journal plus personnel. (Et puis, dissimulé dans le mitan, sous la date du 14 avril, tout un essai de vingt pages, dont on peut douter qu'il soit l'oeuvre d'un seul jour.) Cet homme-là a un talent rare. — S. G.

La Ruche, par **Jacques Chapiro**; 15 × 21 cm, 208 p., ill., 10 NF (Flammarion). — Cette sorte de cité pour artistes, hétéroclite et rudimentaire, s'édifia vers 1900 sur un terrain vague proche des abattoirs de Vaugirard. On y vit défiler, dans la misère et la conviction, dans le désespoir et dans l'enthousiasme créateur — aux antipodes de Montmartre et en anticipation de Montparnasse —, Fernand Léger, Soutine, Chagall, Zadkine, Modigliani, Cendrars, etc. Jacques Chapiro en raconte l'histoire et la chronique, sans trémolos, d'une manière vivante, saisissante et souvent poignante. —S. G.

Les écrivains en personne, par **Madeleine Chapsal**; 14 × 19 cm,

256 p., 10,80 NF (Julliard). — Ils sont douze que Madeleine Chapsal a confessés devant le micro du magnétophone ou le clavier de la sténotypiste : Simone de Beauvoir, Blondin, Butor, Céline, Chardonne, Graham Greene, Mauriac, Merleau-Ponty, Moravia, Françoise Sagan, Sartre, Roger Vailland. Ce curieux mélange comporte de fortes variations de valeur et d'intérêt; mais toutes les réponses contribuent à restituer l'aspect un peu hagard et éperdu de la recherche littéraire actuelle. Certaines d'entre elles sont non seulement excitantes, mais importantes. Madeleine Chapsal montre ici un art impressionnant d'apprivoiser les grands fauves. —S. G.

LETTRES - DOMAINE CLASSIQUE

« POUR BALZAC ET QUELQUES AUTRES ». — Cela trépide, crépite, galope. Cela vous bouscule et vous roule cul par-dessus tête, dans un enchantement. Cela fait un drôle de feu d'artifice. La fusée Breton, la fusée Balzac, la fusée Bory s'y arrangent entre elles comme elles peuvent, tandis que claquent au vent cent oriflammes, y compris les oriflammes de la gratuité. Et cette fantaisie si librement personnelle est en même temps l'essai le plus solidement étayé : le « Balzac et les ténèbres » de Jean-Louis Bory.

Cent pages. Plus de la moitié d'un petit livre intitulé Pour Balzac et quelques autres **(Julliard). Quelques autres : l'auteur de** Manon Lescaut, **qui occupe la moitié du reste du volume (pages moins flamboyantes mais non moins étincelantes, plus strictes mais non pas, Dieu merci, assagies : voilà un auteur chez qui le pénétrant est en raison directe du brillant, et non pas en raison inverse comme il arrive) ; enfin le Molière de** Don Juan, **Eschyle, Giraudoux. Laissons les «quelques autres ». Tenons-nous en à Balzac. Un Balzac considéré et interprété sous la lumière de Vautrin : c'est cette lumière qu'impliquent les « ténèbres » du titre — un jet de lumière à travers tout ce qui grouille de mythes, de magie et de puissances profondes sous les raisonnables apparences de la surface, à travers les obsessions qui obscurément mènent le peintre quels que soient les sujets de ses tableaux, les objets de ses travaux.**

Recopions ici, c'est le moment, des lignes de Gaëtan Picon, dans l'édition 1960 de son Panorama de la nouvelle littérature française, **à propos de « la critique récente ». Elle tend en général, écrit-il, « à voir la réalité de l'œuvre — sa vérité, son explication — dans quelque chose qui n'est pas immédiatement apparent, et qui ne peut se dégager que par l'interprétation et le dépassement des apparences. Elle tend à passer du manifeste au latent, de la superstructure à l'infrastructure — selon une démarche qui fait songer, en effet, à la démarche psychanalytique, ou à la dialectique marxiste. (...) Dans son ensemble, elle est d'inspiration philosophique (...). Mais il est évident que**

l'œuvre part d'une expérience, non d'une pensée : la critique ne doit pas chercher à en extraire un système qu'elle risque d'inventer, et qui n'a vécu, en tout cas, que sous la forme d'une intention assez vaine. Elle doit saisir l'expérience confuse, ambiguë, souvent partiellement inconsciente, dont l'œuvre est l'expression, ou plutôt la révélation. Elle deviendra psychanalyse de la création, mais psychanalyse non freudienne, existentielle, cherchant dans l'œuvre les indices d'une attitude globale, non l'aveu d'un refoulement infantile ».

L'indice, la révélation, presque l'aveu d'une attitude globale — telle est bien la fonction dans la Comédie humaine du thème de Vautrin. Et l'attitude globale de Jean-Louis Bory lui-même est bien celle qu'analyse Gaëtan Picon. Mais il y a plusieurs manières d'assumer cette attitude; et celle de l'auteur de « Balzac et les ténèbres » le distingue des philosophes du groupe, et, parmi les chemins de la nouvelle critique, dessine un itinéraire particulier.

Une déclaration de Jean-Louis Bory, en tête de son livre, pourrait prêter à confusion. Professeur de lettres dans un lycée de Paris, il met une coquetterie, ou un point d'honneur, à rapprocher son travail d'essayiste de son métier. Or sa critique ne saurait être pédagogique, dût-on étendre l'acception du mot jusqu'à Taine ou Brunetière ou même Sainte-Beuve (lettre de Sainte-Beuve à Custine, 22 août 1853 : « J'ai rarement écrit en mon nom; j'ai été le secrétaire des idées des autres »). Est-ce donc sa pédagogie qui ressemblerait à sa critique? Vous voilà inquiets déjà : si vos fils au bac dissertaient sur le ton et dans l'esprit de « Balzac et les ténèbres », vous ne seriez guère optimistes en attendant les résultats. Il faut bien qu'un professeur se trouve encadré par les programmes, orienté sur les examens de contrôle, limité dans le choix de ses méthodes, bridé dans sa fantaisie, protégé contre ses propres tentations; il faut bien qu'il mesure ses révélations à la capacité d'enfants qui s'entrouvrent à peine aux premières découvertes de l'existence et de l'esprit. Pourrait-il se permettre de les embarquer dans une recherche qui se présente pour lui (nous allons y revenir) en aventure personnelle?

Rassurez-vous : Jean-Louis Bory veut dire seulement que dans l'une comme dans l'autre de ses deux activités, il s'agit également pour lui de montrer que Montaigne, La Fontaine, Rimbaud, ou Balzac, l'abbé Prévost, Eschyle, sont plus vivants aujourd'hui « que le vague cousin de Bouffémont ou le marchand de yaourt de la rue de Crimée (braves gens au demeurant, mais là n'est pas la question) ». C'est en effet un des traits de la nouvelle critique — mais disons plus prudemment la « critique récente », comme Gaëtan Picon, qui sans doute se défie de rapprochements inconsidérés entre « nouvelle critique » et « nouveau roman » — c'est un des traits de la critique

récente que de regarder les grands morts, ceux du moins auxquels elle s'intéresse, comme vivants, actuels, présents ici et maintenant à nos côtés et immédiatement fraternels.

Une aventure personnelle. On ne se soucie pas de la demande ni des besoins, supposés ou réels. On ne se conforme pas à un public déterminé. On ne songe à instruire que soi-même. « C'est moi-même que je veux d'abord persuader », note Jean-Louis Bory; et encore : « Toute cette agitation » — la sienne propre — « autour de quelques grands hommes témoigne un lyrisme, un emportement très... juvéniles. Mais doit-on mesurer ses enthousiasmes? Aucun de ces textes n'a été écrit la tête froide ».

Le critique, ou l'essayiste, rentre alors en lui-même pour ne plus s'occuper que de soi. La vérité qu'il cherche est sa propre vérité. Le mouvement auquel il obéit est celui-là seul dont il s'est reconnu animé dans la solitude profonde de la lecture. Il porte tout son effort d'élucidation sur une question qui ne lui est pas posée du dehors. Il ne se demande pas ce qu'il convient qu'il dise, ce qu'on attend de lui qu'il dise de tel livre, de telle œuvre. La question est : « Qu'y a-t-il en moi? », c'est-à-dire : « Qu'y a-t-il en moi que ce livre a éveillé, bouleversé? » Non pas : « Quel est ce livre? », mais : « Quel est en moi cet éveil, ce bouleversement? Qu'est cela, au juste, qui vient de naître en moi et d'y ravager quoi? Quelle est cette évidence obscure et aveuglante de la conscience que je viens, en lisant, de prendre de moi? »

Peut-être y a-t-il là de quoi renouveler les termes de la vieille querelle qui oppose la littérature de création à la littérature critique. Les critiques eux-mêmes finissaient par baisser le front, harcelés par poètes et romanciers qui leur demandent obstinément et malignement où est leur œuvre. Certes, auprès de la Comédie humaine ou seulement de la pincée des sonnets de Nerval, tout Sainte-Beuve ensemble ne fait pas le poids; à plus forte raison Gustave Planche, Paul de Saint-Victor ou Jules Lemaitre. Et dire, d'autre part, qu'un bon essai critique accuse mieux une personnalité que ces dix poèmes, que ces vingt romans, parus chaque mois, dont les signatures pourraient s'interchanger, c'est un argument sans portée. Mais la « critique récente », dans les cas heureux, peut introduire une bonne part de création personnelle au sein d'une discipline où l'on admettait un peu légèrement qu'il n'y avait pour la création aucune place. Ce que Jean-Louis Bory a écrit en composant « Balzac et les ténèbres », aucun autre que lui ne pouvait l'écrire. La route qu'il y suit est sa propre route. Il s'y exprime lui-même, autrement que dans ses romans et par d'autres moyens, mais non moins que dans ses romans. La forme ou le genre ne suffisent pas à faire qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas

création. Sont œuvres de création toutes les œuvres — quels qu'en soient les moyens — de la singularité; celles que seul peut réaliser tel individu singulier, résolu dans sa singularité, et capable cependant de hisser au niveau du communicable ce qui devrait le séparer essentiellement de tout le monde sans exception.

Cet essai avait paru pour la première fois dès 1947. Jean-Louis Bory ouvrait ainsi un domaine que l'on a beaucoup fréquenté après lui, souvent sans le citer et même sans apercevoir ce qu'on lui devait, tant ses vues se sont vite imposées avec la tranquille assurance de ces évidences qui ne sont reconnues qu'après démonstration (ou révélation). En 1947, « Balzac et les ténèbres » formait préface à un gros recueil des pages de Balzac sur Vautrin. Il est notable que la « critique récente », et celle en particulier qui constitue de la part du critique une exploration de soi, s'exprime le plus souvent en préfaces (les Clubs sont pour beaucoup dans son foisonnement). Pas de traîtrise, ni à l'égard de l'auteur, ni à l'égard du lecteur. Les textes sont là, tout à côté, prêts à se défendre si on les maltraite. Et chacun peut contrôler tout de suite, par lui-même, sans aucune recherche, l'interprétation qu'on ne lui impose pas, mais qu'on lui propose.

Car il est bien vrai que la méthode est dangereuse : elle ouvre au bavardage toutes les commodités. Mais la méthode traditionnelle, d'une manière différente, a aussi ses dangers. On lui a assez reproché de se comporter comme si elle pouvait dispenser de lire les œuvres elles-mêmes; d'en faire le tour inlassablement, sans jamais y pénétrer. Taine, par exemple. Son étude sur Balzac, reprise dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, date de 1858 : c'est peut-être une excuse; mais quelle sottise, et quelle platitude! « Pour comprendre et juger Balzac, il faut connaître son humeur et sa vie. L'une et l'autre ont nourri ses romans; comme deux courants de sève, elles ont fourni des couleurs à la fleur maladive, étrange et magnifique que l'on va décrire ici. » Cela se lit dans l'introduction; et dans la conclusion, ceci : « Avec Shakespeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine. » Un essai ainsi encadré ne saurait décrire que ce qu'il est superflu de savoir; ou, plus exactement, que ce à partir de quoi devrait commencer un vrai travail d'élucidation.

Il se peut que les hommes du commun se définissent par leurs propres circonstances. Mais ce qui distingue du commun les grands hommes, c'est la manière qu'ils ont de surmonter les circonstances et de les dépasser. La recherche documentaire apporte des résultats infiniment précieux dans la mesure où elle détermine le point à partir duquel commence le dépassement, à partir duquel s'exerce l'action indépendante — non dépendante de quoi que ce soit — qui est propre

au génie. Mais elle-même s'arrête, par définition, en deçà de la frontière. C'est là, d'ailleurs, pourquoi la « critique récente » aurait bien tort de prendre de grands airs vis-à-vis des méthodes traditionnelles, qui seules peuvent la retenir sur les pentes du commentaire délirant. Il y a, en revanche, un genre de connaissance où les méthodes traditionnelles sont sans pouvoir. Une connaissance d'ordre poétique, oui, même en critique; une connaissance par communication. Car, n'en déplaise à ceux que l'on appelle les lansoniens (et dont Lanson n'était pas), le génie est communicable. Relisez donc là-dessus la page étonnante qu'Alain a recueillie dans les Propos de littérature. Nous ne communiquons avec le génie littéraire, nous infimes, que par la lecture : en mimant la démarche, en nous conformant au mouvement de dépassement, en reproduisant le rythme et l'élan autant qu'il est en nous, en nous laissant entraîner selon la confiance et la foi. Aucun de nous n'est rien, mais nous valons mieux que ce que nous sommes : la critique dont Jean-Louis Bory nous propose un si excitant exemple se fonde en fin de compte sur ce postulat de morale humaine. Voilà de bien grands mots.

S. de Sacy.

Publications balzaciennes. — Des textes, d'abord. « L'Envers de l'histoire contemporaine, » présentation de Maurice Regard (classique Garnier), « La cousine Bette », présentation par P.-G. Castex du texte établi par Jean A. Ducourneau (coll. Astrée, Club du meilleur livre) : beaucoup de nouveau dans le domaine de l'érudition et dans la connaissance des faits à partir desquels le romancier a exercé sa puissance d'invention. Pour « La Cousine Bette » à l'étude de M. Castex sur le thème « Quand Balzac affronte Eugène Sue », M. André Lozant a ajouté des illustrations qui vont jusqu'à renouveler certaines interprétations du roman. M. Pierre-Georges Castex encore procure une édition du « Père Goriot » (Classiques Garnier) remarquable par la richesse des éclaircissements. La préface de M. Maurice Bardèche à une fort agréable édition de « La Rabouilleuse » (Le livre club du libraire), brillante, pénétrante et forte, peut être prise comme un exemple indiscutable de ce qui a été dit plus haut. L'édition de « Dom Gigadas » présentée par M. Jean Deyris (Aubanel, Avignon) relève plutôt de la curiosité; elle a été conçue en l'honneur de la Camargue et de Mistral, au char desquels on attelle ce pseudo-Balzac.

L'essai de M. Jacques Borel, « Paysages et destins balzaciens » (José Corti), est sous-titré « La création littéraire et ses sources anecdotiques » : Le dernier mot vient atténuer ce que les autres avaient d'un peu ambitieux. Ce va-et-vient entre diverses réalités de la vie séculière de Balzac et leurs transpositions romanesques fait apparaître l'écart qui justifie l'étude de l'écrivain par ses mythes. De René Benjamin on réédite, joliment, « La Vie prodigieuse d'Honoré de Balzac » (club des libraires de France); cette biographie romancée, peu mythologique et pas trop historique, donne du moins un assez juste sentiment de la puissance du héros et de son rythme.

La revue « Etudes balzaciennes, après une interruption regrettée, a reparu pour achever la série prévue de dix numéros; toujours excellente, admirablement présentée et illustrée, riche en travaux originaux et en inédits. Sa succession est prise par « L'Année balzacienne » (Editions Garnier), que dirige M. Jean Pommier et que publie le Groupe d'Etudes balzaciennes fondé en 1959. Le premier cahier annuel, gros

de 236 pages, porte la date de 1960. Il est d'une extrême richesse. Il est divisé en trois parties : « Textes inédits et pages retrouvées » (six titres), « Etudes historiques et littéraires » (dix titres), « Documentation ». Très remarquable effort accompli et réussi pour regrouper les efforts; un ensemble historique, critique et documentaire de premier ordre.

La critique littéraire en France, par **Pierre Moreau;** 11 × 16,5 cm, 224 p., 4,50 NF (Collection Armand Colin). — Il y a un quart de siècle ou un demi siècle, les critiques n'étaient pas trop embarrassés de définir et classifier leur discipline : aujourd'hui où la critique s'est développée dans vingt directions, combien se risqueraient à le faire? Trop difficile. Le petit livre de M. Pierre Moreau ne propose pas d'explication (et son chapitre final, « Qu'est-ce que la littérature? », nous laisse sur notre faim); mais l'histoire qu'il nous donne de la critique, des réthoriqueurs à nos contemporains, est une utile synthèse, et bien propre à porter la réflexion.

Villon : Œuvres, texte établi et présenté par **Robert Guiette;** 10,5 × 20 cm, illustré, relié, 12 NF (coll. Astrée, Club du meilleur livre). — Rencontre particulièrement heureuse, puisque M. Robert Guiette est à la fois un spécialiste hautement averti et un poète sensibilisé aux conditions les plus poétiques de la poésie. Son édition est également sûre de l'un et de l'autre point de vue.

Pascal : Pensées, texte intégral établi et présenté par **Zacharie Tourneur et Didier Anzieu;** 11,5 × 18 cm, 2 vol. de 440 et 376 p. (« Bibliothèque de Cluny », Armand Colin). — Cette charmante collection classique, maintenant reprise par la librairie Armand Colin, s'est déjà illustrée l'an dernier par une remarquable édition des « Souvenirs d'enfance et de jeunesse, » établie et présentée par M. Jean Pommier. Voici maintenant les « Pensées » (Renan, au moins, ne se fût pas offensé du voisinage). M. Didier Anzieu a pris pour base de son édition celle que Tourneur avait donnée dans la même collection en 1938; mais, héritier des papiers de Tourneur et de ses projets, il en a tenu compte dans sa mise au point. Il a pris aussi en considération tous les travaux ultérieurs de M. Louis Lafuma (Tourneur est mort en 1944), exception faite toutefois de l'édition procurée par ce dernier dans la collection Astrée du Club du meilleur livre, trop récente sans doute — ce qui est dommage. L'ordre suivi est en principe celui de la Copie; en principe seulement : « il a semblé à Tourneur et à nous-même que les erreurs, les bévues, les étourderies du copiste devaient être rectifiées » selon « la disposition des textes sur le manuscrit original ou l'enchaînement logique de la pensée. » On conçoit avec quelle prudence doivent être menées de telles rectifications. Il semble en particulier que les « enchaînements logiques » ne puissent être traités qu'avec une extrême réserve. Car on s'est toujours obstiné à vouloir retrouver le « plan » de Pascal : mais on omet que ce plan n'a peut-être jamais existé, en ce sens que la mort a arrêté l'oeuvre en plein devenir et l'a fixée ou figée en un état peut-être antérieur à toute articulation logique, ou du moins à une articulation véritable, définitive et unique; en un état où des solutions diverses restaient encore possible simultanément. Quoi que vaille cette hypothèse, elle concorde avec les conclusions des érudits — disons leurs conclusions actuelles —, lesquels, à la suite d'examens de plus en plus objectifs, renoncent de plus en plus à s'écarter de la Copie. (Il faudra cependant un jour avoir l'audace de s'en éloigner pour se rapprocher de la réalité, s'il est exacte que la Copie, en reproduisant l'ordre des lectures des « liasses », inverse en fait l'ordre dans lequel celles-ci ont été constituées, le premier papier qui s'y présentait au regard ayant été le dernier enfilé.)

Quatre romans dans le goût français, choisis, avec une introduction et des notices par **Claude Roy;** 13,5 × 21,5 cm, 320 p., illustré, relié (Club français du livre). — « Trois siècles de romans mineurs dans le goût français, écrit Claude Roy dans son introduction, sont le signe, parfois dérisoire, parfois admirable, toujours émouvant, d'une aspiration tenace à ce domaine entrevu où l'intelligence rendrait compte de nos actes, où la raison tiendrait en lisière nos passions, où la lucidité conduirait à la vertu, et l'analyse à la perfection. » Amateur

fin, et qui ne se croit tenu ni d'attribuer du génie au talent plaisant ni de piétiner les talents à qui manque le génie, Claude Roy est allé cueillir dans ce domaine quatre fleurs aimables, et rares : « Mademoiselle de Clermont » de Mme de Genlis, « Mémoire du comte de Comminges » de Mme de Tencin, « Mme de Selve » de Duclos (épisode final des « Confessions du Comte de...) » enfin « Point de lendemain » de Vivant Denon, qui est le chef-d'oeuvre du recueil. Chef-d'œuvre du recueil. Chef-d'œuvre mineur, mais chef-d'œuvre, « qui fit rêver plusieurs générations sur un âge d'or, peut-être imaginaire, du libertinage et de la délicatesse, où la liberté de l'amour précédait de peu l'amour de la liberté, et où la prose française avait atteint, pour braver la pudeur sans jamais offenser le goût, une perfection à la fois très commune et très admirable. » — La présentation du livre est tout à fait charmante.

Marquis de Custine : Lettres de Russie, textes établis et présentés par **Henri Massis;** 13 × 20,5 cm, 376 p., avec un cahier d'illustrations de Gustave Doré, relié (Le livre club du libraire). — Custine n'est pas tout à fait un méconnu : connu de fort peu de gens, mais qui le traitent avec beaucoup de considération, qu'il mérite. Non pas seulement par son aventure personnelle, mais par « La Russie » « en 1839, », livre étonnant d'animation et de pénétration. Et qui vaut bien du Tocqueville. En attendant une réédition intégrale, très souhaitable, M. Jacques Brenner en avait donné en 1957, au Club français du livre, un bon choix, aujourd'hui épuisé. Celui que M. Henri Massis présente aujourd'hui est plus étendu d'un bon quart : tant mieux. Le Brenner s'appelait « Voyage en Russie », le Massis s'appelle « Lettres de Russie » : ainsi les deux éditeurs s'accordent à souligner, en le « dédatant », l'actualité d'un ouvrage vieux de plus d'un siècle, et qui compte parmi les meilleurs de toute notre littérature de voyages. Encore une résurrection à l'actif des clubs.

Sainte-Beuve : Correspondance générale recueillie, classée et annotée par **Jean Bonnerot;** tomes IX (1852-1854) et X (1855-1857), 14 × 23 cm, 576 et 560 p. (Privat-Didier). . . Trois années et trois cents lettres pour chacun des deux nouveaux volumes, trois mille lettres pour l'ensemble des dix tomes parus, — et Jean Bonnerot nous confie qu'il lui en reste à peu près autant à publier. Tout a été dit sur ce monument de conscience scrupuleuse et d'érudition; mais il faut toujours le redire. Les lettres de Sainte-Beuve n'ont guère d'autre intérêt que celui que l'on attache au nom de leur auteur; rien de commun avec celles de Mérimée, de Baudelaire, de Stendhal. Or les commentaires de Jean Bonnerot, stricts, nets et précis, constituent une telle somme de recherches, de faits et de références, qu'ils donnent le tableau le plus étonnant, au jour le jour, de la vie littéraire telle que la pratiquait toute une époque. Une encyclopédie; et un instrument de travail incomparable en ce qui concerne non pas Sainte-Beuve seulement, mais l'époque elle-même.

Maupassant : Pierre et Jean, texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes, par **Pierre Cogny;** 12 × 19 cm; ill. (Classiques Garnier). — Les amateurs de Maupassant seront heureux de cette bonne édition de « Pierre et Jean ». Le roman y occupe moins de 200 pages; au-devant, les quelques 20 pages de l'essai de Maupassant sur l'art du roman; en tête, 80 pages d'introduction; et, à la fin, près de 40 pages de variantes et de documentation. Reste à savoir si ce mince roman mérite un tel effort, ou si un tel effort n'en souligne pas la médiocrité. Au début de son introduction, M. Pierre Cogny examine la vieille question : Maupassant était-il le fils de Flaubert? Les arguments présentés pour ou contre sont également subtils et également ambigus; le sujet reste ouvert aux chercheurs et aux curieux.

POÉSIE

CHOIX DE POEMES de Guy Lavaud (L'Amitié par le Livre) ; **MEZZA VOCE par Nelly Adam** (Points et Contrepoints), **SOUS LES TAMBOURS DU CIEL par Maurice Fombeure** (Gallimard) ; **A LA LUCARNE DU CIEL par Michèle Comte** (Subervie) ; **DE QUEL AMOUR BLESSEE... par Ginette Bonvalet** (Seghers). — **Rien ne pouvait mieux servir la renommée de Guy Lavaud que cet excellent choix de poèmes que nous devons aux éditions provinciales de l' « Amitié par le Livre » dont je ne louerai jamais assez la fidèle ferveur pour quelques-uns des meilleurs lyriques de notre époque. L'auteur d'**Imagerie des Mers **n'est pas encore mis à son rang, auprès du Valéry d'**Album de Vers Anciens **et dans la suite de Mallarmé duquel il n'a cessé, me semble-t-il, d'être un des plus sensibles et sans doute le plus mélodieux continuateur.**

Né en 1883, la même année que Louis de Gonzague Frick et Jean-Louis Vaudoyer, Guy Lavaud subit dans sa première plaquette : La Floraison des Eaux, **parue en 1907 à l' « Occident », l'influence de Georges Rodenbach qui fut aussi l'un des maîtres de Charles Guérin; mais, dès son deuxième ouvrage :** Du Livre de la Mort **(1908), il se montre tout à fait personnel et nous laisse voir toute la richesse de ses dons en dix élégies d'un insinuant et singulier pouvoir d'émotion.**

Des Fleurs Pourquoi..., **publié deux ans plus tard et dédié à Francis Viélé-Griffin, renferme beaucoup de pièces rythmées dans la tradition du paysage sentimental où l'amour de la nature et l'amour de la femme sont mêlés en des vers pleins de juvénile intensité. C'est, néanmoins, dans** Sous le Signe de l'Eau **(1927) et dans** Poétique du Ciel **(1930) que Guy Lavaud nous a donné ses réussites les plus attachantes aux subtiles, fluides et précieuses correspondances, inspirées tantôt par la vaste mer et tantôt par le ciel mystérieux des nuits étoilées. Tout n'est dans ses poèmes marins qu'émerveillements, caresses d'azur, tourbillons d'écumes, mirages et songeries; mais je leur préfère diverses pièces tendues vers les immenses régions inexplorées du firmament nocturne comme cette étrange et douce** Alcyone **aux prolongements féeriques :**

Alcyone, l'étoile immense et pâle qui
Porte ce nom léger comme un mouvement d'aile,
Je l'imagine, au ciel, sur de noirs infinis,
Telle une ange penchée... Et vers elle, lointaine,
Mes songes ont monté, mêlés à mes soupirs.
Alcyone, au beau nom digne d'une mortelle,

Alcyone, en qui tremble on ne sait quel désir,
Alcyone, qui n'es peut-être que lumière,
Lorsqu'un jour je serai parmi tes nuits, là-bas,
Où ton nom, comme un nom de harpe morte, sonne,
Alcyone, dis-moi, ne trouverons-nous pas
Des pas pour se mêler... des baisers, Alcyone?
Ou ton nom prometteur et de caresses plein,
Ton nom chaud, ton nom frais, qui vibre comme un songe
Et qui, du fond du ciel, m'appelle, n'est-il rien
Qu'un nouveau, mais toujours délicieux mensonge?

Les trois derniers recueils de Guy Lavaud : Puisque tout passe (1944), Climat du Soir (1948), Art poétique (1956) **témoignent, ainsi que l'a noté le pertinent critique André Lebois, d'un grand détachement et d'une rare « perfection dans la sérénité durement conquise » et terminent en beauté une œuvre importante que Pierre Lièvre a comparé non sans raison à celle de Claude Debussy.**

●

Arrivée au temps où, comme elle le dit elle-même, le soir descend sur la route brève qui lui paraissait autrefois si longue, Nelly Adam nous offre avec son premier livre : Mezza Voce **une abondante gerbe de poèmes dont la forme très pure s'accorde étroitement avec une inspiration faite de grâce, de naturel, de transparence et d'exquise simplicité. Nous nous trouvons ici en présence d'une « intimiste », au charme prenant qu'imprègne une tendresse mélancolique, et d'une musicienne du vers s'exprimant à merveille avec les mots de chaque jour et possédant fort bien le sens de l'incantation verbale.**

Ce qui nous retient également dans Mezza Voce **c'est que ce volume ne ressemble en rien à tant d'ouvrages contemporains où dominent les exercices littéraires et vaut surtout par la fraîcheur du sentiment et par une exceptionnelle spontanéité. Nelly Adam, pour qui l'art d'être grand'mère n'a pas de secrets, nous touche aisément quand elle nous confie tout bas ses inquiétudes, ses peines et ses tourments, mais le calme, la sagesse et l'espoir ne sont pas absents de nombre de ses stances où règne une sorte d'apaisement aux sobres et délicats attraits; et j'aime à l'entendre chanter d'une voix toujours persuasive les orgues de barbarie dans la brume, un cirque ouvert à tous les vents du monde, la Tamise à Londres, les quais de la Seine, les ciels nuancés des environs de Paris, le silence de la villa d'Este, Venise abandonnée aux désirs des**

amants et l'ardente Grenade qu'anime encore le souvenir pathétique de Federico Garcia Lorca :

Je revois cette vasque rose
A travers l'écran des cyprès.
Le jet d'eau chante mes regrets,
Le jour tombe et se décompose.

Héas! je quitterai demain
Ces jardins du Généralife
Et cet Alhambra des Khalifes
Où l'on voudrait prendre son bain.

La sierra couverte de neige
Au mois d'Avril, sur le ciel bleu,
Est un diamant dont les feux
Seraient dignes de la Norvège.

Pour la contempler plus longtemps,
Du train, je guette à la portière
La longue et blanche Cordillière
Dans tout l'éclat de son printemps.

Mais c'est en cette vasque rose
Entrevue entre les cyprès
Que je laisse tous mes regrets
Avec l'oiseau qui s'y repose.

●

Les cent pièces de vers libérés que Maurice Fombeure a rassemblées dans son nouveau recueil : Sous les Tambours du Ciel **se divisent en deux parties nettement distinctes :** Les Moulins de la Parole **édités pour la première fois en 1936 et les** Coqs à Crête de Rosée **composés récemment.**

On n'a pas eu tort de nous donner à relire ces Moulins de la Parole **où l'heureux auteur de la** Rivière aux Oies, **déjà en possession de la plupart de ses qualités, se tourne volontiers vers sa terre poitevine à laquelle il est aussi attaché qu'aux radieuses magies de son enfance. Le ton familier de ces poèmes, voisin de celui de nos vieilles chansons, continue avec un bonheur peu commun, une tradition ennemie de tout hermétisme et dont la clarté souriante ne peut qu'être chère à ceux qui ont besoin, pour se rafraîchir le cœur et l'esprit, d'une authentique poésie de plein air. Fombeure célèbre souvent dans cet ancien livre le bonheur de vivre dans « un village luisant de lavoir**

et de lune » ; mais parfois il atteint de plus hauts accents comme dans cette pièce où les ombres suprêmes de la nuit, la mort et le regret se joignent harmonieusement :

Nos adieux d'autrefois sont restés dans les gares
 Où tu t'enfuyais le matin
Avec l'aube pleurant le printemps incertain
 Sur la limaille, les hangars.

Le soleil se levait au bord de tes paupières
 De loin je faisais l'ombre encore
O plus pure que moi, lumière des lumières
 Où les ténèbres sont les corps.

Quand je t'ai regardée j'ai senti fuir le monde
Ton sourire était là dans les arbres sur l'eau
 Ma nourriture journalière
Ton sourire comme un crépitement d'étoiles.

Et maintenant mêlée à nos cosmogonies
La terre a recouvert ton visage tremblant
Je parcours chaque nuit des plaines infinies
 Pour te retrouver vivante
 Dans le faux miroir des rêves
A l'écart de la peur, des sautes du grand vent
 Du clapotis de nos mers éternelles.

Les Coqs à Crête de Rosée nous laissent goûter plus de verve étourdissante, plus d'humour à la Max Jacob et de puissance d'images à la Léon-Paul Fargue, plus d'aisance et de vibrante autorité, tout cela enfin qui fait de Maurice Fombeure, en sa riche verdeur et son modernisme aigu, le véritable héritier parmi nous du grand Théophile de Viau et du non moins grand Antoine Girard, sieur de Saint-Amant.

■

La fantaisie de Michèle Comte, que Paul Fort a louée excellemment dans une des ultimes préfaces qu'il ait écrites en son petit appartement de la rue Gay-Lussac, est d'essence plus frêle et plus aérienne que celle de Fombeure et s'accompagne maintes fois d'une émouvante mélancolie qui n'a rien d'amoureux et semble plutôt venir d'un état permanent de tendre et secrète songerie. Plusieurs élégies de Michèle Comte ont, d'autre part, la jeune légèreté des premiers feuillages d'avril; et la musique de bien des courtes romances d'A la Lucarne du Ciel garde un charme simple et valmorien qui se rapproche du folklore

et qui, à notre époque chargée d'angoisses, est beaucoup plus rare qu'on ne le croit :

J'ai filé la soie
de tes cheveux noirs,
j'ai brodé ma joie
d'un long fil d'espoir,

et sous le ciel pâle
des aubes d'hiver,
j'ai tissé le châle
des filles de l'air.

C'est ainsi que seule
et comme autrefois
filaient nos aïeules
seules sous leurs toits,

c'est ainsi que seule,

un fuseau de laine
fine entre les doigts,
j'ai filé la chaîne
qui m'attache à toi.

Les poèmes en prose d'une surprenante beauté réunis chez Seghers par Ginette Bonvalet sous ce titre évocateur : De quel Amour Blessée... **s'imposent, au contraire, par une force passionnée et quelquefois violemment charnelle qui, tout en restant très originale, s'apparente à la fougue de Marguerite Burnat-Provins dont le** Livre pour Toi, **tant admiré d'Henry Bataille, connut lors de sa publication en 1908 un éclatant succès. Mais Ginette Bonvalet, de qui le second volume de vers :** Cette Longue Absence **a obtenu, il y a trois ans, le prix Gérard de Nerval, met sans doute plus de rêve dans ses profondes méditations lyriques où la douleur naît fréquemment des mirages indécis, de l'exigeante ferveur et des flammes orageuses d'un amour qu'elle sait presque toujours rendre pudique jusque dans les élans de sa fièvre inapaisée.**

Philippe Chabaneix.

De Vêpres à Matines, par **Armand Godoy** (Grasset). — Le recueil très important que vient de publier Armand Godoy, marque encore un renouvellement et une recherche encore plus patiente, plus heureuse et précise dans la composition architecturale d'un ensemble dont toutes les parties concourent à obtenir un effet saisissant d'équilibre et de grandeur, d'unité dans la diversité. Les trois parties de ce poème se présentent en effet sous la forme d'un oratorio. Le titre est assez significatif d'ailleurs du dessein

du poète et cette transposition, dans la composition de cette œuvre, de la liturgie romaine des nocturnes du grand office de nuit que l'on chante dans les abbayes Bénédictines lui donne une audience plus sensible de prière universelle. La première partie s'ouvre sur une suite de sonnets écrits en vers de treize pieds. Ce mètre rarement employé et qui le fut avec bonheur par André Fontainas et Vincent Muselli, mais jamais, croyons-nous, dans la forme du sonnet, donne un élan puissant à la pensée qui se fait suppliante. Les voix alternent en des poèmes d'un rythme plus bref qui rappelle celui des antiennes du Grégorien. Chaque partie s'équilibre ainsi par des mouvements alternés du grave au vif et le poème se développe dans la plénitude d'un chant toujours exactement adapté à la pensée qu'il exprime. Ce poème est un des plus émouvants qu'il nous ait été donné de lire d'Armand Godoy encore qu'il développe la même ligne de progression spirituelle que ceux qui l'ont précédé : car il s'agit de l'histoire d'une âme qui se dégage des liens de la terre, qui souffre et dans un charisme universel offre toutes les souffrances et tous les bonheurs charnels à la gloire de l'amour divin où tous les contraires sont conciliés et où toute vie trouve sa justification finale dans l'accord serein de la lumière éternelle.

Luminaire pour Louis de Gonzague Frick, par **Berthe Bolsée** (Bourdeaux-Capelle à Dinant). — Soyons fiers qu'un des meilleurs poètes belges actuels ait rendu un si juste et si émouvant hommage à Louis de Gonzague Frick, dont toute la vie fut vouée à l'expression poétique la plus singulièrement riche en vocabulaire et en résonances métaphysiques, un peu secrètes mais toujours hautement significatives. Il y savait mêler d'ailleurs la familiarité, le sarcasme vengeur, l'ironie aux plus hautes spéculations de l'esprit et ce que l'on pourrait appeler son ésotérisme n'était qu'une référence allusive aux mythes les plus universels de l'humanité. Berthe Bolsée, en une suite de poèmes, nous montre les aspects multiples du poète dans l'amitié duquel elle a vécu, et tout d'abord familier dans la vie quotidienne que son verbe exhaussait et transfigurait. Le commentaire poétique plus suggéré qu'analytique que nous donne Berthe Bolsée de cette œuvre rare et si aristocratiquement concertée et édifiée, nous émeut profondément par la qualité d'un vers flexible, nombreux, musical qui obéit aux lois de la prosodie classique, par la sobriété d'un style elliptique et allusif qui nous restitue ainsi à travers la personnalité très originale de Berthe Bolsée, l'essentiel de la signification de l'œuvre étonnante et neuve du poète du Lunain.

Chemins de terre, par **Raoul Becousse** (Editions Subervie). — Cette seule phrase extraite de la sensible préface par laquelle Jean Digot nous introduit à la lecture de ces chants en définit admirablement l'essence : « Avec simplicité un homme chante ce qu'il aime : les villages, les blés, l'herbe des prés, les arbres et le ruisseau. A qui ne sourit point de cette voix sont promises des richesses incotées en bourse. » Et c'est en effet une joie perpétuellement renouvelée que cette musique qui semble couler sans effort comme une rivière entre ses rives harmonieuses. C'est la vie dans ce qu'elle a de plus profondément, de plus primitivement humain dans une communion naturelle avec la création universelle en ce qu'elle a de plus pur. Le sentiment de la nature n'a pas ici cette force panique que l'on trouve chez les romantiques. Mais y est au contraire exprimé un parfait équilibre entre le mouvement cyclique des saisons, le rythme des travaux agraires, la vie familiale des villages. Ainsi l'homme est remis à sa vraie place et dans un accord total avec les lois profondes qui régissent la vie universelle.

Le Zodiaque de Vénus, par **Alain Messiaen** (Debresse). — Bon sang ne saurait mentir. Alain Messiaen a hérité de sa mère, la grande Cécile Sauvage, le don de poésie. On le voit bien et s'il ne nous en avait d'ailleurs déjà donné d'abondantes preuves, par cette ravissante plaquette qu'il vient de publier dans l'excellente collection Debresse-Poésie où il dresse cette astrologie du Tendre. Ces portraits de jeunes filles, chacune si bien individualisée et combien délicatement chantée correspondent bien aux influences astrales mystérieuses. Mais il y a en plus dans ce recueil si savamment composé, sous l'apparence ma-

gique, des résonances chrétiennes qui incorporent les signes célestes aux liturgies sanctifiantes : ainsi l'Eglise conserva ce qui, dans le paganisme, correspondait comme une lente préparation des siècles aux vérités éternelles de l'enseignement divin. C'est ce double aspect qui nous émeut et nous enchante dans cette brève plaquette si dense et gonflée de significations secrètes mais cependant transparentes.

Images de pensée, par **Amavis** (Editions Jean Germain, Bordeaux). — Dans l'étrange et mystérieux poème préface que le peintre Henry de Waroquier a écrit pour Amavis, un vers entre autres nous retient et qui donne la clef de cette poésie riche de résonances intérieures :

« Et dominant le mal, tu sais sanctifier [la Douleur. »

L'idée est mouvement et l'action est la sœur du rêve, disait Baudelaire. Ce qui nous frappe dans ce recueil singulier, c'est le mouvement irrésistible de ce lyrisme qui par une sorte de puissante giration rythmique s'accorde à la gravitation universelle. Images de pensée, oui, sans doute, mais davantage force élémentaire et cosmique, tumultueuse et cependant ordonnée, matière que la pensée organise, cette poésie nous surprend par sa puissance expressive qui entraîne le lecteur dans un bizarre royaume où le réalisme le plus cru s'accorde avec les songes sans dimension, où la révolte gronde et se résoud en amour.

Florilège 60 par **Louis Lippens et Maurice Pernette** (Copelat). — Ce Florilège est un choix personnel et ne saurait donner par conséquent un aspect exact de toutes les tendances de la poésie française en 1960. Ce n'était certainement pas le dessein des auteurs. Mais ce choix qui va de Joseph-André à Ariane Villandry en passant par Francis B. Conem, Pierre Fossac, Janrall, François Laugier, — nous ne saurions tous les énumérer, bien que chacun y ait un mérite certain, — nous fait connaître des poètes de tendances et d'expressions très diverses, qu'ils soient tragiquement gouailleurs comme Janrall, graves et profondément émouvants comme François Laugier, d'une fantaisie ironique comme Lippens ou plus tendre chez Pernette, tous ont un sens profond de l'humain et c'est ce qui nous touche dans leurs poèmes qui sont heureusement loin des abstractions et des obscurités à la mode. Nous y avons retrouvé avec bonheur Roger Dévigne qui dans un admirable poème : « Souvenirs », exprime en trois quatrains parfaits tout l'amour de la femme. Jean Cocteau a fait pour ce Florilège une sorte d'introduction. Ce texte curieux où il parle, sans le définir, du fait poètique, porte la marque si particulière de cet esprit charmant et profond. Jean Cocteau n'est jamais plus sérieux que lorsqu'il paraît le plus étrangement paradoxal : aérien funambule qui court chaque fois les plus grands risques mais sait toujours les vaincre avec une souveraine élégance.

« Le Cahier d'Arlequin », par **Germaine Blondin** (Oswald, éditeur). — Ce recueil publié par le poète si sensible et si pur de « Sonnez les Matines » et « Cause de notre joie » dont nous avons rendu compte ici-même, marque un renouvellement dans l'art de Germaine Blondin. Les quatre parties de ce livre s'organisent comme une suite musicale aux mouvements alternés et où les thèmes divers de l'amour maternel, des paysages familiers qui tous répondent à un état d'âme et en traduisent en images diversement colorées la nuance psychologique, le rêve intimiste des maisons tranquilles où la vie familiale prend toute sa signification profonde, se juxtaposent dans une sorte de contrepoint harmonieux et se poursuivent et s'accordent dans l'unité du ton et les prolongements plus mystérieux de la mysticité. Tous les dons de Germaine Blondin se retrouvent ici, mais mis en œuvre avec les ressources d'un art savant. Ce livre délicieux a justement obtenu le Prix de la Société de Poésie.

Lointains, par **Colette Peugniez** (Editions Seghers). — Il semble que nous soyons ici en présence du premier livre publié par Colette Peugniez. Ces poèmes témoignent d'une sensibilité frémissante et généreuse, l'expression juste de sentiments fortement pensés, un style très direct, très concret par l'usage des mots les plus quotidiens, la transposition, toujours heureusement inspirée, dans le plan

poétique, d'une réalité précise, donnent à ces chants écrits en vers libres mais dont le rythme est bien frappé et sans brisure, une grande puissance d'envoûtement musical. Il y a là bien plus que des promesses. Nous sommes en face d'un poète en possession d'un instrument parfaitement adapté au mouvement lyrique intérieur qui se développe irrésistiblement en volutes harmonieuses. Cet art, d'apparence impressionniste, garde une extrême rigueur dans l'emploi judicieux des mètres inégaux, des coupes et dans l'heureuse disposition des accents mobiles. Mais l'originalité de Colette Peugniez se manifeste d'abord dans cet accord profond entre la forme et le sentiment et tout ce qu'elle suggère de mystérieux et d'inexprimable qui plonge le lecteur dans un domaine secret où la confidence reste en retrait, comme inachevée, retenue par une pudeur qui en confirme la noblesse. — Jean Pourtal de Ladevèze.

THEATRE

COMEDIE-FRANÇAISE : EN SOUVENIR DE MARIE SABOURET, morte le 23 juillet. — **Cruauté de cette disparition d'une jeune femme belle, aimée, brillante... hésitation à lui consacrer une chronique qui ne sera lue qu'à l'automne.** « Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle. » **Tous les lieux communs de l'affiction s'imposent à ma tristesse; mais si je puis quand même ajouter quelques traits qui préciseront son image dans quelques mémoires amies, je m'en voudrais de ne pas lui apporter ce dernier modeste bouquet.**

Marie Sabouret était un des plus heureux souvenirs de ma carrière de professeur au Conservatoire, et chacun des succès où je voyais s'affirmer maintenant son jeune talent m'enchantait, en me rappelant la brève et enrichissante expérience qu'avait été pour moi son passage dans ma classe.

Elle jouait un emploi — les grandes coquettes — à quoi la destinaient évidemment sa longue et fine silhouette, son corps flexible, sa beauté blonde aux yeux vifs, au voluptueux sourire. Il semble au spectateur que de tels êtres n'ont qu'à se laisser vivre dans un destin féerique tissé d'or et de soie, dont tous les instants ne sont que fête et facilité. Or, la première chose que me révéla de Marie Sabouret sa feuille d'examen d'entrée, c'est qu'elle se présentait au Conservatoire pour la troisième ou la quatrième fois. Volonté, ténacité, refus de se laisser vaincre : il y avait, il y eut jusqu'au bout, tout cela, au secret de cette apparence aimablement lumineuse.

Ses examens précédents avaient passé inaperçus; ce jour-là, en revanche, ce fut un ravissement. Elle avait, sans nul doute, travaillé et progressé, mais aussi elle atteignait ce point d'épanouissement que nous guettons, chez nos élèves, comme l'horticulteur sur ses rosiers. La nature et le destin travaillent avec nous... et parfois contre nous. Ici, tout avait sans doute coïncidé. La tâche du professeur s'annonçait

facile. Marie Sabouret possédait la grâce innée — qui se cultive, certes, mais qui ne se fabrique pas — et une voix caressante qui n'est pas toujours le lot de ces grandes belles femmes décoratives. L'examen trimestriel de janvier, où elle donna Jacqueline du Chandelier, put déjà faire présager son concours. De Jacqueline elle avait la séduction instinctive et sûre de soi, mais aussi un je ne sais quoi de secrètement fragile qui semblait réclamer l'indulgence ou la protection, et enfin cette nuance de coquetterie qui prend plaisir à s'émouvoir du trouble qu'elle provoque...

Toute ma tâche s'était bornée à lutter contre ce que je croyais être un peu de mollesse (tendance à peu articuler et à peu timbrer la voix) et qui dénonçait peut-être, dès ce moment de jeunesse radieuse, une faiblesse physique.

Quand, au cours de l'année, elle eut réussi à atténuer nettement ces légers défauts naturels, ce qui lui en restait encore devint une précieuse originalité. Ce souffle qui menaçait de manquer vite, cette diction aux contours doucement estompés, ajoutaient à son élégance un charme de tendresse. Je voudrais résumer ce contraste dans une alliance de mots elle-même singulière, en disant qu'elle était brillamment languissante. Je n'avais jamais retrouvé un tel mélange chez aucune actrice depuis Berthe Cerny, l'admirable Araminte des Fausses Confidences auprès de qui j'avais joué la pièce, avec émerveillement, jusqu'à sa retraite en 1930.

A cause de cette rencontre, je cherchai pour le concours une scène dans le théâtre de Marivaux, et j'eus la joie de trouver ce Prince Travesti oublié de tous, et qui n'avait, je crois, jamais été joué à la Comédie Française. Je rêvai à ce qu'aurait fait Cerny dans ce rôle d'Hortense, et je communiquai mon rêve peu à peu à Marie Sabouret... qui s'y retrouvait comme dans un climat natal. (George Le Roy venait de faire le même genre d'expérience en « passant » Mounet-Sully à son élève Gérard Philipe. Rien ne peut être plus émouvant, pour des professeurs encore vibrants de leurs admirations de jeunesse, que l'essai, et la réussite, de telles, et mystérieuses, résurgences.)

Ce concours de Marie Sabouret est demeuré mémorable; je crois bien que l'enthousiasme du jury passait encore celui de la salle. On la fit venir, après la proclamation des résultats, pour la féliciter encore officiellement; Berthe Bovy lui dit ce mot — qui ne pouvait être pensé et dit que par une très grande artiste : « Je voudrais pouvoir jouer ce rôle, et comme vous venez de le jouer. »

Eh! bien, ce triomphe de grâce aimable, cette éblouissante éclosion de ses dons dans un climat chaleureux avait demandé à Marie Sabouret de longues semaines de courage. Elle attendait déjà depuis

quelque temps son fils (elle avait failli renoncer à concourir à cause de cela) et c'était au prix de fatigues, malaises et défaillances sans nombre qu'elle avait mené, obstinément, les répétitions jusqu'à leur achèvement.

Les premiers contacts avec le travail de haut rendement de la Comédie Française lui furent difficiles : il lui fallut un nouvel effort pour adapter sa diction et sa voix aux cadres également vastes des deux salles Luxembourg et Richelieu. De nouveau son énergie et sa volonté la servirent; elle s'acclimata, son succès grandit, s'affirma — elle arrivait maintenant à la maîtrise. Elle avait cependant été longuement arrêtée, voici trois ou quatre ans, par la maladie. Le mot fatal de « leucémie » avait été prononcé. Mais elle était revenue, et on voulait croire qu'elle avait définitivement triomphé du mal. Son ardeur au travail m'avait même étonnée : non seulement elle ne refusait aucun rôle, mais elle semblait aller au-devant des activités multiples où se dépense la troupe de la Comédie, créations, reprises, cinéma (Le Bourgeois Gentilhomme), radio, télévision, et même les longues tournées outre-Atlantique. Nous comprenons maintenant que dans ce zèle se cachait un courage hanté d'angoisse. Quelques jours après la nouvelle de sa disparition, un hasard de vacances m'a fait rencontrer une habituée de la Comédie Française, consternée comme je l'étais moi-même, et qui me conta l'étrange trait que voici. Marie Sabouret faisait construire, pour le calme de sa vie de famille, une maison dans un coin de France agréable et riant. Mais elle avait stupéfait son architecte (c'est celui-ci qui l'avait répété à mon interlocutrice) lorsque, parmi les recommandations diverses d'une maîtresse de maison élégante soucieuse de tous les menus détails du confort et de l'originalité de bon aloi, elle avait brusquement, avec une insistance superstitieuse, exigé de lui l'assurance — mieux; le serment — que nulle part dans les murs, le toit ou les meubles de l'abri de sa vie heureuse on n'emploierait la moindre parcelle de ce bois d'évocation funèbre : le sapin.

La maison talisman s'achevait... les tendresses d'une mère et d'un mari prodiguaient les soins et la sollicitude... la carrière se faisait plus brillante chaque jour. Un retour foudroyant du mal a fauché en deux semaines cette jeune destinée que beaucoup certainement ont enviée, sans soupçonner quelle énergie avait soutenu le rayonnement de cette aimable grâce.

Dussane.

IMAGES ANIMÉES

JOURNAL D'ETE. — En matière d'éducation populaire, sujet dont je ne devrais rien écrire, car qui suis-je que de prétendre éduquer qui que ce soit, à plus forte raison le peuple (je n'ai pas su hier comment répondre à mon fils qui veut savoir si l'espace a une fin), en cette matière il me semble qu'il faudrait corriger le didactique par de fortes doses d'hydrothérapie. Chris Marker a là-dessus, si j'ai bonne mémoire, des vues savantes et justes. Je rêvassais sur ces choses, cet été, au sujet de la concordance des temps, mais plus précisément c'était à propos de l'idiot lyonnais qui m'a fait une semonce de chef-lieu de canton (ineffable! si c'est ça la philosophie et la jeunesse de maintenant! — ainsi cet homme allait-il son petit bonhomme de chemin de terre). Son ire académique, je l'avais provoquée pour avoir écrit : « cette baliverne, la concordance des temps », après avoir rayé les deux mots qui terminaient la phrase, laquelle, en première version, finissait ainsi : « cette baliverne, la concordance des temps, son obligation ». Si j'avais rayé ces deux derniers mots, c'est qu'il me paraît qu'il va sans dire que nul ne peut être contre l'usage de la concordance des temps. On n'est pas contre la marche parce qu'on peut ramper ou courir. Il faut la concordance des temps et il faut savoir en jouir, donc la détourner, — un premier mouvement puis le second. Le discours dans son droit fil est une conquête de l'homme sur la bête humaine, mais qu'est-ce qu'il y a de bientôt plus desséchant que le droit fil du discours, qui n'absorbe plus aucune nuance du mouvement de la vie, et fait d'un côté des perroquets perdus sans leurs dictionnaires, et de l'autre aboutit à des systèmes épouvantables, épouvantables par une cérébralité déductive vite mensongère? C'est un fait que nous vivons dans un monde intérieur mouvant et souterrain, muet et discursif, plein de parenthèses, ce, pendant tout le temps ininterrompu de nos temps mêlés. Il faut l'idiot cantonal ci-dessus allusivement décrit pour croire que je surestime énormément Queneau (semblablement pour Prévert) ; idiot qui gagnerait du reste à lire *Candide* puisqu'il croit (si c'est ça la philosophie et la jeunesse de maintenant!) que le renoncement à la stricte concordance des temps est récente chose. Ces rêvasseries d'un été morose, maintenant je les rapporte à une aventure de cinéma, survenue dans les mêmes temps mêlés.

Elle est bien faite pour ramener l'écriveur à la bonne et douce humilité. Il s'est agi de sous-titrer un film de langue anglaise, pour une firme où l'amitié donna aux complications qui vont suivre figure

et mesure humaines, mais dès l'abord c'est tout de même comme si l'apprentissage sans fin de l'écriture n'était plus d'aucun secours. Chaque sous-titrage renoue, en ce qui me concerne, l'expérience de l'inexpérience. Il y faut surtout rechercher des équivalences, équivalences d'un dialogue anglais serré, nerveux, dans une langue, la française, qui, en traduction littérale, introduit, comme les spécialistes le savent et comme peuvent le savoir les écoliers, une « chasse » estimée à 15 %. Ce handicap initial ne peut être comblé, si même il peut vraiment l'être, qu'avec des contractions lapidaires.

Le goût de les rechercher et fixer s'évapore vite, du moins pour une certaine catégorie de têtes, têtes d'écriveurs pour lesquelles il n'y a pas de texte sans contexte. Ici, même pas de texte ni guère de phrases, mais seulement une succession de lignes. Chaque ligne ne doit pas dépasser trente-cinq signes (lettres plus figures de ponctuation plus espaces), et dans ces trente-cinq signes le résumé de ce qui se dit sur l'écran doit être établi. Cet effort serait tolérablement absorbant si chaque ligne ne devait être entreprise de neuf, au long d'une discontinuité désolante, et bien entendu interminable. Il ne s'agit plus guère d'écrire, si ce n'est manuellement. L'opération mentale s'apparente au secrétariat de rédaction ou au reportage des quotidiens populaires des Anglais (six pieds britannique athlète Gordon Pirie) par la nécessité d'une concision basique, et s'apparente aux mots croisés (un divertissement dont la contemplation chez les savants ilotes des trains de banlieue me met d'humeur mauvaise) par la coupure de l'effort. Et alors, je commence à grogner contre la bête humaine et sa discordance des temps, et je ferais fuir le monde s'il pouvait voir mon paysage interne. Pourtant ces sous-titres ne sont rien encore, mais avant la description du pire, quelques mots, d'un caractère plus général, sur écrire pour le cinéma.

J'ai lu dans France-film International le résumé par citations d'une controverse entre deux dialoguistes, Michel Audiard et Paul Gegauff. Il est peut-être instructif, avant que de leur rendre la parole de mémoire, de rappeler, à leur propos, un tic du cinéma même, qui est de se referer, toujours, aux dialogues, avec le pluriel. Ce n'est pas que je sois contre, je me demande seulement le pourquoi de ces façons généreuses. S'il a plus ou moins conscience de ce qu'il fait, l'écriveur, assis devant sa table (donc devant son laboratoire d'inexactitudes à peut-être tuer) sait qu'il a quelquefois le choix entre un singulier et un pluriel (entre un article défini ou indéfini, entre la virgule ou sa suppression, etc.), et qu'il peut obtenir par un juste choix le dépaysement juste, mais le travail du dialoguiste de films, pourquoi n'est-il entrepris, comme s'il n'y avait pas le choix, qu'au pluriel? Pourquoi des dialogues? J'en ai fait deux suppositions. La

première concerne une discontinuité, d'une certaine façon analogue à celle des sous-titres, et qui n'exprime nullement le cinéma dans son essence (le dialogue qu'écrivent Jacques Prévert, Raymond Queneau et Henri Jeanson étant au contraire d'une continuité soutenue, homogène, étanche), mais qui reflète le cinéma selon son milieu, par là selon ses normes de travail. Il y faut cent parlotes avant une décision. La décision prise, c'est une parlote un dialogue, une parlote un dialogue, par conséquent des dialogues au bout du compte, écrits entre des buvotages et des bavardochages. Il se peut bien que ce soit la rançon d'un travail dit d'équipe entre gens qui n'ont guère en commun au commencement de leur entreprise. Ma seconde supposition, c'est tout bêtement, mais, je le crois, exactement, la richesse horrible, le signe extérieur de richesse. En clair, pourquoi n'écrirait-on qu'un dialogue puisqu'on dépense des millions? Les dialogues, donc, de Michel Audiard (honnête scénariste de films qu'il est aujourd'hui à la mode de mépriser) sont, selon leur auteur, faits pour caractériser des types dramatiquement établis. Je ne vois pas qu'il y ait à s'arrêter sur cet avis bien conforme aux usages, mais il trouve son originalité par contraste avec l'autre avis, celui de Paul Gegauff (romancier, je crois, des Editions de Minuit), selon lequel l'important est de dire n'importe quoi comme dans la vie. Je ne sais ce que cette opinion renferme de galéjade, mais à supposer que Gegauff ne soit pas un Marseillais farceur (supposition qu'encourage son nom et la démarche un peu germaniaque qu'on trouve par-ci par-là dans ses travaux). — alors on y peut déceler une forte part de renoncement de l'artiste (de l'artiste qui pourrait au cinéma introduire la langue démotique en lui imposant des formes, par là une utilité). Je me demande enfin si l'on ne peut pas déceler, dans cet axiome, la misanthropie nihiliste.

Reste qu'on écrit au cinéma n'importe quoi comme dans la vie puisque mes sous-titres le prouvent. Ce qu'on y rencontrera de grammaticalement articulé est de cet ordre : « Un vigile quitte sa cabine ». « Il fait signe d'ouvrir la porte ». « Deux autres le rejoignent ». Si ces phrases ont sujet, verbe et complément, c'est qu'elles sont prononcées lentement par Jack Hawkins. Dans les moments où le récit palpite de tous côtés, c'est une autre affaire, et quand un personnage parle quelques phrases de suite, une troisième. Dans ces derniers cas, mon souci avait été, conformément à ce que je crois être une figure de rhétorique voulue par les sous-titres, de faire suivre la première ligne de trois points, puis de faire précéder de trois points la ligne suivante, ainsi figurant la continuité du discours. Las! Mon homologue de la firme distributrice trouve que tous ces points, ça fait confus, et j'en dis que ça se peut bien, puis retourne dans ma maison, regagnant en somme le trou d'anguille où je m'auréole de projets. Là, parviennent

les épreuves. Alors, je m'aperçois que les points en début de ligne ont disparu, mais les trois points en fin de ligne, non pas. Ainsi, oiseusement, subsistent, en forme d'avalanches, ces trois points que le maître, jadis, à Rouen, m'a dit être points de suspension. Subsistent seuls les points de suspension que l'écrivain (hormis le cas Céline) bannit puisqu'ils trahissent l'évidence de son incapacité à écrire. Ça donne ceci : « Cher commandant... » « Des rideaux de fer s'abattent... » « Encore des questions... » N'importe quoi comme dans la vie.

Les épreuves corrigées, j'ai repris ma rêverie estivale interrompue par un butor et me suis souvenu d'un cas d'heureuse application au cinéma de ce n'importe quoi comme dans la vie. Il s'agit de Monsieur Hulot, c'est-à-dire d'un film, en somme, muet sonorisé. Cette œuvre a de nobles ancêtres où le cinéma capte, avec une éloquence inconnue avant lui, le trouble où sont les êtres humains lancés en mauvaise connaissance de cause dans une aventure hagarde, la leur. Ce trouble élémentaire, élémental et ancien est en effet bien mis en valeur, sans mots, dans la Ruée vers l'Or de Charlie Chaplin, entre autres. Les mots que Tati prête à des personnages en proie à l'ennui des bains de mer, c'est n'importe quoi, vraiment, vraiment comme dans la vie, et par ces mots inutiles mis à la place chaplinienne du pas de mots du tout, par cet usage en somme du muet sonorisé, nous demeurons sur la terre qu'il ne faut pas confondre avec le paradis, mais alors, n'importe où et partout sur la terre. De cela, j'eus la révélation, précieuse à mes mesures, à Londres où j'étais allé, voici deux ans, expliquer, plus ou moins, le récent cinéma français à gens de bien soucieux de parfaire leurs cultures. On sait que les personnages de Tati parlent sans souci de faire viser et contre-signer leurs paroles par l'œil de la caméra (on dirait même qu'ils parlent à côté de leur bouche), et enfin qu'ils marmonnent à l'exemple de Tati lui-même. Les compagnons de Monsieur Hulot ont l'air de sortir, tels quels et cartepostalisés, de nos plages bien-pensantes, si l'on pense à elles : pourtant les mêmes benoîtes personnes, doublées en anglais, sont des Anglais, comme elles seraient Russes, je les suppose bien, doublées en russe. Voilà donc du cinéma international parce que le mime est son essence, mais les autres cinémas garderont une part intraduisible, une part inaliénable, malgré les sous-titres et le doublage même, le doublage qui entre parenthèses a fait de fameux progrès ces temps-ci. De ces non-traductions, j'allais bientôt me faire une idée meilleure, par la faute du frénétique des points suspendus, de l'homme qui m'a martyrisé. Ce serait gentil, me susurra-t-il, que vous alliez à la censure, y lire votre sous-titrage. « Moi, je pars en vacances. »

J'arrive à la censure. Mon intention, c'est de dire aux préposés que, n'étant pas un liseur de sous-titres doué particulièrement, je pourrais

les aider du moins si je leur faisais d'abord mon petit résumé de la chose. Ouais, à peine arrivé, je suis mis en cage. Dans cette cage, je dois m'affubler d'écouteurs, et dans le micro énoncer les sous-titres, à l'heure dite. Cette heure venue — 14 h. 30 du lundi 8 août 1960 — pas ombre d'un censeur dans la salle de censure, mais passons. A la fin de la projection d'environ un tiers du film, il apparaît que je n'énonce pas distinctement ce que je n'entends peut-être pas clairement après tout. Des incidents uburlesques survenus en ce début d'après-midi, je n'ai rien à dire, mais je saurai bien désormais différentes choses auxquelles je n'avais pas assez pensé, à savoir primo qu'on n'est pas forcément ponctuel ni assidu une fois fait et confirmé fonctionnaire, secundo qu'avec un toupet suffisant il ne doit pas être impossible de raconter une autre histoire que celle déroulée par le projecteur à des gens qui ne savent pas l'étranger, tertio et par voie de généralisation que l'anglais fait aussi défaut à moult intrépides, pourtant riches d'opinions détaillées sur les films américains (sur les anglais aussi, mais surtout sur les films américains). L'utilité de cette chronique-ci, c'est qu'elle me permet d'écrire différentes choses que les exigences d'une certaine fidélité, d'une certaine rigueur dans le compte rendu, m'ont fait remettre au fil des mois, je ne sais combien de fois, mais dans le cas de la non-compréhension de l'anglais par les spectateurs français, ce doit être plusieurs dizaines. Je conviens qu'à semblable sujet, il faut des précautions. Je dis donc qu'il ne me paraît pas plus fautif de ne pas connaître l'anglais, bien sûr, que de ne pas connaître le latin, la mathématique, les philosophies, ou cela que vous voudrez. Si j'ajoute que je ne fais le fier parce que je parle et lis autant d'anglais que de français au long des jours, c'est d'évidence et il ne manquerait plus que ça. Seulement, je me souviens d'avoir lu les plus enthousiastes éloges, hier de Hitchcock et de Hawcks, aujourd'hui de Losey, Preminger, Lang et Walsh, sous la plume de gens auxquels un sous-titreur ou un doubleur malicieux peut faire accréditer une autre histoire que celle dite en images. En surimpression de ces souvenirs de lectures, je me souviens de ma gêne (gêne émerveillée d'ailleurs par la musicalité étrange du suédois) à ne pas comprendre les paroles dites par les hauts personnages du Septième Sceau d'Ingmar Bergman. Je croyais entendre des espèces de cadences bibliques ou shakespeariennes, mais comment pourrais-je dire que mon avis du film ne serait pas nuancé autrement si je les pouvais comprendre? En ces affaires, un peu de modestie, donc un peu d'honnêteté, ne disconviendraient pas.

Que de fois n'avons-nous pas, vous et moi, entendu l'un de nos compatriotes proclamer ceci : « l'anglais, c'est facile »? En toutes choses réputées intellectuelles, le Français se complaît au fier mouve-

ment du menton. Son plus coutumier réflexe est le haussement d'épaules, et sa phrase la plus naturelle en cours de discussion : « C'est évident ». Il est peut-être évident que sait l'anglais une dame qui s'est joliment poussée dans le milieu grâce à l'usage bien réparti de ses attributs, mais un jour qu'on lui demandait ce que veut dire understatement, ce jour-là, ayant oublié ce que, d'évidence, elle sait, ce jour-là, donc, elle prend la litote pour le sous-entendu. (De son côté, un correspondant ou envoyé spécial à Londres du moniteur de la bonne bourgeoisie a traduit : understatement par : secret d'état). Les effets du snobisme intellectuel sont d'aberration, et se persuader qu'on a compris ce qu'on a compris de travers conduit loin. Le vice n'entraînerait qu'une perte non-avouée dans l'acuité de perception du récit cinématographique, le mal ne serait pas grand, peut-être, mais il entraîne jusqu'à la négation de la perspective juste. C'est avec un fier mouvement du menton qu'une espèce d'hystérique, ayant vu le dernier Carol Reed (assurément pas fameux), tranche : « Carol Reed démystifié ». Ce cinéaste est un metteur en œuvre, qui aime travailler avec tels comédiens, et Graham Greene est son collaborateur de plume de prédilection, et avec l'aide d'autres humains il fait des films, et s'il entre un certain anonymat artisanal dans les récits ainsi composés, cette neutralité relative du cinéaste en chef est-elle donc d'une importance gênante? Cette méthode n'est-elle pas aussi l'une des voies d'un art cinématographique? Le cinéma n'est-il pas justement l'art, s'il s'agit bien d'un art (mais on peut le croire, et la discussion est vaine) où le travail collectif sait s'affirmer, si le metteur en œuvre domine son sujet et met bien son équipe en confiance et en place? Pour moi, je préfère Carol Reed au cinéaste français qui, pour faire accréditer sa « vision du monde », suscite un livre (rien que des éloges) et dans ce livre impose le truquage des génériques même. Et de combien de cinéastes peut-on, s'il vous plaît, dire (comme le dit volontiers l'auteur de « Carol Reed démystifié ») qu'ils ont une « vision du monde »?

Non point que me surprenne la divagation d'un exégète toujours ivre sans boire et toujours crucifié. Il me semble que ma capacité d'être désagréablement surpris a bien diminué, et j'y gagne pas mal de surprises heureuses au long de ma vie. Ainsi, cet été, après diverses aventures à la Candide, parmi elles la rencontre des linguistes de la censure, me voici aux Artistes Associés, et j'y fais l'agréable connaissance de Jean Wagner quand je ne m'attendais qu'au fonctionnaire d'administration commerciale qui me remettrait des photos et un découpage (afin qu'ainsi équipé je puisse, chers amis, écrire un film raconté). Jean Wagner me parle des mac-mahoniens, troupe de garçons d'environ vingt-cinq ans, ainsi nommés parce que depuis leur

quatrième ou troisième du lycée ils se font faire des projections le dimanche matin, au cinéma Mac Mahon, à Paris. Naturellement, ce sont là des critiques. Leur croyance et leur unique objet, c'est la mise en scène, et qu'importerait un sujet, dès lors? Leurs dieux déjà nommés sont Raoul Walsh, Fritz Lang, Otto Preminger, plus Joseph Losey, qui est leur dieu des dieux (ils admettent aussi D. W. Griffith, mais le relèguent en queue de peloton). Allons, voilà qui est intéressant, mais moins que l'invité indispensable à la controverse, un autre critique, celui-là qui, après la discussion, se prend la tête entre les mains, se la dévisse et se la met sous le bras pour réfléchir mieux, et c'est dans cet état que vous pourrez le voir défilant tout seul par les Champs-Elysées. Cette raison suffisante de la mise en scène a son humble charme (au même âge, mes égarements étaient idéologiques aussi, mais moins inoffensifs). A son principe se trouve un axiome de ce temps-ci : « Le cinéma, le cinéma seul. » Il n'est plus que de le décrire sous la forme d'une anecdote efficace, celle que m'a racontée Jean Wagner. Donc, lui-même rencontre, dans le métro, le critique à la tête dévissée, lequel s'approche, et d'un doigt timide, néanmoins accusateur, désigne un livre :

— Je m'en doutais.

— Quoi donc? dit Jean Wagner.

— Vous lisez!

Allons, dit Pangloss, encore un été écroulé dans la satisfaction générale.

Jean Quevel.

L'Amérique insolite. — Je suppose que j'aurais dû consacrer la chronique d'octobre à ce film de François Reichenbach. Comme vous avez lu, je l'ai sacrifiée à un petit journal de l'été cinématographique. C'est la faute d'une direction qui m'encourage à dire le temps qu'il fait, selon moi, et attend de votre serviteur les pronostiquations d'un astrologue de petite paroisse. Reste que *l'Amérique insolite* est un film où il y a plus d'étonnements et de réussites que dans aucun autre, ces temps-ci. On y voit religieusement reconstitué un défilé de pionniers de l'Ouest, — une chasse aux souvenirs qui marque un progrès sur les préoccupations sentimentales des petits bourgeois d'Europe en vacances, — des jeunes folles qui, avec une espèce de gomme, font en pouffant de grandes bulles qui leur sortent de la bouche, spectacle d'une obscénité attrayante, — des monuments d'habitation de la ville de New-York présentés par une caméra judicieusement amoureuse de l'insolite (mais un Américain a fait sur le même sujet un film abstrait sur une motivation figurative, et c'est meilleur), — et d'autres curiosités encore. Pour moi qui recherche peut-être surtout dans le cinéma la suite ininterrompue des géographies, il y a bien de quoi rêver. Je regrette que l'ensemble ne soit pas mieux accompli, — que les précisions topographiques élémentaires fassent bien défaut, — enfin que le commentaire, communément attribué à Chris Marker, qui est souvent beau, soit quelquefois banal, comme s'il avait été retouché par une main inexperte. Quand il est beau, il est remarquable et j'aurais bien voulu écrire : *Tendre Mississipi des bateaux à musique.* Ce commentaire qui n'est pas du cinéaste, c'est la principale faiblesse de ce film, mais de tout film qui veut entre-

prendre l'exploration en poésie d'une tranche de planète. Je reviendrai bien un jour sur ce beau sujet, et alors tâcherai de mieux dire que je ne l'ai dite précédemment la judicieuse nouveauté de Lettre de Sibérie, de Chris Marker, Chris Marker trois fois nommé dans ce numéro du Mercure, mais ce qu'il faut, il le faut.

Jean Cayrol. — Bien avant de me demander si les Spécialités de la Mer, film de Jean Cayrol et de Claude Durand, est un « bon » film ou un « mauvais », c'est l'aventure de Jean Cayrol et de son ami qui m'intéresse. Cayrol, poète et romancier, est découvreur de romanciers et de poètes, d'une part. D'autre part, après avoir écrit l'admirable texte de Nuit et Brouillard, film de Resnais, il a entrepris, avec un écrivain qu'il a découvert, Claude Durand, un film. Ce film même est apparenté, semble-t-il, au roman de Claude Durand, le Bord de la Mer. En tout cas, il s'agit de souvenirs sentimentaux transposés et épurés, du moins si j'ai bien compris. On y voit des mains, du sable et beaucoup d'eau, et des poissons et des crustacés et d'autres spécialités de la mer. J'ai vu ces images à la télévision, entre deux tranches du programme. Le moins qu'on puisse dire est que ce n'est pas le lieu d'une projection idéale. La télé devrait faire leur part aux singularités de la poésie pour ainsi dire hors programme, ou hors texte, par exemple tout à la fin de la journée, après la dernière édition du journal. En tout cas, elles ne sauraient être jetées au moulin, ou alors c'est perdre sur les deux tableaux. Cela dit, il se pourrait bien qu'il y ait des maladresses dans ce premier essai, mais il faut quand même savoir le situer hors des références cinématographiques. Je l'ai entendu comparer à Maya Deren, qui est une antique follette américaine. Il me surprendrait que Durand et Cayrol aient jamais entendu ce nom. Tout simplement (sic), ils ont fait ouvrage de poètes.

Jacques Demy. — Le Bel Indifférent, de Jean Cocteau, c'est le sketch un peu arbitraire où nous sommes étonnés à petit prix. J'aime mieux le Déjeuner du matin, de Jacques Prévert, où l'homme qui s'en va sans un mot abandonne une femme qui va pleurer, comme ça, au niveau commun des vraies émotions humaines. Seulement, Jacques Demy a pris le Bel Indifférent pour en faire son premier film. C'est incongru puisque ses modèles sont, non point les films de Cocteau (lequel s'est tenu loin à l'écart de cette imagerie, du reste), mais bien plutôt, si je le comprend, les Dames du Bois de Boulogne de Bresson, et surtout la Parole de Carl Dreyer. Cettre incongruité même ne doit pas avoir plus d'importance aux yeux de Demy que celle d'un prétexte. Curieuse perspective, mais chacun sa perspective. Ce qu'on voit, c'est une mise en scène rigoureuse et dépouillée, avec des contrastes d'éclairement et des valeurs latérales. Le son est mis en place avec une exactitude soignée, et la musique même m'a paru belle, avec des étrangetés qui sonnent juste. L'effet total est en effet obsédant, ensemble de présence et d'éloignement. Je ne puis me permettre, toutefois, un avis sérieux puisque j'ai vu ce film en couleur à la T. V., donc en noir et blanc. La couleur, me dit-on, en est remarquable. Je le crois. Le second film de Demy, sur le curé d'Ars, est, me dit-on, excellent. Je le crois aussi. Ce cinéaste me semble être un vrai metteur en scène, un ami des architectures et de la plastique animée. Il est curieux que les exégètes et praticiens d'un cinéma enfin pur, qui ont fait tant de bruit ces derniers temps, affectent de l'ignorer. Au fait, est-ce curieux?

Jean Rouch. — J'aime bien Jean Rouch. Il est vif et calme. Il a une chevelure soyeuse qui pousse sur la moitié arrière du crâne. Il est quelquefois vêtu de vêtures surprenantes. Il est le plus intelligemment passionné de nos cinéastes d'anthropologie. J'ai vu dans le Cinépanorama de François Chalais — encore à la télévision, par conséquent; du reste ce magazine est le meilleur de tous, c'est-à-dire après Terre des Arts, de Max-Pol Fouchet —, là j'ai vu une séquence du dernier film de Jean Rouch, la Pyramide humaine. Des étudiants noirs y discutent la proposition d'un blanc, celle de faire ensemble de petites sorties. Je ne sais comment Rouch s'y prend pour donner cette impression

juste d'une discussion confuse, ne sais où il cache sa caméra et dissimule ses micros. L'effet est, non d'un documentaire, mais d'un document. L'effet de ce document-là est de sensibiliser à l'autre point de vue. La majorité de ces Noirs intelligents ne croit nullement à nos bonnes intentions. Voilà qui mériterait méditation. « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son », et parce qu'il a compris ce judicieux proverbe, Jean Rouch nous éduque. Quelques semaines plus tard, il est revenu à la T. V., dans le Magazine des Explorateurs de Sabbagh. Là, il présentait un échantillonnage de ce qu'on a pu voir au congrès international des ethnographes et anthropologues qui usent d'une caméra (ce congrès s'étant, par ses soins, réuni à Paris cette année). L'échantillonnage même laissait sur la faim, d'autre part sans convaincre beaucoup. C'est une bonne demi-douzaine d'émissions qu'il fallait faire, clairement, intelligemment articulées. Le sujet multiple est passionnant, une matière innombrable était quasi miraculeusement rassemblée, enfin ces témoignages où l'art n'a que la petite part (ce que fait Jean Rouch lui-même faisant figure d'exception) trouvent leur pleine justification impromptu à la télévision même, par la présentation qu'en font ceux qui les ont filmés. Je ne m'attends pas que nous soyons comblés de satisfactions dans ces ordres de choses. Les téléastes n'ont ni la souplesse administrative ni la vertu d'effacement qu'il faut pour faire leur juste place à des invités d'honneur. Voyez du reste le cas de Sabbagh lui-même, garçon d'ailleurs alerte et bien au niveau d'une clientèle innombrable. Son excellence, ce sont ses réflexes, donc le reportage sportif en direct, mais en même temps il règne sur tout un ensemble informatif, prépare la seconde chaîne, et continue s'il a le temps de faire venir, qu'est-ce que vous voulez, un explorateur ou l'autre.

Luc de Heusch. — Les témoignages rassemblés au cours de la soirée Jean Rouch du Magazine des Explorateurs provenaient d'Océanie, d'Afrique, de Grèce et de Belgique, mais c'est du témoignage belge filmé par Luc de Heusch et Jacques Delcorde que je vais dire un mot. De Heusch a présenté un morceau de cet ouvrage, avec un sourire de coin. On y voit des mangeurs bruxellois attablés un par un. Le document est imperturbable, et c'est le cas de parler d'objectivité, d'objectif, et bien sûr de caméra cachée. Dans ce document, de Heusch voit une autosatire involontaire. Ça prouve que chacun voit avec ses propres yeux, et c'est là que l'objectivité éclate. De Heusch parle de solitude, avec un air entendu. J'ai déchiffré dans le spectacle de ces mangeurs un insolite pesant et souterrain, nullement antipathique. J'aime bien être un mangeur solitaire parmi d'autres mangeurs solitaires, je suis aussi loin d'eux qu'ils sont loin de moi, et je trouve cette distance agréablement commode, et quand nous nous rencontrons du regard, nulle hostilité. Il me paraît donc que le point de vue de de Heusch sur son sujet impartialement traité est aussi arbitraire qu'un autre, le mien par exemple. J'en écris parce que j'y détecte la misanthropie pincée de l'intellectuel, assurément à la mode. Je ne l'aime pas du tout. Il y entre un mépris de nos peuplades blanches, que je n'aime pas davantage. Une chose est curieuse. Des explorateurs blancs recueillant pieusement les images de Noirs en train de saliver un jus sacré sur les huttes alentour. Cette cérémonie n'est pas plus étrange que tant de nos cérémonies, ni tant plus bête qu'un journal télévisé, mais de Heusch choisit de rire de ce qui se passe chez lui, et un jeune cinéaste canadien parle des documents « impitoyables » que s'occuperait à rassembler la télévision canadienne sur le Canada même. C'est comme si le ricanement se substituait peu à peu à la sympathie réformiste. Je puis bien comprendre pourquoi, je le crois du moins, et comprendre aussi le succès vengeur des textes et dessins de Siné, mais tout de même.

Pierre Mirande. — Si je me permets d'écrire une note sur Pierre Mirande mon ami, c'est-à-dire sur les deux films qu'il a faits et dans lesquels je suis intervenu au titre de secrétaire de plume, c'est parce qu'il n'y a pas communication entre la profession cinématographique et le Mercure. Je pense donc que je ne serai pas accusé de complaisances publicitaires. Le défaut de Mirande lui-même (dans un métier où

l'esbrouffe est pour 90 % dans la réussite) (en France, la distorsion des valeurs par l'auto-propagande de tribus à l'assaut du pouvoir cinématographique n'a jamais été telle), son défaut donc est une timidité pudique dont il ne se défera pas. Or ses films sont simples et vrais, honnêtes et sincères, et par là incomparables aux réussites du jour, du moins à la plus grande part d'entre elles. Le premier, Gare de Lyon, est une nouvelle cinématographique que Jacques Prévert a beaucoup aimée. Le second, sur la vie présente et l'avenir des Sahariens, me paraît remarquable d'exacte intelligibilité documentaire, et son honnêteté même a, dans le genre, quelque chose, quasiment, de révolutionnaire. J'en parle après avoir essayé d'écrire tout juste ce que Mirande désirait, et pour cette raison puis bien dire que l'on ne rencontre pas souvent quelqu'un d'aussi minutieusement scrupuleux, dans le milieu du cinéma. Peut-être aurai-je dit l'essentiel sur cet auteur de films si j'ajoute que, sans illusions, pourtant il n'est pas misanthrope, au contraire. — J. Q.

MUSIQUE

ANDRE BLOCH. — La mort d'André Bloch, survenue le 7 août, en pleine période de vacances, ce qui la laissa ignorée de nombreuses personnes, met en deuil le monde de la musique où il ne comptait que des amis. Dès le premier contact, dès les premiers mots échangés, on devinait ses qualités. Peu d'hommes furent d'un abord aussi simple, aussi direct. Son urbanité, sa bonne grâce n'étaient point, comme il arrive, un vernis superficiel qui craque et s'effrite à la moindre égratignure, mais la marque extérieure d'une délicatesse profonde, d'une pureté de sentiments que l'on retrouve dans sa musique. Le mot courtois, vient sous ma plume, il définit l'homme, ce mot de notre vieille langue qui a traversé les siècles sans trop s'amoindrir, en s'émoussant seulement un peu. Au temps de la chevalerie, il exprimait à la fois la civilité et la grâce, le respect d'autrui. Appliqué aux choses, aux lances par exemple, il signifiait que les fers en étaient rabattus, afin de ne pouvoir blesser. André Bloch qui avait de l'esprit et le plus fin, n'a jamais, je crois, blessé sciemment autrui, et je ne l'ai jamais entendu répéter un de ces propos piquants qui laissent une goutte de venin dans la piqûre. Sans doute fit-il des envieux, puisqu'il eut du talent; mais des ennemis, j'en doute. Quant à ses amis, il fut de ceux qui savent sans effort, avec une attention discrète mais jamais relâchée, entourer de tous leurs soins les fruits rares que produit l'amitié. En cela aussi il fut un artiste, et avec cette même simplicité naturelle qui donne relief et saveur saine à sa musique.

Sa pudeur d'âme était presque farouche; on aurait dit qu'il craignait de briller, d'être mis au rang qui pourtant lui revenait de droit par la valeur de ses œuvres. Quand le succès lui venait il s'en montrait surpris; et il y avait quelque naïveté dans cet émoi d'un homme qui, octogénaire, s'émerveillait encore d'être applaudi, de trouver sous la plume

d'un de ses pairs les justes propos disant la valeur d'un de ses ouvrages. Comme il visait uniquement, selon le mot de Flaubert « à se plaire » et qu'il avait mêmes exigences envers lui-même et mêmes scrupules que le maître de Croisset, il y parvenait malaisément, voyait ses moindres erreurs avec des verres grossissants, mais ses mérites avec des lunettes de myope, qui rapetissent les images démesurément. Et quand on louait tel passage, tel détail, il prétendait que l'amitié inclinait à l'indulgence le critique trop bienveillant. Ayant dit à peu près cela dans un article publié au lendemain de sa mort, j'ai reçu d'un de ses anciens élèves d'harmonie, au Conservatoire, une lettre qui constitue un des témoignage les plus touchants que jamais maître ait mérité.

Né à Wissembourg en 1873, André Bloch sortait du Conservatoire à vingt-trois ans titulaire du premier grand Prix de Rome. Il avait été l'élève de Guiraud et de Massenet, après avoir remporté un premier prix de piano, entre autres récompenses. Il devait plus tard y enseigner l'harmonie; puis devenir Inspecteur de l'enseignemnt musical. Il s'était intéressé dès que l'on commença d'en parler, aux questions de l'enregistrement et de la transmission des sons, si bien que pendant la guerre de 1914-1918, il présenta au colonel (depuis général) Ferrié, directeur des services de la télégraphie militaire, et qui venait de créer le poste radio-électrique de la Tour Eiffel, un appareil sélectif de son invention, permettant l'audition de sons déterminés, émis au milieu de bruits parasites. Il refusa toute rémunération et fit don de ses procédés au pays. Le rapport du général Ferrié demandant la Légion d'honneur pour André Bloch insiste sur « l'ingéniosité et l'efficacité » de ses dispositifs qui furent immédiatement mis en service sur les sous-marins.

A son retour de Rome, André Bloch fit jouer à Monte-Carlo un ballet, *Feminaland*, puis, à Liège, *La Nuit de Noël*. En 1909, il donnait à Aix-les-Bains, *Maida*, conte musical en quatre actes et cinq tableaux, sur un poème de Ch. Réty-Darcours. Il avait achevé une légende lyrique, *Brocéliande*, lorsque la guerre éclata. Elle ne fut jouée qu'en 1925 à l'Opéra. Le livret n'était autre que le *Prélude féerique*, de Fernand Gregh, pour *La Belle au bois dormant*, où le poète, deux ans avant que Rostand écrivit *Chantecler*, avait eu l'idée de faire saluer le lever du soleil, non par le coq, il est vrai, mais par les grenouilles. La partition d'André Bloch, riche de fantaisie et d'humour, commente avec une parfaite justesse l'ironie du poème de Gregh, opposant le vain bavardage des grenouilles à la sagesse du crapaud, leur cousin.

En janvier 1949, l'Opéra-Comique créait *Guignol*, que le programme annonçait comme un « opéra-bouffe de cape et de trique, musique d'André Bloch, livret de Justin Godart et Henri Fabert, en trois actes et neuf tableaux ». Ouvrage essentielllement lyonnais par le sujet, les personnages, l'esprit, et dont la musique pourtant sait aller plus loin

que l'anecdote elle-même, et atteint jusque dans la farce une humanité plus vraie, plus profonde. Aux personnages traditionnels du théâtre populaire lyonnais, les auteurs ont ajouté Isabelle qui traverse l'action, s'y mêle juste ce qu'il faut pour ne point y paraître une intruse, mais demeure comme une vision dans un rêve, — et donne au musicien l'occasion d'écrire quelques pages d'une qualité remarquable. Mme Irène Joachin y trouva un des rôles les meilleurs de sa carrière.

Les ouvrages qu'André Bloch donna au concert ont connu un succès que leurs nombreuses reprises ont, chaque fois, augmenté : *Kaa* et *Au Béguinage* sont demeurés au répertoire de plusieurs associations symphoniques, et ces deux tableaux qui s'opposent montrent bien l'étendue des ressources du compositeur, aussi habile dans l'évocation de la jungle de Kipling, que dans celle d'un *Béguinage* flamand. *Ce Béguinage*, est celui de Courtrai, présenté dans la paix du soir; un tableau large, plein de noblesse, tout en nuances; c'est d'abord une cantilène dans le mode dorien, une belle phrase du cor anglais d'une mélancolie émouvante, puis le carillon vient se mêler aux cantiques. L'épisode fameux du python *Kaa* dans le *Livre de la Jungle* a inspiré une œuvre aussi bien construite, aussi suggestive : la danse de la faim et de la mort, la reptation du serpent, des *glissandi* de quatre octaves, dessinant dans l'air les replis du monstre qui déroule ses anneaux, la variété de l'instrumentation, la richesse de la couleur, tout fait de ce poème symphonique un véritable chef-d'œuvre.

C'est ce mot que l'on peut employer encore pour définir la *Suite Palestinienne* écrite pour violoncelle et orchestre. Avec *Dans le Palmeraie*, le compositeur s'était rangé déjà parmi les orientalistes les mieux doués; avec la *Suite*, il allait plus loin; ce n'était pas seulement le paysage qu'il nous montrait mais l'âme même d'un pays et d'un peuple dans ses quatre tableaux. L'andante, qui a pour titre *Eli, Eli...* offre, au point de vue de sa structure, cette particularité de ne donner pour soutien au soliste que les contrebasses et la batterie; sur cet accompagnement d'une saisissante sobriété, un chant déchirant du violoncelle, une plainte tragique s'élève, grandit, et s'éteint. Six mesures deux fois répétées à l'aigu d'abord, à l'octave inférieure ensuite ont suffi pour atteindre au paroxysme de l'angoisse.

On peut dire des trouvailles de cette qualité qu'elles assurent à qui a mérité de les faire l'immédiate et longue survie de l'œuvre qui les contient.

René Dumesnil.

HORS FRONTIÈRE

A PROPOS DE « UN JOUR A BUDAPEST ». — Un jeune écrivain hongrois, Gusztav Rab, vient rejoindre les rangs de ceux qui, avec Michel del Castillo et Marek Hlasko entre autres, ont choisi de s'exprimer par la plume sur leur pays.

Leurs dons à tous trois sont évidents. La simplicité de leur langue, le naturel avec lequel ils disent ce qu'ils ont à dire, sans panache ou fioriture inutile, captivent dès le premier contact.

Certes, comme leurs premières œuvres sont essentiellement de dire ce qu'ils pensent de la situation dans leur patrie, à un moment déterminé de son histoire, on peut se demander s'ils poursuivront une œuvre littéraire lorsqu'ils auront fini de conter ce qui fut le choc de leur jeunesse. En un mot, seront-ils encore des romanciers après avoir retracé pour nous ce qui fut la grande et tragique aventure de leur adolescence? Mais leurs qualités même nous font espérer qu'ils dépasseront le stade du « cri ».

Je me souviens avec une émotion demeurée intacte du premier livre de Michel del Castillo. Cette autobiographie nous avait captivée. Les aventures de « Tanguy » étaient devenues nôtres. L'enfer des camps de concentration, les duretés de la vie postérieure, l'hypocrisie de certains centres dits d'accueil, la révolte de l'enfant devenu adolescent nous transportaient tour à tour d'indignation et de pitié. Puis était venue « La guitare ». Trop systématiquement triste, cette seconde œuvre du jeune Espagnol avait cependant le même style, le même accent que « Tanguy ». Mais « Le colleur d'affiches » a été ma grande déception. Pour la première fois, Michel del Castillo faisait parler d'autres hommes que lui-même. Et, du coup, certains dialogues paraissaient artificiels; certains propos frisaient le poncif. On y retrouvait certes une partie d'humour macabre qui empêchait de désespérer de l'écrivain. Mais un peu comme on perçoit le son dans un film doublé.

La méthode (mais s'agit-il de méthode, déjà?) de Gusztav Rab s'apparente davantage aux moyens utilisés par Marek Hlasko. « Le huitième jour de la semaine » nous avait enchantés. Il nous semblait VOIR le décor tel qu'il était présenté ou simplement esquissé dans « Le premier pas dans les nuages », recueil de nouvelles dont nous vivions avec intensité les scènes.

Dans « Un jour à Budapest » (1), c'est de monologues intérieurs qu'il s'agit pour l'essentiel — et de résolutions, virilement prises, et qu'on ne tiendra naturellement pas. Cela ne dure que quelques heures.

(1) Flammarion, éditeur.

Et ce resserrement dramatique n'est pas la moindre qualité du roman : l'intensité de notre intérêt est presque inversement proportionné à la brièveté dans le temps, de l'action des personnages.

L'action? Bien plutôt les pensées. Car c'est seulement elles qui sont en cause.

Mme Ilona Patay aura-t-elle le courage, comme elle se le promet plus particulièrement ce matin-là, de secouer la tutelle maritale, de dire enfin à son époux ce qu'elle pense de lui, quitte, au besoin, à lui montrer, avec mépris et reproche, le billet d'une autre femme qu'elle a, il y a tant d'années, trouvé dans ses poches, et gardé depuis?

Leur fille se donnera-t-elle enfin au beau champion de tennis qu'elle aime et avec qui elle s'est brouillée l'année précédente, pour un motif stupide, au moment de tenter de passer dans de difficiles conditions la frontière autrichienne?

Le fils cadet acceptera-t-il d'être promu travailleur d'élite, au cours d'une cérémonie où il apparaîtra en grand uniforme d'employé des postes, ce qui, finalement, l'intégrera plus encore au régime que son propre frère aîné n'a été censé s'y intégrer en adhérant « au Parti », après avoir cependant été durant deux années prisonnier en Union soviétique?

Le plus jeune continuera-t-il à être subjugué par les récits du frère auquel le lie une tendre et secrète préférence? Continuera-t-il en même temps à être ému à l'idée des sanctions qui pourraient naître d'une dénonciation concernant son attitude, un an auparavant, en face des tanks russes?

Le père, enfin, victime du nouveau régime, ancien représentant de la Chambre des tutelles devenu veilleur de nuit, continuera-t-il à prodiguer des conseils désuets et d'ailleurs non suivis d'effet à une famille divisée? Ou bien, suivant en cela une pente inexorable et au rythme même où, en signe de permanente protestation, il laisse pousser sa barbe, acceptera-t-il par faiblesse de jouer le rôle dangereux que lui propose de remplir une ancienne, et, semble-t-il, unique, maîtresse?

Toutes ces pensées hantent les esprits des personnages qui s'éveillent et avec qui nous vivons le début d'une matinée.

Leurs velléités, leurs songes, nous deviennent rapidement familiers, grâce au style direct de l'auteur heureusement servi par une excellente traduction de Mme Jacqueline Dupont. Nous participons à leurs desseins. Leur peur nous habite comme leur espoir ou leur révolte.

Mais, au-delà de ces vies si chagrines, si tristes qu'elles en sont des modèles de petitesse quotidienne, en toile de fond rendant encore plus grise cette grisaille, l'auteur — qui suggère plus qu'il ne décrit — présente les événements qui ont accompagné ou suivi le sursaut populaire hongrois. Et toute cette tristesse sonne vraie. Et le « coup final

du destin » apparaît lui aussi comme si stupidement, si tragiquement naturel, il est d'une si vraisemblable humanité, qu'on s'y laisse prendre comme à une chose qui va de soi.

On referme doucement les pages, ayant coopéré à des naissances de rêves, à des essais de vies nouvelles, regrettant de laisser, en les quittant, nos héros, devenus impersonnels, au point même où, à un deuil supplémentaire près, on les avait trouvés en les abordant. Et tout cela est profondément humain, profondément universel.

Et le livre est si plein des promesses du narrateur qu'on attend avec impatience l'œuvre prochaine de l'écrivain.

Daniel Mayer.

P.-S. — Deux jeunes qui ne se prennent pas au sérieux viennent de faire le tour du monde en 2 CV Citroën. Ils nous content une partie de leurs aventures sur un ton plein de verve qui nous enchante. Derrière une apparence de légèreté se cachent une délicatesse de pensée, une finesse d'observation, une pénétration d'esprit plus humaines qu'on n'a l'occasion d'en rencontrer dans un ouvrage de ce genre. L'humour n'est ici que pudeur et tendresse. (« La terre en rond », Flammarion, éditeur, par J.-C. Baudot et J. Séguéla.)

Les Khmers. — Médecin et voyageur, orientaliste et philosophe, archéologue et écrivain, M. André Migot, après une « Chine sans murailles » dont j'ai ici même longuement parlé en son temps, nous gratifie d'une étude sur « les Khmers » (Le Livre contemporain). Il y évoque, avec une érudition qui n'atteint jamais le pédantisme, « l'étrange destin de ce peuple de pêcheurs et de paysans, aux origines obscures, de ce royaume né de la lutte entre la terre et l'eau, entre la montagne et les deltas, déchiré entre des voisins envahissants avides d'espace vital ». Des premiers peuplements austro-asiatiques au Cambodge d'aujourd'hui, le Docteur André Migot nous fait faire un gigantesque et toujours intéressant voyage dans le temps dont ne lui sauront pas gré seulement les admirateurs du temple d'Angkor, mais encore tous ceux qui savent s'intéresser à d'autres civilisations que la leur propre.

Les polythéisme hindou. — Connaissant parfaitement le sanscrit et le hindi, jouant de la vina « comme un professionnel », M. Alain Daniélou, qui fut longtemps professeur chargé de recherches à l'université de Bénarès puis directeur de la Bibliothèque d'Adyar à Madras, était tout particulièrement qualifié pour mener à bien la lourde et gigantesque tâche de présenter à un public français « Le polythéisme hindou » (Corréa). L'exposé de notions philosophiques et religieuses aussi complexes que celles qu'il étudie est rendu d'autant plus difficile que les langues dans lesquelles il a puisé sa documentation n'ont pas toujours de vocabulaire correspondant. J'aimerais citer de nombreux extraits de cet important ouvrage. Je me bornerai à deux passages de son introduction : « Le maître explique ce qu'il sait et laisse celui qui cherche faire ses découvertes et trouver le chemin de son développement, car chacun de nous naît seul et meurt seul et n'est finalement responsable de son destin qu'envers lui même ». Et encore : « Beaucoup des nations civilisées de notre temps sont aujourd'hui plus primitives dans leurs croyances, dans l'image qu'elles se font du dieu qui dirige leurs guerres et approuve leurs habitudes et leurs préjugés, que les

plus sauvages des tribus aborigènes de l'Inde ».

Feux indiens. — C'est une sagesse identique qui perce des pages que Pierre Espagne consacre aux « Feux indiens » (Gédalge) qui content l'ascension des Incas et présente les Empires de la Cordillière des Andes et l'Eldorado des chroniqueurs. Richement illustrée, cette trop courte plaquette constitue aussi un très beau volume d'art que l'on aimera feuilleter les soirs où l'évasion conduit à quelque méditation.

Souvenirs de la Kschessinska. — Une princesse qui fut une très grande danseuse nous dit ce que fut sa vie (Plon). Ce recueil de souvenirs ouvre une clarté insoupçonnable sur les à-côtés de la Cour impériale de Russie. Magnifiques réceptions, luxe inimaginable, spectacles grandioses, auxquels participe presque toujours celle dont on goûtait « le charme infini, l' « esprit et l'intelligence », palais illuminés, domesticité nombreuse, en constituent le fond quotidien. Les noms de Diaghilev, Nijinsky, de la Pavlova, reviennent souvent, sur une trame formée par les innombrables grands ducs tourbillonnant à Saint-Pétersbourg. L'auteur fut la compagne de jeunesse de celui qui devait devenir Nicolas II. A 87 ans, et après tant de vicissitudes, elle est demeurée fidèle à ce souvenir de ses années heureuses. Inconsciente des misères populaires qui engendrèrent la révolution d'octobre 1917, présentant avec des touches de mélancolie un monde disparu à jamais, la princesse Romanovsky-Krassinsky nous émeut sans artifice ni volonté de le faire en évoquant les ombres qui furent les témoins de sa vie et dont elle dépeint avec finesse les traits principaux. Sereine dans l'adversité, celle qui fut sans aucun doute une très grande dame a décrit, sans le savoir peut-être, le tableau d'une époque auquel il faudra se reporter pour mieux comprendre ce qui s'en est suivi.

Philip d'Edimbourg. — J'ai longtemps cherché l'épithète la moins discourtoise et la plus précise pour qualifier le livre qu'Alexandra de Yougoslavie a consacré à son cousin. Naïf? Puéril? Ingénu? Candide? Niais? Vide? Gauche? Ses « souvenirs », qui n'en sont, la plupart du temps, pas, n'ajoutent rien à la silhouette populaire du prince moderne qu'est le mari d'Elisabeth II d'Angleterre. Finalement, je choisirai : inutile. Un livre inutile, voilà, le mot le plus aimable que j'ai trouvé. — D. M.

LETTRES GERMANIQUES

LUKACS ET LE REALISME CRITIQUE. — Georg Lukács eut, cette année, soixante-quinze ans; cet anniversaire ne fut guère fêté et l'on comprend qu'un critique comme Iring Fetscher ait tenu à lui consacrer dans la « Stuttgarter Zeitung » du 12 avril un article important, avec l'intention de montrer ce qu'il advient d'un penseur engagé dans un parti totalitaire. Il nous a paru bon de ne pas oublier un homme qui a joué un rôle important et dont l'action continuera même et surtout quand on aura cessé de voir exclusivement en lui le représentant intellectuel du marxisme. L'occasion nous est fournie d'ailleurs par la publication récente d'un de ses ouvrages dans la traduction très sagace de Maurice de Gandillac : La signification présente du réalisme critique **(Gallimard, 1960, 277 p. 9 N. F.).**

Lukács naquit à Budapest, le 13 avril 1885, d'un père banquier et conseiller aulique; il y fit ses études tout en créant un théâtre expé-

rimental et une revue d'avant-garde et soutint avec brio une thèse très remarquée sur « La théorie du drame moderne ». Après avoir fait divers voyages en Italie il s'installa en 1912 à Heidelberg, où il fut un des fidèles de Max Weber, et il publia divers travaux qui montrent son intérêt pour les questions philosophiques, sociologiques ou même esthétiques avec des tendances tantôt mystiques, tantôt hegéliennes. La première guerre mondiale et la révolution russe l'orientent définitivement vers le communisme et, rentré en Hongrie, il devient un des fidèles de Béla Kun; l'échec de la révolution hongroise devait le conduire en exil à Vienne (1919). C'en est fait pour lui de la carrière universitaire dont il avait rêvé; il vivra de sa plume et de sa pensée, publiera en 1923 un important recueil d'essais marxistes intitulé « Histoire et conscience de classe », qui établira sa réputation dans le monde entier.

La prise du pouvoir par Hitler l'oblige à quitter Berlin pour chercher un refuge à Moscou, où il se consacre à des travaux esthétiques, en particulier sur « le réalisme socialiste » devenu un dogme littéraire de la Russie soviétique. Le soulèvement de Hongrie le ramène pour un temps très court à l'action, car Imre Nagy fait de lui le Ministre de l'éducation. Puis ce sera presque le silence. Iring Fetscher souligne avec complaisance les « déviations » de Lukács, déviations qui le contraignirent plus d'une fois à faire son auto-critique, mais il se garde bien de voir en lui « un combattant de la résistance dans le camp communiste »; il le considère comme un communiste convaincu, que son honnêteté intellectuelle empêche d'admettre aveuglément les thèses du parti, notamment dans le domaine de l'esthétique réaliste.

Nous connaissons mal les premières publications littéraires de Lukács, en particulier sa « Théorie du roman », parue en 1920 chez Cassirer, car si elles firent de lui après la première guerre mondiale un des esthéticiens les plus admirés, elles sont devenues introuvables. Par contre nous disposons de son livre « Wider den missverstandenen Realismus » (Classen, Hambourg, 1958, 155 p. 7,80 DM), pour lequel il avait proposé à l'éditeur un autre titre : « Die Gegenwartsbedeutung des kritischen Realismus »; c'est celui que M. de Gandillac a repris avec raison, car il montre chez l'auteur moins un désir de polémiquer que le besoin de faire le point.

Lukács nous prévient d'abord que son étude date de l'automne 1955 et qu'elle devait servir de base à une conférence qui fut prononcée, à partir de janvier 1956, en Allemagne, en Italie et en Autriche. Alors, après avoir exposé que la lutte qui depuis juin 1948 oppose le socialisme et le capitalisme, puis le fascisme et l'antifascisme, est devenue le combat pour et contre la paix, il déclare qu'à notre époque « le phénomène de base est cette convergence des deux couples d'élé-

ments contrastants, d'une part réalisme ou antiréalisme (avant-gardisme, décadence), d'autre part combat pour la paix ou la guerre » (p. 21). Aussi consacre-t-il le premier des trois essais qui constituent ce livre à « la vision du monde sous-jacente à l'avant-garde littéraire ». Cette vision du monde, telle qu'il la découvre chez Kafka, Benn ou Musil, « ne saurait produire que des œuvres dénuées de toute perspective » (p. 59), de cette perspective qui permet à l'écrivain, aux Grecs, à Molière, de rester plus sobre dans le choix des détails, de ne retenir que les plus frappants (p. 60). On devine que, posant dans le deuxième essai la question « Franz Kafka ou Thomas Mann? » il récuse les décadents, dont l'œuvre débouche dans le nihilisme, et exalte les romanciers réalistes qui, comme Thomas Mann et Roger Martin du Gard, ont montré la tension existant entre l'individu et la société.

Le troisième essai, « Le réalisme critique dans la société socialiste », est le plus important des trois, car il est orienté vers l'avenir. A mesure qu'évoluait le réalisme critique le socialisme a pris une place de plus en plus grande dans le contenu et la structure de sa perspective. « Or, s'il est vrai que, sous le couvert d'une telle perspective, les meilleurs représentants du réalisme critique réussissent à maîtriser, en tant qu'artistes, la matière même de la vie qu'ils dépeignent, ils restent incapables, cependant, de décrire de l'intérieur l'homme futur » (p. 175). Le réalisme critique doit s'allier au réalisme socialiste et cette alliance « repose sur des bases idéologiques plus profondes, dont la plus essentielle est peut-être le caractère national que doit posséder toute culture socialiste » (p. 191). Dans l'Union soviétique cette alliance existe et a produit toute une série de chefs-d'œuvre et de maîtres » (p. 264); dans les autres pays elle sera de plus en plus profonde, à mesure qu'ils évolueront vers une plus authentique démocratie et découvriront une voie vers le socialisme qui soit adaptée à leur caractère national (p. 266).

Nous nous sommes efforcé de simplifier la pensée de Lukács, qui n'est pas toujours claire, et de le faire parler lui-même pour ne pas le fausser. Son livre est riche et suggestif; il mérite d'être relu, étudié et discuté; remercions M. de Gandillac de le mettre à la portée du public et de l'avoir complété par deux précieux index, l'un portant sur les auteurs et leurs œuvres, l'autre sur les principaux thèmes. Nous nous réjouirions s'il nous donnait pareillement d'autres travaux d'un penseur que l'on a trop tendance à juger en tant que marxiste, non en tant qu'esthéticien de valeur.

J.-F. Angelloz.

Editions Rowohlt (Hambourg). Dans la collection des classiques la maison Rowohlt continue l'édition bilingue de Shakespeare avec « Der Kaufmann von Venedig » (n° 63, 184 p., 1,90 DM) et « König Lear » (n° 70, 222 p., 1,90 DM) ; la traduction est celle de Schlegel et Tieck, les responsables sont L.L. Schükking, Ernst Th. Sehrt et Wolfgang Clemen. La collection encyclopédique s'est enrichie de trois ouvrages : « Das Irrationale in der öffentlichen Finanzwirtschaft, » par Günder Schmölders (n° 100, 165 p., 1,90 DM), « Das Groteske in Malerei und Dichtung, » par Wolfgang Kayser (n° 107, 152 p., 1,90 DM) et « Duveen und die Millionäre », par S. N. Behrman (n° 108, 190 p., 1,90 DM).

Suhrkamp texte (Suhrkamp, Franfort, le n° 1,60 DM). Les principaux éditeurs allemands ont tous leurs collections à bon marché, grâce auxquelles ils fournissent à un vaste public des textes de valeur; Suhrkamp entre à son tour dans la lice avec une intention particulière : lancer des textes modernes qui seront des initiations à la littérature actuelle et en particulier des textes d'étude pour la jeunesse. Saluons donc la naissance des « Suhrkamp texte », qui débutent par deux ouvrages de Günter Eich. Le n° 1 (61 p.) contient des poésies choisies et commentées par Höllerer, le grand connaisseur de la poésie moderne, le n° 2 (61 p.) un « Hörspiel », c'est-à-dire une pièce radiophonique, genre dont le poète s'est fait une spécialité; c'est « Das Mädchen aus Viterbo». Walter Jens, dont nous avons maintes fois parlé ici, fait suivre la pièce d'une étude très perspicace, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, quand nous examinerons la place du « Hörspiel » en Allemagne. Aujourd'hui nous voulons surtout attirer l'attention du lecteur sur une collection qui promet d'être particulièrement intéressante.

Deutsche Philologie im Aufriss par W. Stammler (Erich Schmidt, Bielefeld 1960, fasc. 25 et 26, 96 p. chacun). Dans cette extraordinaire encyclopédie philologique qu'est la « Deutsche Philologie » dirigée par Stammler de nouveaux fascicules de littérature comparée s'ajoutent aux précédents et nous apportent sur des domaines difficiles à connaître des renseignements qui sont les bienvenus, même si nous ne les trouvons pas toujours suffisants. A ces deux fascicules ont en effet collaboré : C. Roos : « Die nordischen Literaturen »; H. Oppel : « Der Einfuss der englischen Literatur auf die deutsche »; H. Jantz : « Amerika im deutschen Dichten und Denken »; E. Kunze : « Wirkungsgeschichte der finnischen Dichtung »; J. V. Dam : « Der Einfluss der niederländischen Literatur auf die deutsche »; A. Rammelmeyer : « Russische Literatur in Deutschland »; A. Schmaus : « Südslavisch-deutsche Literaturbeziehungen »; A. Schmaus : « Tschechish-deutsche Literaturbeziehungen »; M. Fischbach-Pospelova : « Polnische Literatur in Deutschland »; K. K. Klein : « Ungarn in der deutschen Dichtung » et F. Babinger : « Orient und deutsche Literatur ».

Hölderlin Jahrbuch 1858-1960 (Mohr-Siebeck, Tübingen, 1960, 303 p.) Le onzième annuaire de la Société Hölderlin, qui est servi gratuitement à tous ses membres (cotisation annuelle : 15 DM) est particulièrement important, puisqu'il porte sur deux années. Outre diverses contributions, des comptes-rendus critiques, des rapports et des renseignements bibliographiques, il n'apporte pas moins de huit contributions originales : « Norbert von Hellingrath und Hölderlins Wiederkehr » par Friedrich von der Leyen; « Hölderlins Erde und Himmel » par Martin Heidegger; « Die Empedokles-Tragödie Hölderlins » par Wolfgang Schadewaldt; « Prinzessin Amalie von Anhalt-Dessau und Hölderlin », par Werner Kirchner; « Hölderlin und Novalis. Einige Uberlegungen », par Eudo C. Mason; « Zur Frage einer späten « Wendung » oder « Umkehr » Hölderlins », par Walter Hof; « Klassik und Manierismus im Werk Hölderlins », par Jens Hoffmann et « Herz », par Ulrich Häussermann.

Publications de la « Deutsche Vierteljahrschrift » (Metzler Stuttgart 1960). A diverses reprises nous avons recommandé aux lecteurs les remarquables « comptes-rendus de recherches » publiés par la « Deutsche Vierteljahrsschrift». Signalons-leur que deux d'entre eux viennent d'être publiés sous la forme de tirés à part par la maison Metzler : « Germanistische Bibliographie seit 1945 », par Hans Fromme (84 p.) et « Stand und Aufgaben der deutschen Shakespeare-Forschung, 1952-1957 », par Horst Oppel (61 p.).

Thomas Mann. Briefe an Paul Amann 1915-1952 (Max Schmidt-Römhild, Lübeck, 1959, 132 p., 17,5 × 25,5, 3 reproductions, 16 DM). Une cinquantaine de lettres et billets adressés par Thomas Mann à Paul Amann, philologue et historien autrichien, sont devenus la propriété de la bibliothèque de la ville de Lübeck; ils ont fait l'objet d'une excellente édition critique, dont le responsable est Herbert Wegener.

Grand admirateur de Romain Rolland, dont on connaît l'action au début de la première guerre mondiale, Amann prit sa défense auprès de Th. Mann, qui l'avait durement traité. Le romancier lui répondit, le 21 février 1915, et il s'ensuivit une correspondance qui devait cesser en 1918, Amann ayant alors sévèrement critiqué les « Betrachtungen eines Unpolitischen ». L'intérêt de cette première partie réside dans le fait que Thomas Mann écrivait pour ainsi dire en marge de son futur livre et que la correspondance apparaît comme le « journal » des « Betrachtungen ».

En 1935 Amann provoque une reprise de la correspondance, qui portera maintenant sur des questions politiques et littéraires, mais ne s'étendra que sur deux année. Enfin, de 1948 à 1952 les deux professeurs échangeront encore quelques lettres.

Ces lettres sont très importantes pour la connaissance des idées politiques de Thomas Mann et Wegener les a complétées par de copieux éclaircissements.

Afrika Korps, par Paul Carell, trad. de François Ponthier (Robert Laffont 1960, 572 p. 18 NF) Carell, journaliste de l'Allemagne de l'Ouest, a entrepris non pas d'écrire l'histoire de l'Afrika-Korps, mais d'évoquer l'épopée des hommes qui, sous le commandement du prestigieux Rommel, ont mis en échec plusieurs armées anglaises et auraient peut-être changé l'issue de la guerre mondiale, s'ils avaient pu atteindre le Nil. C'est une aventure vraie, qu'on lit comme un roman, mais qui visiblement n'intéresse plus beaucoup l'auteur, lorsqu'elle échoua. Si nous sommes capables d'admirer un Rommel, il aurait pu saluer au passage les Français de Bir-Hakeim, de « ce damné Bir-Hakeim » (p. 279) ou encore « cette saloperie de Bir-Hakeim » (p. 281), pour parler comme le général allemand.

Studium generale (Winter, Berlin, le n° 6, 60 DM). Le sixième cahier de 1960 est particulièrement réussi et il illustre ce que l'on peut entendre par « Studium Generale ». En effet des spécialistes d'esthétique, de religion, de philosophie y sont rassemblés pour étudier à leur point de vue une question aussi importante que la lumière. On trouve dans ce cahier d'importantes contributions de H. Seldmayr : « Das Licht in seinen Künstlerischen Manifestationen » ; W. Perpeet : « Uber das lebendig Schöne » ; C. Hentze : « Lichtsymbolik und die Bedeutung von Auge und Sehen im ältesten China » ; J. Hempel : « Die Lichtsymbolik im Alten Testament » et J. Ratzinger : « Licht und Erleuchtung. Erwägungen zu Stellung und Entwicklung des Themas in der abendländischen Geistesgeschichte. »

Akzente (Hanser, Munich, le n° 3 DM). Au centre du troisième cahier de 1960 il y a Wladimir Majakowsky, présenté en quelques pages qui le situent dans la littérature de la Russie soviétique et représenté par des poèmes, des textes en prose et des lettres d'amour. Autour de lui apparaissent Gumiljow, Jessenin, Tichonow, Abrosimow et Lebjedew avec des textes traduits par Karl Dedecius. — ce numéro contient en outre des poèmes de Werner Lutz, Karl Krolow, Nelly Sachs, Fritz Schäfer, Margot Scharpenberg, Günter Grass et des textes de Günter Grack, Franz Tachau, Günter Bruno Fuchs, Klaus Rœhler, Walter J. Mœschlin, R. J. Humm, Wilhelm Lehmann.

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le n° 2,10 DM). Le n° 7 de 1960, qui est fort intéressant, réunit des chroniques, des traductions, des comptes-rendus critiques et des articles de Harry Pross : « Die Stunde Afrikas » ; Hans Kohn : « Von der Einsamkeit und der Gemeinsamkeit der Slawen » ; Rosemarie « Winter : Die Frau von 30 Jahren-heute » ; Helmut Lindemann : « Erziehung zur Freiheit » ; Franz Schonauer : « Stefan George und sein Kreis » ; Hans Kühner : « Eneas Silvia Piccolomini » ; Isaak Babel : « Erwachen » et Olof Lagercrantz : « Västergötländisches Moor ».

Etudes Germaniques (Didier, Paris, le n° 6 NF) Le deuxième n° de 1960 (Avril-Juin) publie d'abord trois études, dont deux sont en allemand, ce qui

est peut-être excessif : « Erinnerungen an Georg Trakl », par Ludwig von Ficker; « Böll le constructeur : remarques sur « Billard um halbzehn », par Henri Plard et « Perfectibilité : der zweite Diskurs Rousseaus und die deutsche Aufklärung », par Frederic C. Tubach. Sous la rubrique « Notes et discussions » nous avons cinq contributions bibliographiques : « Ascétique et mystique féminine du haut moyen âge », par Jeanne Ancelet-Hustache; « Nouvelles études sur Gœthe », par Albert Fuchs; « Etudes sur le drame en Allemagne », par Maurice Colleville; « La poésie lyrique allemande », par R. Montigny et « De quelques livres d'histoire », par Georges Castellan. Enfin la bibliographie critique et la revue des revues complètent comme d'habitude ce numéro.

Documents (Cologne, 11 Hohenstaufenring, le nº 2,40 NF) Il serait difficile de trouver un numéro de revue aussi excellent que le troisième cahier de « Documents »; tout se lit avec un intérêt passionné, en particulier les contributions de Otto Dibelus : « Témoignage protestant »; Günter Feuser : « La jeunesse allemande derrière le rideau de fer »; Dieter Wildt : « Le Parlement de Bonn est-il fatigué? »; Bruno Lenz : « La crise des universités »; Guy Roustang : « Bilan de la socialisation agraire en Allemagne de l'Est »; Paul Schallück : « Nelly Sachs » et Charle Billy : « Souvenirs d'autres temps ». Nous ne connaissons pas de revue qui renseigne d'une manière aussi vivante sur l'Allemagne actuelle et tienne mieux le lecteur au courant. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

DU COTE DE CONARD. — Il faut signaler le travail de J. Baines paru l'an dernier : Joseph Conrad; A Critical Biography **(London, Weidenfeld and Nicolson, 513 p., 42/). En France on connaît surtout, à propos de Conrad, les livres de G. J. Aubry et de R. Las Vergnas. La** Vie de Conard **d'Aubry date de 1947 (NRF). Baines le corrige entre autres : d'avoir cru trouver dans une lettre de Bobrowsky une allusion qui n'y figure pas: d'avoir à tort daté une lettre de 1901 alors qu'elle est de 1903, et probablement exagéré la vérité littérale de l'histoire de la « Palestine », dans** Youth. **Il déclare avoir corrigé aussi le texte des lettres de Conard publiées par Aubry. Il le cite à propos de l'épisode congolais. Il apporte plus de documents que lui — les archives du port de Toulon p. ex. — et de nombreux témoignages, notamment polonais, relatifs à la vie de Conrad. Mais il n'ajoute rien de très important à ce que l'on connaissait de cette vie : l'orphelin en Pologne, les milieux familiaux, l'oncle Thadée, la vocation, Marseille, les Antilles, l'Espagne, l'Angleterre, l'Australie, l'Orient, le brevet de capitaine au long cours britannique, l'Insulinde, Maurice, le Congo, la fin des navigations, le mariage, la carrière d'écrivain en Angleterre avec ses difficultés et ses amitiés, la vie de famille; et ce qui se loge dans les interstices. Non plus que ses prédécesseurs, Baines ne comble des lacunes relatives, par exemple, au séjour dans les Antilles, ni ne résout des mystères comme celui de « Rita », la jeune femme mêlée à l'épisode marseillais. Face aux arguments d'Aubry en faveur d'un duel (1878), il soutient de raisons recevables mais non irréfutables qu'il s'agit d'une tentative de suicide.**

Pourquoi donc son livre fait-il date dans l'étude de Conrad?

Du point de vue biographique, c'est une mise au point très fouillée de tout ce qui existait. La documentation est vaste et précise comme celle d'un archéologue. Travail particulièrement difficile, s'agissant d'une œuvre aussi pétrie de souvenirs personnels, mais d'un écrivain à la mémoire peu sûre. Baines s'attache à séparer le fait de l'invention et recrée en combinant des documents. On l'avait déjà fait, mais certes pas de façon aussi insistante, ingénieuse et poussée. Voyez avec quelle cohérence et quelle clarté il présente les hypothèses relatives à l'activité carliste de Conrad, ou le coup de burin donné souvent : sur le rôle de Garnett, sur la collaboration avec Hueffer, sur les dates de composition de *Nostromo*, etc.

A ces mérites que n'atténuent pas de menues erreurs de titres ou de noms propres, s'ajoute peut-être le principal : d'avoir en même temps que biographe été critique littéraire, et consacré aux œuvres d'amples et pénétrants essais d'où se dégagent des conclusions générales.

Sa préférence de certaines œuvres est solidement fondée sur des raisons de composition et de style : il ne semble pas que personne soit allé aussi loin dans ce sens. Il a mis sa griffe sur les idées, les thèmes et les attitudes dominants souvent dégagés avant lui : le refus d'être classé écrivain de la mer; l'idéal littéraire défini dans la préface au *Nigger* et dans le *Personal Record*; la solitude; la mort et le goût de cendres; l'illusion, l'inconscience du mal environnant qui vous détruira; la préoccupation morale persistante et fondamentale; la solidarité; l'action; en un mot le romantisme, le pessimisme foncier (un des points où la biographie seconde le mieux sa critique) et le résidu de stoïcisme positif.

Plus originaux encore et plus nouveaux sont ses jugements littéraires. Qui avant lui ou mieux que lui a dénoncé les Malais de convention, les morceaux de bravoure, la rhétorique et ses envoûtements pernicieux? comparé *Nostromo* et *Guerre et paix*? fait la part respective de la peinture et de l'inspiration, de la méthode et de l'effet? atteint grâce à Brunetière des origines littéraires de Conrad?

On doit enfin, semble-t-il, faire honneur à Baines de deux hypothèses essentielles : le motif fréquent du père et de la fille et sa signification (Baines n'en tire pas parti pour insister sur l'élément féminin qu'il relève autre part chez Conrad) ; l'importance du sentiment, qui hanta toujours Conrad, d'avoir déserté sa patrie, et ses répercussions littéraires.

Ingénieux dans la conjecture, Baines n'aime guère les transpositions indues de la critique symboliste, qu'il appelle « alchimie », et les annihile par un simple recours aux faits. Sa méthode semi-narrative,

semi-allusive, nous renvoie toujours aux textes. Les longues citations qu'il en donne continuellement stimulent l'intérêt et encouragent à fréquenter l'œuvre, autre utilité de son travail. Après lui nous relirons Conrad avec profit, l'esprit en alerte aux nombreuses questions qu'il suscite, et prêts à confronter nos impressions avec celles de ce guide excellent.

Jacques Vallette.

The Listener, 4. 8. 60. — Il est en principe interdit, en Angleterre, de faire lors d'une audience allusion aux fautes passées du prévenu. Mais une loi de 1898 lui permet de déposer sous serment pour sa défense, en sollicitant des témoignages favorables ou en citant des faits désobligeants pour l'accusation ou ses témoins. Dans ces deux cas, la loi permet en revanche à l'accusation de ne pas se borner aux faits de la cause, ce qui paraît équitable. R. N. Gooderson observe qu'on peut créer un préjugé indûment défavorable au prévenu en parlant de faits sans rapport avec l'accusation. Il cite plusieurs cas où le juge a tenté de parer à cet inconvénient : par exemple, mettre le jury en garde contre les dires d'un accusé dans l'intérêt de celui-ci, prenant ainsi sur soi de rejeter un témoignage admis par la loi. Le Parlement, suivant cette pratique, abolira-t-il des dispositions gênantes et laissera-t-il au juge la faculté de retenir ou non des témoignages dommageables à l'accusé?

Stand, Vol. 4, Nos 1 and 2. — Dirigée par J. Silkin dont nous avons dit du bien comme poète, cette revue mérite d'être remarquée. Aux sommaires de ces deux livraisons : poèmes, nouvelles, essais, comptes rendus de D. Abse, R. Church, V. Watkins, C. Day Lewis, P. Potts, H. Mac Diarmid, J. Heath-Stubbs, et bien d'autres sans compter l'animateur lui-même. Et le numéro ne coûte que 2 shillings.

The Kenyon Review, Summer 60. — Poèmes. Nouvelles. R. Graves. La littérature américaine au Japon. S. Soloman, génie obscur. Ironie et absurdité dans le théâtre d'avant-garde. Brecht. L'héroïne de Jivago.

The Paris Review, Spring 60. — Trois nouvelles illustrées. Journal d'une traversée du Panama (ill.). Interview de A. Huxley. Sept dessins de Soulages. Nombreux poèmes.

Les langues modernes, juill.-août 60. — Romantisme et surnaturalisme dans l'art anglais. N. West, écrivain perdu.

Begging the Dialect, by **R. Skelton** (Oxford Univ. Press, 1960, 101 p., 15/). — Après Third Day Lucky, remarqué ici récemment, voici le recueil suivant du même auteur. Il contient beaucoup de questions, beaucoup sur les problèmes du mot, sur son pouvoir libérateur et sur celui de l'image. Et ces poèmes dénotent une virtuosité, même une facilité, un plaisir dans les combinaisons du kaléidoscope verbal, qui suggéreraient en littérature un parallèle passable à ce qu'est Mathieu en peinture. Ils semblent parfois une découverte de leur propre sens, forme très acceptable, et qui peut être excitante, de l'aventure créatrice. Avec un art assuré de l'attaque et du refrain, ils sont adaptés à des situations qu'on dirait improvisées, mais par un esprit exercé. Il leur arrive de jouer autour des « figures les plus profondes ».

Selected Criticism 1916-1957, by **J. M. Murry** (Id., 1960, 318 p., 30/). — Durant plus de quarante ans, Murry vécut de sa plume d'où sont sortis plus de 40 volumes. C'était un critique, et de premier ordre, mais dans plusieurs genres, souvent aux franges sociales et religieuses de la littérature qu'il ne concevait pas purement en soi. Ce sont 29 essais conçus ainsi, et en général tirés entiers de livres épuisés ou non, que Sir R. Rees offre à notre admiration et à notre appétit. On y entrevoit l'étendue des intérêts de Murry et de sa culture, son acuité insistante, son bon sens dans la polémique où il voyait le joint de la cuirasse et perçait à jour le plus spécieux faux-semblant : par exemple sa défense de Molière contre C. Bell et I. A. Richards. On voit encore avec Proust et Stendhal comme il savait apprécier notre littérature, sans préjudice des

autres avec Gœthe, Lessing, Tchékov, Whitman. Les Anglais sont naturellement bien présents dans ce recueil, notamment Lawrence dont la vie fut mêlée à celle de Murry. On espère maintenant une collection d'essais non encore réunis.

Studies in Landscape Design, by **G. A. Jellicoe** (Id., 1960, 252 p., 25/). — Livre excitant, en plein dans notre civilisation, et que l'auteur, architecte paysagiste, a pris d'un angle à la fois pratique et esthétique. Composé de sept conférences, il tire son unité d'un souci continuel de préserver les valeurs humaines dans des conditions de vie déshumanisantes. L'auteur écrit agréablement; sa connaissance du passé, y compris la peinture des maîtres, et sa conscience des problèmes présents s'épaulent pour notre profit, qu'il s'agisse de jardins italiens et anglais ou d'adaptation mutuelle de l'édifice, de la route et du paysage. L'illustration comprend 2 fig. in t. et 60 p. de pl. h. t., remarquables de rendu et de diversité, mais non assez référées au texte.

The Buddhist Art of Gandhāra, by **Sir J. Marshall** (Cambridge Univ. Press, 1960, 248 p., 45/). — L'auteur de ce livre est mort pendant qu'on en préparait la publication. Il a remis à jour l'histoire de l'art gréco-bouddhique du Gandhāra, sur lequel le travail de base, auquel il rend hommage, était celui de Foucher. Celui-ci ne disposait pas des données dont a profité Sir John alors qu'il dirigeait les fouilles de Taxila, et dont le premier résultat fut de révéler au Gandhāra l'existence de deux écoles successives, de démêler mieux les influences exercées sur l'évolution de l'art de cette région, et d'en distinguer les étapes. On ne trouve ici que l'histoire de la première des deux écoles, laquelle se groupe en trois chapitres. Sir John donnait son livre pour une simple entrée en matière : il est évidemment destiné aux savants aussi bien qu'au public, lequel, guidé par le texte, saura goûter les 152 belles figures h. t. auxquelles la récente exposition du Petit-Palais ajoute un intérêt actif.

Before and After Socrates, by **F. M. Cornford** (123 p., 7/6). **Greek Literature for the Modern Reader**, by **H. C. Baldry** (331 p., 13/6). Ch. : Id., 1960. — Tous deux brochés, de la série « Paperbacks », et consacrés à la Grèce antique par des spécialistes qui sont d'excellents écrivains. 1° Trois conférences sur Socrate, Platon, Aristote, plus une sur la science ionienne avant Socrate, pour montrer la conversion de l'étude de la nature en celle de la vie et de l'âme humaines. 2° La littérature grecque, selon l'auteur, sciemment non-objectif, s'arrête à l'âge alexandrin, comprend les vieux savants-philosophes, et se compose d'œuvres parmi lesquelles il a fait un très libre choix et qu'il cite en abondance. Il s'est adapté à son lecteur, supposé profane, aux questions duquel il répond d'avance dans 2 chapitres, au début, particulièrement utiles.

Anna Christie, The Emperor Jones, Desire Under the Elms, by **E. O'Neill** (206 p.); **Selected Short Stories**, by **W. Sansom** (271 p.). Ch. : 3/6. **The Penguin Book of Narrative Verse**, ed. by **D. Herbert** (478 p., 5/). — 1° Du premier dramatiste originalement américain, et du génie expressionniste qui a marqué son époque, trois pièces marquantes, les premières de 1920, la troisième de 1924. 2° Choisies par un conteur contemporain très en vue, vingt et une de ses nouvelles, la plupart d'une horreur très particulière. 3° Aux anthologies poétiques Penguin, celle-ci, en existant, prouve qu'elle manquait. On s'aperçoit que la poésie narrative peut aller du simple récit à une expression lyrique subtile et forte. A côté des morceaux qui vont de soi, on fera peut-être dans cette collection étonnamment large des découvertes comme certains poèmes de la Renaissance, de Landor ou d'autres modernes.

The Sign of the Fish, by **P. Quennell** (London, Collins, 1960, 255 p., 21/). — A la base de ces essais divers, il y a l'activilité littéraire, ses causes et ses conditions; les souvenirs et les leçons d'une vie d'écrivain pour qui « tout effort littéraire tend à faire part d'une expérience ». L'expérience des lettres, notamment des auteurs français qui entrent pour beaucoup dans sa profitable culture. Celle aussi de la vie, événements et personnages, d'où il tire des descriptions et des portraits brillants, dans une prose claire, souple, serrée. On trouve là

rendus tout vifs des romanciers célèbres qui furent ses camarades, des illustrations mondaines et, ou littéraires. Et puis, toujours nourries d'exemples, et prises de son angle particulier, des réflexions originales sur de vieux thèmes comme l'écrivain et la névrose. Mais qui sont Lady Thaxted et l'Anglais de la place Navone?

The Greatest Problem, by **F. L. Lucas** (London, Cassell, 1960, 347 p., 30/). — L'auteur, spécialiste de la littérature anglaise à Cambridge, parle lettres et écrivains dans la plupart de ces neuf essais, mais par rapport à des choses qui lui tiennent à cœur. D'où l'allure de conversation intime que prend souvent ce livre de bonne foi, dont le ton et l'attitude sont parfois — heureuse surprise — un peu à l'ancienne mode : il y a des coins de libéralisme conservateur et de bon sens voltairien. Le plus grand problème, avant la bombe, est la surpopulation sous-alimentée de demain. Un autre, plus général, est le bonheur, par rapport auquel sont considérés ici plusieurs écrivains, dont Housman. Un autre, comme celui des livres, peut causer quelque regret du passé. Beaucoup de citations, qu'on s'amusera à replacer dans leur contexte. Lucas plaît à qui goûte la réflexion sans hâte, les opinions décidées et nuancées, l'expression modérée, l'ironie, et, en matière de culture, « un régime discret de nourritures exquises ».

A New History of the United States, by **W. Miller** (Ib., Faber, 1960, 494 p., 30/). — Nouvelle, cette histoire l'est de plusieurs façons. Si l'auteur a tous les titres académiques requis, sa carrière l'a sorti de l'ornière universitaire et habitué à voir les choses en homme de pensée et d'action à la fois. Sans charlatanisme de mauvais goût, sa présentation du sujet est d'un bon journaliste : imagée et imaginative. Son récit avance librement, passe sur le moins important, insiste sur le significatif à l'aide d'anecdotes et de références personnellement recueillies aussi bien que d'autorités plus classées. Il commence par l'état du monde avant Colomb et finit sur un bilan et un coup d'œil philosophique vers l'avenir. Sa sérénité paraît remarquable, et telle que seul un Américain pouvait en user sans refroidir son inspiration. Bref, la manière de ce livre autant que sa matière le font recommander comme un bon instrument de travail et comme le fruit des méditations d'un Américain conscient, en adulte, du monde nouveau auquel il faut s'adapter.

Collected Poems, by **E. Muir** (Ib., Id., 1960, 310 p., 25/). — Muir est mort en janvier 59. Ces poèmes complets ont été édités par Mrs. Muir et J. C. Hall. Ils comprennent tout ceux qu'il a écrits de 1921 à 1958 et souhaitait conserver, avec d'autres trouvés dans ses papiers. L'édition précédente, de 1952, comptait 196 p. C'est dire de combien l'accroît celle-ci. Il n'y a pas de reclassement. Les recueils successifs sont repris dans leur ordre chronologique, avec des additions la plupart du temps. Ils se terminent sur le dernier de 1956, suivi des poèmes inédits en volume. On peut donc lire maintenant réunie l'œuvre d'un des poètes les plus sincères, nobles, simples, délicats, traditionnels et modernes, c'est-à-dire les plus personnels et les plus attachants de notre époque. C'est dommage que ne figure pas ici l'introduction de J. C. Hall à l'édition de 1952.

Birth by Drowning, by **N. Nicholson** (Ib., Id., 1960, 63 p., 12/6). — On a dit du bien ici plusieurs fois des poèmes de cet auteur et de ses pièces en vers. En voici une nouvelle, d'inspiration biblique, où l'histoire d'Elisée et de Naaman est transposée dans des situations actuelles. Œuvre très distinguée, écrite dans ce vers vigoureux, montagnard, salubre, et avec cette sensibilité, qui n'appartiennent qu'à Nicholson.

Arnold Bennett and H. G. Wells, ed. by **H. Wilson** (Ib., Hart-David, 1960, 290 p., 25/). — Du fonds Wells des archives de l'université d'Illinois, d'où venait déjà la correspondance Wells-James, en voici une autre entre Wells et A. Bennett : 173 lettres échangées entre 1897 et 1930. Toutes doivent intéresser, même de simples billets à propos d'incidents ou d'événements fugitifs et sans portée, mais toujours vifs, agrémentés par Wells d'un dessin à l'occasion, et permettant parfois un coup d'œil sur leurs ménages et sur leur vie intime, celle de Wells fort libre. Leurs discussions

et jugements littéraires sont profitables et aident à mieux comprendre non seulement tels de leurs grands confrères, mais eux-mêmes. Tous deux ambitieux, leur mutuelle estime ne les empêche pas de se dire des vérités dont ils ne s'offensent pas, Bennett avec une nuance de respect et Wells non sans franche complaisance. L'introduction et les éclaircissements continuels en notes constituent un travail d'édition exemplaire.

The First World War, by **C. Falls** (Ib., Longmans, 1960, 445 p., 42/). — L'ancien prof. d'histoire de la guerre à Oxford raconte la première de celles que nous avons connues, après en avoir exposé les causes en un chapitre. Il ne cite qu'un choix de ses sources et en fait en bas de pages un usage mesuré. Sans négliger d'autres aspects, c'est sur les opérations qu'il insiste. Un Français même ombrageux doit reconnaître l'équité de ses jugements, leur pondération, leur générosité, au regard des amours-propres nationaux. Il paraît que l'honneur des chars et du repérage au son revient aux Anglais, celui du barrage roulant aux Français. Soit. Est-il sûr que les divisions de réserve françaises du début fussent médiocres? On peut discuter sur le détail, mais on revit avec passion cette épopée déjà lointaine. Il est utile qu'un étranger qualifié adopte devant nous des idées peut-être insolites : qu'on peut contester que la Marne fût une victoire, malgré son importance immense; que l'offensive du 16 avril 17, bien qu'elle ait déçu, obtint des résultats considérables. Falls insiste aussi pour qu'on rende pleine justice aux Autrichiens et aux Américains. S'il méprise les intrigues politiciennes, celles de Ll. George contre Haig p. ex., il ne juge pas le premier tout d'une pièce, non plus que les chefs militaires sur lesquels ses opinions sont décidées dans les deux sens, mais nuancées. Enfin, ayant pris part à cette guerre, il en dégage l'esprit avec justice. Malgré ses ruines et ses gaspillages, malgré ses suites funestes, elle eut chez le combattant moyen, dans des conditions atroces, un ton pur et désintéressé. Cela peut sembler incroyable aujourd'hui, mais cela importe aux raisons qu'on a de désirer ne pas avoir vécu, ou ne pas être mort, pour tout à fait rien.

The Borderland, by **R. Lloyd** (Ib., Alen and Unwin, 1960, 111 p., 16/). — La littérature anglaise est considérée ici d'un angle quasi-angélique : celui où la théologie est traduite dans le langage des hommes de lettres. La frontière du titre est celle qui unit ces deux grands pays. Délibérément, l'auteur laisse de côté plusieurs des premiers noms qui viendraient à l'esprit. Il en reste assez pour intéresser vivement les Français à un canton de cette littérature dont ils ne semblent pas avoir le pareil, et pour renouveler notre vision de ce magnifique domaine; car, sans impérialisme insidieux, le filet de Lloyd est large et serré.

Memoirs of a Renaissance Pope, transl. by **F. A. Gragg,** ed. by **L. C. Gabel** (Ib., Id., 1960, 381 p., 30/). — Aeneas Sylvius Piccolomini fut pape, sous le nom de Pie II, de 1458 à 1464 Il a laissé des mémoires appelés C o m m e n t a i r e s comme ceux de César, traduits récemment en anglais pour la première fois, et dont le présent vol. est un abrégé. Ils touchent à presque tous les sujets d'intérêt dans la vie politique, sociale et intellectuelle de son temps, aussi bien en Italie que dans le reste de l'Europe qu'il tenta d'entraîner dans une croisade avortée au départ en raison de sa mort. On lira ici le récit de bien des guerres entre la papauté et les Etats d'Italie, où sont mêlés plus ou moins l'Empereur et le roi de France, notre Louis XI. L'auteur s'y peint, souvent involontairement, dans un style assez impassible: grand politique, sachant déguiser son ambition (voyez son acceptation de l'élection), grand bâtisseur, sûr et même content de lui. On ne manquera pas quelques scènes fort comiques (p. ex. les courses de Pienza). On comprend que Burckhardt ait eu si souvent recours à ces mémoires pour sa C i v i l i s a t i o n d e l a R e n a i s s a n c e.

This Little Band of Prophets, by **A. Fremantle** (Ib., Id., 1960, 256 p., 28/). — Le mouvement fabien a, sans être un parti, influé sur la vie politique et économique de l'Angleterre pendant trois quarts de siècle. Mrs. F. en raconte l'histoire qu'elle divise en cinq périodes : mise au point de données éparses, avec aussi l'apport de documents inédits. Héri-

tiers des radicaux, sans eux n'existeraient pas la London School of Economics, le plan Beveridge, le New Statesman, l'Express français, tels qu'ils sont au moins. En 45 étaient des leurs Attlee, premier ministre, et 229 députés dont 41 « dans le Cabinet ». On n'aurait pas cru celui-ci aussi nombreux; et on ne comprend pas non plus comment, le gouvernement Chamberlain tombé à l'automne 39, Churchill n'est arrivé au pouvoir qu'en mai 40. Distractions, sans doute, d'un auteur qui sait retenir par la vivante peinture de tant de personnages illustres et originaux.

The Defeat of John Hawkins, by **R. Unwin** (Ib., Id., 1960, 319 p., 25/). — Le héros de ce livre devait prendre sa bonne part de la défaite de l'Armada. Il s'agit ici de ses tribulations une vingtaine d'années avant, alors qu'il allait en Afrique faire des razzias d'esclaves pour les vendre aux colons espagnols des Antilles, et plus précisément de son troisième voyage. Le talent de l'auteur sert bien un sujet fertile. A travers les aventures en pays sauvages où l'on affronte l'homme et l'animal, les duretés de la vie à bord, les fringales suivies de ventrées où l'on crève, la captivité, les horreurs de l'Inquisition, se dessine une personnalité aussi adroite qu'énergique, et qui sait politiquement faire grâce in extremis pour rallier un assassin (scène magistralement décrite). Un choix ingénieux et curieux d'illustrations : cartes, portraits, bateaux, scènes de l'Inquisition.

Other Voices, Other Rooms, by **T. Capote** (Ib., Ace Books, 1960, 140 p., 2/6). — On est heureux de trouver maintenant à bon marché ce jeune Américain de premier plan, dans l'histoire des expériences d'un adolescent. Joies et terreurs, visions et cauchemars, Capote a marqué d'une empreinte non pareille l'univers de la jeunesse.

Lectures on Modern History, by **Lord Acton** (Ib., Fontana, 1960, 319 p., 6/). — On a consacré ici une chronique à Lord Acton il y a quelques années. Voici les conférences de Cambridge qui ont surtout rendu célèbre cet esprit hors cadres, comparable à Tocqueville. Elles vont des débuts de l'Etat moderne à la guerre d'Amérique, en dix-neuf études précédées d'un discours sur l'étude de l'histoire. Introduction compétente du prof. Trevor-Roper.

Plays of the Year 20, e. by **J. C. Trewin** (Ib., Elek, 1960, 432 p., 18/). — Continuons à louer cette série de pièces récentes dans son 20e vol. L'une, adaptation par R. Gow des Edwardians de V. Sackville-West : la demeure de famille plus forte qu'une tentative d'évasion. Puis une pièce de H. R. Williamson sur Robert Bruce, donnée l'an dernier au festival d'Edimbourg. Rollo, qui la suit, adaptation de Patate par F. Douglas, a eu le même succès à Londres que l'original à Paris. Enfin The Sound of Murder, par W. Fairchild, pièce assez horrifiante et qui a très bien réussi également, où l'on a ingénieusement recours au dictaphone. Tout ce divertissement de qualité dans un vol. de poche, bien relié.

The Big Chance, by **V. Scannell** (Ib., Long, 1960, 188 p., 12/6). — On parlait récemment ici de Scannell poète. C'est un romancier aussi distingué dans le genre à sensation. Son expérience de boxeur lui sert dans cette histoire d'un cogneur auquel on tend un piège — une femme — pour l'empêcher d'aborder l'éliminatoire poids lourds qui devrait couronner sa carrière. Le manager de l'adversaire paiera tard, mais bien.

Image and Experience, by **G. Hough** (London, Duckworth, 1900, 240 p., 21/). — On a fait ici l'éloge de plusieurs livres de G. Hough, chacun sur un sujet suivi et limité. Celui-ci n'est pas moins intéressant, bien qu'il n'ait pas été conçu comme un tout. Les études qui le composent ont l'unité d'un tissu conjonctif en relation avec les précédents. Après les Last Romantics, Hough a voulu examiner les idées qui ont guidé la révolution poétique du début de notre siècle : d'où les conférences sur l'imagisme et sur une révolution dont on peut trouver plus grand le contenu de pensée (à l'occasion d'une discussion d'Eliot) que ne le fait l'auteur, et sur le vers libre. Byron et Lawrence donnent lieu à une comparaison du premier romantisme et de celui de notre époque. Comme suite au cha-

pitre sur Ruskin des Last Romantics, Hough compare sa théorie esthétique et celle du moderne Fry. Il y a un chapitre sur la psychanalyse en littérature (Freud et Marx étant considérés comme les grands ressorts idéologiques entre 1900 et 1940), et trois sur Moore et Conrad, romanciers de transition entre le XIX[e] et le XX[e] siècles. On aime chez Hough la finesse d'un jugement solidement appuyé sur le fait; à cet égard, les écrivains ne lui font pas illusion, ils savent ou ne savent pas (voyez Byron et Conrad), et l'interprétation en est renouvelée. Sur les leçons à tirer des grands romanciers modernes, H. est peu rassurant : on ne peut les imiter, on ne peut les refuser sous peine de mort. Etant encore si proche de son sujet, on ne peut guère que poser des questions et dégager de grandes lignes.

The Greater Infortune, by **R. Heppenstall** (Ib., P. Owen, 1960, 194 p., 15/). — Refonte de deux romans précédents, dont l'action est placée immédiatement avant la guerre. De l'auteur du Blaze of Noon, ce ne peut être qu'un divertissement ironique, cultivé (voir entre autres le recours à l'astrologie) amusant et divers grâce à la liberté d'invention où invite le genre : le récit picaresque à la première personne.

Rembrandt as a Draughtsman, by **O. Benesch** (Ib., Phaidon, 1960, 164 p., 27/6). — Le prof. Benesch, auteur d'un catalogue en six volumes des dessins de Rembrandt, donne ici non plus aux érudits, mais au public, un choix des plus beaux de ces dessins : 115 illutrations, presque toutes en pl. p., dont 4 en couleurs; figures, portraits, animaux, paysages, projets de compositions religieuses et historiques. Il décrit dans son introduction l'évolution de R. dessinateur — sujets, moyens d'expression et conception générale liés — depuis l'italianisme du début jusqu'aux effets maximums obtenus par le minimum de moyens, à la simplicité monumentale et à la spiritualité par lesquels il ouvre la voie aux modernes en transformant l'idée et la fonction du dessin. On trouvera dans ce livre beaucoup de plaisir et d'instruction.

Vicky's World (Ib., Secker, 1959, 12/6). — Ce caricaturiste politique s'est acquis depuis quelques années une réputation comparable à celle de Low. Voici réunis ses dessins de février 54 à août 59. Il attrape cruellement les ressemblances et son imagination met ses personnages, de pauvres hommes, tâtonnants, têtus, obtus, débordés, dans des costumes et des rencontres aussi drôles qu'imprévus. Voilà une bonne occasion de relire en images l'histoire des dernières années et de constater combien tout cela passe et s'oublie vite.

Landscape Drawing, by **G. E. Hutchings** (Ib., Methuen, 1960, 144 p., 30/). — Il s'agit ici strictement de dessin de paysage, dans l'intention de faire ressemblant. Donc pas de couleur, d'aquarelle, de lavis, de concessions au tempérament qui déforme. Dans ces limites austères mais utiles, une foule d'excellents conseils bien classés, et juxtaposés à des illustrations exemplaires, dont plusieurs de Ruskin et de Lear, et beaucoup de D. Linton, prof. de géographie à l'univ. de Birmingham : car, entre autres adeptes du croquis perspectif, le livre s'adresse aux étudiants géographes. On est heureux de voir cité parmi les instruments de travail le « flow-master » et expliqué son fonctionnement.

Five Travelling Companions, by **A. Hatton** (Ib., Pall Mall, 136 p., 12/6). — Les cinq compagnons de voyage, ce sont les cinq sens que l'auteur nous encourage à utiliser pour goûter la vie et surtout les voyages. Un chapitre consacré à chacun. Il est beaucoup question de l'Italie et de la France, dont quelques termes et locutions ne sont pas indemnes. Peu importe, c'est un livre de bonne humeur et de bonne volonté, joliment illustré par J. Cooke et M. Curette.

Mountain of Victory, by **L. Hanson** (Ib., Secker, 1960, 222 p., 30/). — Ce n'est pas du peintre qu'on a voulu parler ici, mais de l'homme : vie et caractère. L'œuvre n'intervient que pour sa valeur biographique. Les faits eux-mêmes sont connus. L'auteur y ajoute son appréciation de leur importance (p. ex. les répercussions de l'œuvre de Zola), l'émotion et la chaleur de la vie; c'est-à-dire la couleur et le relief. On est pris par

le récit, par la peinture du milieu et des contemporains. Et le talent de l'auteur va jusqu'à nous entraîner dans ses prises de parti.

Olivia, by **Olivia** (Ib., Grey Arrow, 1960, 144 p., 2/6). — Première éd. bon marché de cette histoire parue en 1949 et louée partout sans réserve pour ses qualités de forme exceptionnelles : une année de la vie d'une jeune fille, un amour singulier. On ne sache pas que l'auteur se soit fait connaître ni n'ait été démasqué (e?).

The Chinese Eye, by **Chiang Yee** (Ib., Nethuen, 1960, 255 p., 25/). — L'auteur est peintre et poète. Il a écrit ce livre pour nous faire comprendre la peinture de son pays. Comme elle est liée à l'histoire et presque synonyme de culture, tant elle est en rapport étroit avec les idées, trois chapitres sont nécessaires pour présenter en abrégé l'histoire de la Chine et les incidences sur la peinture des philosophies confucianiste, taoïste et bouddhique, ainsi que sa relation à la littérature. Ensuite seulement on nous dit en quoi elle consiste et on nous parle des intentions et du style, des instruments et des procédés employés. Qui n'est guère au courant sera frappé de l'absence de couleur, ou de sa sobriété; de l'absence de certains sujets; de la fréquence de la peinture narrative; et d'autres différences avec nos habitudes. Quant à l'attitude chinoise vis-à-vis de la nature, elle n'est pas si loin que le croit l'auteur de celle de beaucoup d'occidentaux.

The Birthday Party, by **H. Pinter** (Ib., Id., 1960, 159 p., 12/6). — Trois pièces d'un jeune auteur qui fait beaucoup parler de lui depuis deux ans. En scène, de petites vies et des cerveaux rudimentaires. Des êtres plus agis qu'agissant. Des situations étranges, énigmatiques. Une réalité gauchie, désamarrée, sans lois, surtout dans la dernière pièce, exercice du genre absurde qui n'existerait sans doute pas sans Beckett. Une bonne part de tout cela peut dissimuler un symbole. On ne sait si c'est gratuit, on est irrité non sans charme, on ne le lâcherait pas. On est pour (je le suis) ou contre. Neutralité impossible.

The Memoirs of Casanova, Vol. IV (Ib., Elek, 1960, 656 p., 35/). — Cette traduction de Machen continue à paraître à une cadence assez rapide. Les voyages continuent : Grenoble, Avignon, Marseille, Toulon, Nice, Gênes et autres villes d'Italie. Moins de dangers et plus encore d'aventures galantes que jusqu'ici, assez variées pour éviter tout risque de satiété. Quelle santé de fer, que de chance, que de sequins, *sine quibus non!* Giacomo s'est fixé certaines règles et refuse de les enfreindre; cette relative délicatesse enlève au vice la brutalité, maintient un ton de gaieté et permet au galant de demeurer serein hédoniste entre son corps exigeant et ses conventions morales. Bon échantillon de l'homme — on n'ose dire moyen — sensuel du XVIIIe siècle.

All or Nothing, by **J. C. Powys** (Ib., Macdonald, 1960, 219 p., 16/). — Le vénérable auteur de *Wolf Solent* a fait du chemin dans l'univers, en conservant son don de double vue. Le décor prochain n'est de plus en plus, comme ici, qu'un tremplin pour une invention qui transcende nos servitudes physiques et pour une spéculation qui s'ébat dans un monde où les éléments et catégories familiers, du minuscule à l'infiniment grand, sont brassés en des stupéfiantes combinaisons. Il en fait voir aux petits citoyens d'un coin d'Angleterre dont nul comme lui n'aurait tiré parti. Ses divagations cosmiques mettent tout en question avec une verve puissante et désordonnée qui ne peut intimider que les petits estomacs.

The Drums of Father Ned, by **S. O'Casey** (Ib., Macmillan, 1960, 119 p., 8/6). — Le poète fait entendre ces tambours plusieurs fois dans sa comédie à laquelle ils donnent son sens de fantaisie symbolique. Sauf existence folklorique possible, le P. Ned semble inventé : espèce de dieu Pan, de génie de la jeunesse, de la joie et de l'activité. Il ne paraît pas, mais tout ce qui, dans la pièce, veut vivre et changer le monde se réclame de lui, face aux vieux et au conservatisme mort. Voilà sans doute le sens profond d'une action située dans une Irlande aimée pour ses forces vives, taquinée dans ses ridicules, conviée au renouveau. Beaucoup de mots et de situations drôles.

The Charted Mirror, by **J. Holloway** (Ib., Routledge, 1960, 238 p., 25/). — L'essai sur l' « école de la colère », naguère signalé ici, figure dans ce recueil qui semble devoir marquer dans la critique contemporaine. Les parties une et deux concernent respectivement les vers et la prose, et contiennent des études appétissantes. Elles dénotent les mêmes qualités et préoccupations que la troisième partie, consacrée à la critique en général et qui à beaucoup de gens paraîtra la plus intéressante, sinon indispensable; en France du moins, où les auteurs et points de vue abordés par J. H. ne sont pas aussi familiers, pour dire le moins, qu'en pays anglo-saxons. Là-bas règne, depuis Richards et Eliot notamment, une convention, une obligation d'attitude face à l'œuvre littéraire, surtout en poésie, qui peut révéler une entente imparfaite des chefs de file et, par suite, fausser et rétrécir l'esprit critique. Très utilement J. H. réexamine les doctrines et positions de ces grands ancêtres, en remet le contenu en question, y démêle, chez eux et leurs épigones, certaines confusions capitales. Opportun inventaire, mené avec toute la rigueur logique, toute la flexibilité sensée, tout l'esprit d'accueil qui peuvent fortifier une position moyenne entre les fanatismes moral et formel. On nous rappelle à propos qu'une œuvre d'art est dérobée, par sa nature, à l'analyse scientifique, et justifiable du flair aussi éclairé qu'il se peut. Du coup voilà permise la discussion à l'honnête homme, à commencer par les passionnants exemples de J. H. et par ses propres jugements.

The Fugue and Shorter Pieces, by **J. Holloway** (Ib., Id., 1960, 62 p., 12/6). — J. H. critique est aussi un artiste, espèce qu'il estime supérieure à l'autre. Son volume de vers doit se lire sans référence aux essais et comme intéressant en soi. Il donne l'impression d'un métier ferme et varié, mais d'un style encore indécis peut-être et qui se cherche. Sur un monde très contemporain d'impressions riches et précises, dans la conception et dans le langage, avec une préférence pour certains thèmes d'interprétation comme le voyage, ce sont des exercices au sens de Valéry, autre maître de l'art volontaire. A noter aussi le don d'intriguer par la présentation insolite.

Casanova's Chinese Restaurant, by **A. Powell** (Ib., Heinemann, 1960, 229 p., 16/). — Cinquième volume de la série de romans intitulée *The Music of Time*. L'action se passe pendant la guerre d'Espagne, dans la bohême londonienne : la haute où, si désargenté qu'on soit, on se débrouille grâce à l'éducation et aux relations; la basse, aussi désaxée qu'elle, mais où la pauvreté peut introduire la tragédie. J'avoue n'avoir pas jusqu'ici mordu à Powell, ni compris pourquoi on le met au premier rang des romanciers actuels. A présent — fus-je mieux disposé? — je le comprends mieux et j'espère écrire un jour sur lui une chronique non sans réserves. Aujourd'hui je n'en dirai que du bien, quant au fond, au style, au talent de portraitiste et de peintre social, au don de grand comique et de psychologue frappant, qui font qu'il s'est taillé mieux qu'un pagne dans le manteau de Proust.

Sons of God, by **C. Griffin** (Ib., Angus and Robertson, 1960, 272 p., 16/). — Roman au goût de notre temps « décolonisateur ». Un Français écrivant ainsi de ses compatriotes se ferait joliment houspiller. Ce sont les Anglais dans leurs possessions qui sont étrillés ici. Le snobisme solennel, la suffisance aveugle, la médisance, la hantise de la préséance et de l'avancement, toutes les petitesses, se présentent dans la liberté la plus inconsciente, avec, pour rappeler à l'échelle humaine, quelques Français. Leurs compatriotes oseront à peine rire et s'interrogeront sur eux-mêmes.

In Pursuit of the English, by **D. Lessing** (Ib. MacGibbon and Kee, 1960, 240 p., 21/). — Il y a beaucoup de livres, non sans utilité, où des étrangers décrivent l'Angleterre et les Anglais. Celui-ci, œuvre d'une Anglaise expatriée qui revient, dans de rudes circonstances, au pays chéri comme une terre promise, se compose à petites touches d'anecdotes et d'expérience en réponse à des questions jamais entièrement satisfaites, à la poursuite de ces êtres élusifs et mal définis : les Anglais. Plutôt que ce qui les constitue, on nous montre ce qui les distingue dans leur pureté; au hasard

des rencontres, le centre étant une maison d'ouvriers, on les fait voir sans gloire, avec leur orgueil d'appartenir à tel quartier de taudis, leur humour inimitable (dans le bus), leurs préjugés (à l'égard de la prostituée). Et, comme Mrs. Lessing attrape et décrit à la perfection, on n'en a jamais assez tant qu'elle ne s'oublie pas, comme parfois, hors du sujet.

That Great Lucifer, by **M. Irwin** (Ib., Chatto, 1960, 320 p., 25/). — « Grand, beau, hardi, mais diablement orgueilleux » disait Aubrey de Raleigh, sujet de ce livre qui raconte son histoire et trace son portrait. Personnage très complexe et type de grand aventurier de la Renaissance; homme d'action et de rêve, soldat, courtisan, poète; vie hors série, éclatante dans ses triomphes et dans ses catastrophes, menée parmi d'autres vedettes historiques elles aussi dépeintes, finie sur le billot comme celle d'un grand seigneur. L'auteur n'y ajoute guère de nouveau, mais les Français auront intérêt à l'apprendre dans ce livre chaleureux, pénétrant, passionnant. Illustrations bien choisies (p. ex. Elisabeth).

Boxwood, by **R. Stone** and **S. T. Warner** (Ib., Id., 1960, 47 p. 10/6). — Le premier a gravé les vingt et une vignettes : très plaisantes, très anglaises, avec des arbres, des églises, des cimetières, des maisons campagnardes, des animaux familiers. Sur les pages opposées, la seconde a écrit des commentaires en vers charmants, délicats et personnels. Joli cadeau à faire.

The French Exiles 1789-1815, by **M. Weiner** (Ib., Murray, 1960, 252 p., 25/). — Après d'autres, voici une histoire de l'Emigration en Angleterre, depuis ses débuts « joyeux » avec le frivole duc d'Artois jusqu'à la Restauration. L'auteur lui a communiqué la chaleur de ses vues et de ses sentiments; on la lit donc volontiers. Ce long épisode, imprégné du culte de l'honneur, fait honneur aux réfugiés et aux Anglais qui les accueillirent sans distinction d'opinions. Le gouvernement fut réservé au début, mais le Parlement vota des subsides, dont un appendice donne le détail. Les acteurs sont portraits avec agrément, p. ex. le comte de la Ferronays. Pourquoi pas la famille d'Osmond, entre autres? Au total il y a là beaucoup à apprendre.

Dean Inge, by **A. Fox** (Ib., Id., 1960, 311 p., 28/). — Le sujet de ce livre (1860-1954) fut au premier rang des discussions de son temps. Le sous-doyen de Westminster conte sa vie, dont l'épisode principal fut, de 1911 à 1934, le doyenné de saint Paul. Ceux qui ont entendu Inge conférencier ont pu se faire de ce polémiste zézayant et volontiers mordant une idée sommaire qu'ils feront bien de réviser à la lumière de sa biographie. Le portrait de cet homme complexe stimule la curiosité : mêlé au monde et non sans ses coins de sainteté, irritable et humble, ferme croyant impatient des formes, sa logique intérieure est faite de contradictions. Les chapitres les plus intéressants, en plus de tout ce que l'auteur a tiré des journaux tenus par Inge pendant soixante ans, concernent non tant les *Outspoken Essays* qui ont fait sa réputation d'écrivain, que ses méditations sur le mysticisme et sa position vis-à-vis du modernisme dont il était proche, notamment celui de Tyrrell. On peut trouver une haute inspiration dans son christianisme libéral; c'est peut-être surtout comme bel exemple de spiritualité raisonnée qu'il durera.

The Writer and his World, by **C. Morgan** (Ib., Macmillan, 1960, 223 p., 21/). — Quatorze conférences et essais inédits en volume. Sur des livres de Trollope, Hazlitt, Tourguéniev, Fromentin. Sur des sujets d'intérêt général, toujours plus ou moins littéraires; techniques (le dialogue dans le roman et au théâtre; comment apprendre à écrire), ou plongeant dans la vie contemporaine. Tous se lisent avec infiniment de plaisir. Les derniers cités seront peut-être les plus utiles : il y a dans l'humanisme individualiste auquel revient toujours Morgan une élévation, une santé contagieuse et de quoi relâcher nos névroses. De plus, c'est d'une intelligence fort claire, et nourri de citations et d'anecdotes : attrayant et bienfaisant.

The Life of Charles XII, by **F. C. Bengtsson** (Ib., Id., 1960, 509 p., 42/). — S'il faut, pour faire lire de vieilles histoires, les raconter à nouveau de temps en temps, Voltaire eût

malaisément trouvé meilleur successeur que l'auteur ci-dessus pour attirer l'attention sur la magnifique épopée du jeune roi de Suède (1682-1718), qui ne devrait pas quitter la mémoire des hommes. Elle a tout pour elle : la gratuité d'un trait de feu dans le ciel, car elle fut sans lendemains pratiques; une fortune éclatante projetée au plus bas, et dont des vers célèbres du Dr. Johnson ont fixé la tragique leçon; un héros non sans sainteté ni sans folie, austère, infatigable de corps et d'esprit, généreux et implacable; des champs de bataille gravés jusque dans l'histoire contemporaine; une Europe où les paladins n'étaient pas morts. Historien rigoureux, Bengtsson a magistralement tiré parti du beau jeu qu'il avait en le vivifiant de son imagination et de sa sympathie. Gageons qu'on s'y passionnera.

The Life and Times of Tarquin the Etruscan, by **C. M. Franzero** (Ib., A. Redman, 1960, 260 p., 25/). — Cela commence avant Rome, par un tableau conjectural de la civilisation étrusque et de ses origines. Puis c'est l'histoire romancée, ou du moins restituée imaginativement, non sans leçon tirée et fonds d'idées, de Rome jusqu'à la République; plus, en épilogue, une vue cavalière interprétée en revanche de Rome sur les Etrusques qui l'avaient dominée et constituée. Ce livre donne de l'instruction avec le plaisir du romanesque. Il attire et retient. C'est de la bonne vulgarisation.

The Disastrous Marriage, by **J. Richardson** (Ib., Cape, 1960, 255 p., 25/). — Il y a ces temps-ci rendez-vous de livres autour de George IV et de Mrs. Fitzherbert. Il est encore question d'eux dans celui-ci, histoire du mariage du prince de Galles, puis régent, puis roi, avec une cousine, petite princesse allemande sans dignité, charme, discernement, moralité, ni même propreté corporelle. Elle lui déplut dès leur rencontre forcée et ce fut un naufrage dès le départ. Cet époux volage et bigame ne pouvait lui reprocher de se consoler avec un choix largement éclectique de cavaliers servants ni de traîner ses vergondages sur le continent où il l'exila et d'où elle revint pour revendiquer la royauté. Mais on ne pouvait permettre un tel scandale. Burlesque et sordide histoire que celle de cette guerre de deux torts, qui finit pour la plus faible par une mise en jugement et la triste fin de vie d'un cœur brisé.

A Dangerous Game, by **F. Dürrenmatt** (Ib., Id., 1960, 95 p., 10/6). — Faut-il, comme y invite l'auteur, chercher tant de profondeurs philosophiques dans cette longue nouvelle? On peut y goûter simplement le motif et l'art du conteur. Un homme d'affaires, en panne un soir dans un village, est l'hôte d'un vieillard qui, avec quelques amis, le fait entrer dans le jeu d'une parodie de justice où on le convainc (dans tous les sens du mot) d'un crime, au cours d'un souper dont les délices font rêver. Tout cela est d'une gaieté sinistre y compris la fin imprévue alors qu'on l'attendait aussi dure, mais autre part. Le jeu est gagné avec adresse, malgré une ou deux touches un peu appuyées. Avec quelques s i, on ferait de nous tous des coquins. Sans aucun s i, l'auteur a une manière à lui de faire délicieusement frissonner.

Wellington, by **Sir J. Fortescue** (Ib., Benn, 1960, 267 p., 25/). — Longtemps épuisé, il est bon que reparaisse ce livre qui est parmi les plus renommés d'un illustre historien militaire anglais. On a reparlé de Wellington dans l'intervalle, avec beaucoup de citations et de détails anecdotiques sur le héros et son temps : Aldington p. ex. Mais Fortescue reste une source. Il étudie son sujet sous tous ses aspects — militaire, politique, et simplement humain; sur fond d'événements, d'institutions, de personnages contemporains. Il tire la leçon de ses actions, expose ses erreurs et celles de ses adversaires, son influence révolutionnaire sur l'évolution de l'armée et sur l'art militaire (le déploiement en ligne, le défilement). Ses récits de campagnes et de batailles fascinent dans leur ton uni, serein, et d'une concision presque romaine. L'émotion n'en est pas absente, ni évidemment l'admiration pour ce solitaire supérieur aux hochets de la gloire et pour ce gentleman impeccable.

London Old and New, by **J. S. Saez** and **J. Cadfryn-Roberts** (Ib., Ariel Press, 1960, 64 p., 50/). — On répète à satiété, et notamment de Londres, combien vite change la forme d'une ville. On a voulu montrer dans

ce superbe album combien de paysages londoniens n'ont subi depuis le XVIIIe siècle que les altérations superficielles introduites par une vie différente. Idée ingénieuse que de présenter ces sites en illustrations couplées : sur une feuille de grand format la gravure ancienne, sur la suivante l'aquarelle contemporaine; la première aux teintes apaisées, aux personnages et aux arbres fignolés, aux espaces vastes et calmes malgré quelques foules; la seconde schématique, bourrée de vie trépidante, à la touche aiguë et heurtée, aux tons frais et acides. A chaque vue correspond une introduction, au début du livre, où l'on apprendra sans doute main détail historique curieux.

Le dernier des Valeril, par **H. James**, trad. **Servicem** (Paris, Michel, 1960, 459 p., 1500 f.). — Douze nouvelles, bien choisies parce que réparties sur toute la vie d'écrivain de James et parce que certaines, fort belles, ne sont pas des mieux connues. Ce livre doit contribuer à donner aux Français le goût de James.

Saturnales, par **A. Wilson**, trad. **Elsen** (Paris, Stock, 1960, 227 p.). — On sera heureux de lire en français ces dix nouvelles tirées des recueils « The Wrong Set », « Such Darling Dodos » et « A Bit off the Map », dont le « Mercure » a dit du bien en leur temps.

Livres reçus. — The Foundation of J. H. De Arnhem for the College of Sorbonne (1452) (Chapel Hill, N. Carolina, 1959, 12 p.); **Les étudiants étrangers à l'université de Paris au XVe siècle** (Paris, 1959, 24 p.); par A. L. Gabriel. — **The Art of E. M. Forster**, by **H. J. Oliver** (Cambridge, Univ. Press, for the Melbourne Univ. Press, 1960, 96 p., 12/6). — **Les obsédés du standing**, par **V. Packard**, trad. **Mehl** (Paris, Calmann, 1960, 312 p., 1.156 f.). — **Les empires éphémères**, par **S. Longstreet**, trad. **Deurbergue** (Paris, Del Duca, 1960, 416 p.). — **Fishbelly**, par **R. Wright**, trad. **Bokanowski** (Paris, Julliard, 1960, 461 p., 1.800 fr.). — **Une nuit, douce, fragile...**, par **T. Kaye**, trad. **de Lalain** (Paris, NRF, 1960, 205 p., 750 fr.). — **La rue chaude**, par **N. Algren**, trad. **Giroux** (Ib., Id., 1960, 332 p., 1.500 fr.). — **Nathalie**, par **A. Orme**, trad. **Giroux** (Paris, Seuil, 1960, 319 p., 900 fr). — **Beacon in the Night**, by **B. S. Ballinger** (160 p.); **The Beach Bums**, by **J. Owen** (144 p.); **Galaxies Like Grains of Sand**, by **B. Aldiss** (144 p.); **The Temptress**, by **C. Brown** (127 p.); **The Americanization of Emily**, by **W. B. Huie** (142 p.). Ch. : 35 c. — **Toward the Liberally Educated Executive**, by **R. A. Goldwin** and **C. A. Nelson** (144 p.); **The Tents of Wickedness**, by **P. De Vries** (192 p.); **The Humor of the American Cowboy**, by **S. Hoig** (157 p.); **Nights of Love and Laughter**, by **H. Miller** (143 p.). Ch. : 50 c. — **Folkways**, by **W. G. Sumner** (605 p.); **The Bridge on the Drina**, by **I. Andric** (429 p.); **The Manchurian Candidate**, by **R. Condon** (351 p.); **Lie Down in Darkness**, by **W. Styron** (382 p.). Ch. : 75 c. — Tous : N. Y., NAL, 1960. — J. V.

HISTOIRE

LES HALLES DE PARIS (1). — Les parisiens qui se préoccupent des affaires de leur cité (mais sont-ils nombreux?) savent que depuis un demi-siècle leurs édiles évoquent périodiquement le « problème des Halles ». Problème aux aspects multiples : économique d'abord, administratif et fiscal ensuite, urbanistique enfin, car ce « ventre de Paris » empêche la circulation normale dans ses artères. Sans cesse

(1) Jean Martineau, docteur en droit, *Les Halles de Paris des origines à 1789*, préface de M. Gabriel Lepointe, 1 vol. in-8°, 272 pages, 29 NF (Editions Montchrestien)..

remis en question, le problème du déplacement des Halles ou de leur éclatement, est, semble-t-il, sur le point d'être résolu. Les impératifs de la circulation l'ont emporté, une fois de plus. En effet, la décision est prise et aura son effet dans quelques années, de transférer le marché de la viande aux abattoirs de la Villette qui vont être reconstruits et modernisés; une autre partie des halles éclatera entre deux nouveaux marchés régionaux, l'un situé à Rungis, l'autre dans la banlieue nord. Un marché de détail subsistera sans doute à l'emplacement des halles actuelles.

Un des hauts fonctionnaires de l'Administration municipale que ses fonctions amènent à suivre, jour par jour, l'évolution de ce problème, a voulu élargir son horizon au-delà des débats actuels de l'Assemblée municipale. M. Jean Martineau a consacré une thèse de droit remarquable, qui fit de lui un lauréat de la Faculté de Paris, aux Halles de Paris des origines à 1789. Je sais qu'il prépare un second volume qui nous mènera jusqu'à la loi fondamentale de 1896 et, peut-être, aux destinées futures de nos Halles.

L'intérêt de ce travail, documenté aux sources d'archives elles-même et aux textes législatifs ou réglementaires, est multiple : il concerne l'histoire topographique, mais aussi l'histoire économique, policière, domaniale et fiscale de Paris. Il n'est pas question de le suivre ici dans ces diverses études, qui interfèrent souvent entre elles cependant et qui font l'unité de son travail. Celui-ci, je le souligne en passant, est le premier qui ait tenté une synthèse valable de tous ces aspects du problème. Sa réussite est parfaite, car M. Jean Martineau a su exposer, dans un texte très clair, bon nombre de problèmes administratifs et économiques fort complexes. Comme toujours, le passé éclaire le présent et l'on s'aperçoit, à le lire, que nos probèmes actuels se sont plus d'une fois posés dans le passé.

Je me contenterai de lui emprunter une vue cavalière de l'histoire des halles parisiennes. Sur un primitif marché romain à leur emplacement, on ne sait au juste rien de précis. Mais le quartier des Champeaux, sur lequel Louis VI le Gros institua un nouveau marché en 1137 et dont la propriété se partageait entre le domaine du roi et celui de l'évêque, était peut-être déjà un lieu commercial — marché aux bestiaux — nécessité par l'extension de la ville.

Le nouveau marché à ses débuts, ne se tenait qu'un jour par semaine, le samedi, puis trois jours. Il avait plutôt l'aspect d'une foire que d'un marché, car il n'est pas sûr qu'on y trouvât, à l'origine, des denrées alimentaires. En tous cas, la boucherie en fut longtemps absente, jusqu'au XVe siècle; le marché était approvisionné en étoffes, draps et toiles, lin et chanvre, en cuirs, en chaussures, en charbon, en mercerie, etc... et il se tenait en plein air. Sa création coïncide avec

une période d'essor général du commerce, ce qui explique son succès, Philippe-Auguste l'agrandit, y transfère la foire Saint-Ladre (ou Saint-Lazare), y édifie en 1183 les deux premières halles couvertes et construit, au-delà de son emplacement la nouvelle enceinte de la ville. Les Halles étaient, désormais, à l'intérieur des limites de la ville. Saint-Louis construit de nouvelles halles couvertes, pour le poisson notamment, marée et saline, qui venait par voiture des côtes de la Manche. La rue actuelle des Poissonniers, le faubourg Poissonnière, la porte des Poissonniers conservent le souvenir de l'itinéraire de la marée. Le marché du poisson fut très achalandé sous l'ancien régime; il se trouve qu'il est mieux connu que d'autres par les textes et M. Jean Martineau lui a consacré une étude particulière fort attachante.

L'étude topographique des halles, la répartition des corps de métiers dans les bâtiments, appuyée sur la reproduction de plans anciens et de schémas très clairs, permet de suivre, de règne en règne, leur développement et leur évolution. Les Halles étaient déjà à la fois marché de gros et marché de détail. Il y avait au début du XVe siècle un marché aux vins en gros. On y vendait les vins arrivant par terre, ceux qui venaient par eau étaient vendus en place de Grève. Or, bien vite, les charrettes qui apportaient les fûts aux Halles, causèrent — déjà! — de terribles embouteillages jusque dans la rue Saint-Denis. De ce fait, le marché aux vins fut transféré en 1413 à la place de Grève. Les Halles comprenaient dès cette époque primitive, des étaliers et des ambulants, qui débordaient du périmètre des bâtiments dans les voies adjacentes : première préfiguration du « carreau ». Marché d'approvisionnement général accueillant les produits nationaux et étrangers, même exotiques, propre à régulariser les cours, les Halles de Paris, dès le moyen âge, jouent le rôle de marché régional.

Les XIIe-XIIIe siècles marquent un développement constant du grand marché parisien; mais bientôt, on va le voir péricliter. A cela deux causes d'importance inégale : d'abord le développement des ventes en boutique, qui permettaient aux marchands d'échapper en partie aux impôts très lourds; mais surtout la guerre de Cent ans, entraînant des pertes humaines, des épidémies, des exactions et pillages, une diminution de la population, un appauvrissement général, une raréfaction (et parfois la disparition) des produits provinciaux ou étrangers, l'insécurité des routes et des transports, les manipulations répétées de la monnaie, tout cela aboutissant à une crise monétaire et économique très grave, à la ruine de l'artisanat. Des textes très précis cités par M. Jean Martineau montrent qu'à la fin du XIVe siècle, à l'expansion avait succédé une période de dépression.

Bien des places aux étaux des halles étaient abandonnées à la fin du XVe siècle.

Un premier essai de réforme à cette époque échoua. On avait voulu rétablir une réglementation semblable à celle de la période de prospérité, sans tenir compte de la dégradation économique. Au siècle suivant une nouvelle réforme fut entreprise qui, cette fois, réussit parce qu'elle tenait compte des circonstances économiques. Puisque la décadence des Halles était évidente, il fallait resserrer le marché. C'est ce qui fit un édit du 20 septembre 1543 qui visait deux buts : fournir de nouvelles ressources au trésor et embellir et assainir le quartier des Halles. On décida de vendre tous les lieux vacants et immeubles abandonnés. On profitait habilement d'un état de fait dégradé pour faire une opération d'urbanisme, de « remodelage », dirait-on aujourd'hui.

Cette opération édilitaire qui se soldait, en ce qui concerne les halles, par un resserrement, mais aussi par une réfection des emplacements et des locaux, aboutit au résultat qu'avaient vainement cherché les réformateurs du siècle précédent. Le repeuplement de la capitale, l'affluence des forains, qui ne pouvaient vendre leurs produits que sur les marchés, donnèrent une vie nouvelle aux halles parisiennes, en dépit de la création de nouveaux marchés de quartier. La prospérité commerciale revint. La réformation était achevée en 1572. Les nouvelles installations durèrent jusqu'au XVIIIe siècle, époque à laquelle on construisit une nouvelle halle au blé, où est actuellement la Bourse du Commerce. Mais depuis le XVIIe siècle, le marché ne cesse de s'étendre. Le poisson d'eau douce fait son apparition, ainsi que le gibier. De nombreuses échoppes sont construites dans les rues adjacentes; enfin la suppression du Cimetière des Innocents, à la veille de la Révolution, permet l'installation d'un nouveau marché de fruits et légumes. Malgré la construction de nouveaux bâtiments, les halles deviennent trop étroites. En 1679, on doit transférer le marché de la volaille au quai des Grands Augustins; il ne regagnera les halles qu'en 1886. Au début du XVIIIe siècle, les fleurs et arbustes émigrent quai de la Mégisserie; plus tard ce commerce franchira la Seine et deviendra le marché aux fleurs. A la fin de l'Ancien Régime, le marché devenu central par suite de l'extension de Paris, a retrouvé toute son activité d'antan. Il est alors essentiellement, comme aujourd'hui, un centre de distribution de denrées alimentaires en gros et en détail. Les auteurs de descriptions de Paris comme Sébastien Mercier en ont souligné le côté pittoresque, mais aussi la saleté repoussante.

L'importance du trafic commercial aux Halles et du personnel employé nécessitait un contrôle sévère de la police, qui opposa souvent les gens du roi à ceux du bureau de la Ville; mais il fallait bien

contrôler et diriger l'approvisionnement de la Ville, si l'on voulait éviter la famine et les émeutes populaires qu'elle entraîne. Cette action administrative, parfaitement étudiée par M. Jean Martineau, déterminait une véritable politique économique, qui se traduisait, pour le Trésor, par une appréciable fiscalité.

A le suivre dans les détails de cette action, on s'aperçoit que le ravitaillement d'une cité d'un demi-million d'habitants, notamment pour le blé, posait déjà au pouvoir central des problèmes comparables à ceux qui le requièrent encore aujourd'hui. Les marchands qu'on devait jadis protéger, s'étant enrichis, et devenus puissants, durent être surveillés. Déjà de gros intérêts financiers étaient en jeu; ce sont les mêmes ou à peu près, qui continuent à jouer aujourd'hui et à entraver l'action des pouvoirs publics. Espérons que ceux-ci parviendront assez rapidement à donner une solution satisfaisante au problème du déplacement des Halles parisiennes, qui étouffent dans leur actuel périmètre.

Georges Mongrédien.

Encyclopédie généalogique des maisons souveraines du monde, par le Dr. **Caston Sirjean,** . fascicules in-4° (19, rue Erlanger). — Voici une entreprise considérable, puisqu'elle doit aboutir à nous donner des généalogies exactes et complètes de toutes les maisons souveraines du monde. Les quatre premiers fascicules sont consacrés à la France : Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens et Valois. Chacun d'eux comprend une brève notice biographique sur chaque souverain, puis un tableau généalogique complet de la famille, très clairement imprimé sur papier fort. Après les lignées royales de France, viendront les branches cadettes et les grands feudataires; ensuite, l'Europe puis l'Orient. Un fascicule spécial donnera la concordance des règnes des différents souverains européens. — G. M.

Paris et Ile de France, Mémoires de la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile de France; 1 vol., in-8°, 354 pages (C. Klincksieck) — Le tome X de ces très précieux mémoires, qui remplacent les bulletins locaux disparus, contient les études suivantes : Brigitte Sory, Le commerce des vins « français » à Lille aux XIVe et XVe siècles; Monique Richard-Rivoire, Les églises flamboyantes du Vexin français; Béatrix de Buffévent, La population de Châtillon-sous-Bagneux de 1715 à 1789; Jean-Lucien Gay, L'Administration de la capitale entre 1770 et 1789; André Vaquier, Contribution à l'histoire de la rue de Bondy; Michel Roussier, Les nominations au Conseil général de la Seine sous le Consulat. — G. M.

Journal de l'Estoile, publié par **André Martin,** tome IV (1610-1611), 1 vol., in-8°, 652 pages, 25 NF (Gallimard, collection « Mémoires du temps passé pour servir au temps présent ») — Commencée par le regretté Louis-Raymond Lefèvre, achevée par André Martin, cette édition complète du *Journal* de l'Estoile, rendra de grands services. Elle est sobrement, mais utilement annotée. Ce dernier tome, particulièrement important parce qu'il relate, au jour le jour, les réactions des Parisiens à la mort d'Henri IV, est complété par d'abondants extraits des autres recueils de Pierre de l'Estoile, notamment les *Recueils bigarrés*. Cette édition comporte, bien entendu, les tables indispensables à la consultation de ce *Journal*. G. M.

Ivan le Terrible, par **Henry Vallotton,** 1 vol., in-16, 325 pages, 12 NF (A. Fayard) — Ce tyran a mauvaise renommée. M. Henry Vallotton, un de

nos meilleurs spécialistes de l'histoire russe, éclaire son visage et son action : d'une invraisemblable cruauté, inventeur de supplices, assassin de son fils et d'une de ses femmes, Ivan est tout cela; mais son œuvre politique, les réformes qu'il accomplit, ses conquêtes en Sibérie, la part qu'il prit à la formation de l'empire russe doivent être portées à son actif. Sans chercher à apprécier si l'actif et le passif se balancent, l'auteur a équitablement mis en lumière ce que fut l'œuvre d'Ivan le Terrible, qualifié par l'Encyclopédie soviétique de « l'un des plus grands civilisateurs de son temps ».
G. M.

Isabelle d'Este, grande dame de la Renaissance par **Jeanne Boujassy,** 1 vol., in-16, 358 pages, 12 NF. (A. Fayard) — Visage rayonnant d'intelligence et de bonté, au sombre siècle des Borgia, Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, joua un rôle politique important aux côtés de son mari, mais elle doit tout son charme à sa culture et à son goût, qui font d'elle une princesse de la Renaissance italienne. Le livre de Mme Jeanne Boujassy, plein de sympathie et de compréhension, rend très vivante cette histoire d'une femme supérieure. — G. M.

Talleyrand, par **Jean Savant**, 1 vol., in-8°, 347 pages, 21 NF (Tallandier) — Talleyrand ne jouit pas d'une réputation si brillante que Jean Savant ait eu besoin, comme dans ses livres sur Napoléon, de prendre position de redresseur de légendes abusives. Il conte simplement, d'après de nombreuses pièces d'archives, l'histoire publique et privée de son héros. Sans qu'il ait besoin de porter lui-même de jugement subjectif, le simple énoncé des faits entraîne le lecteur à un jugement sévère. — G. M.

L'Assassinat de Paul Ier, par **Constantin de Grünwald,** 1 vol., in-16, 208 pages, 7,5 NF (Hachette). — Fils de la Grande Catherine, aigri par une longue attente du pouvoir, tiraillé entre sa femme et sa maîtresse, ce tsar ne fut pas un tyran, et sa mort n'est due qu'à une sordide révolution de palais. M. Constantin de Grünwald, spécialiste de la Russie, nous en fait un récit très vivant. — G. M.

Decazes, par **Roger Langeron,** 1 vol., in-16, 304 pages, 9,90 NF (Hachette) — Après Royer-Collard, M. Robert Langeron, qui s'est fait, dans sa retraite, une spécialité de la Restauration, s'est attaché à Decazes, dont la famille a mis tous ses papiers à sa disposition. L'ouvrage est donc à la fois solide et neuf, et contient en particulier de nombreuses lettres inédites, amicales et même affectueuses, de Louis XVIII à son ministre. La carrière de celui-ci fut brève : cinq ans, pendant lesquels il mit sur pied et défendit courageusement une politique libérale, qui fut renversée par les ultras. Decazes prit alors sa retraite, occupa de hautes fonctions administratives qu'il abandonna en 1848, pour se consacrer à l'agriculture, à l'industrie et au développement de la ville qui porte son nom. — G. M.

Garibaldi, par **Joseph Jolinon,** 1 vol., in-16 (Del Duca) — On ne connaît guère de la vie de Garibaldi que son action en Lombardie et à Rome, puis son intervention en France, à la tête de ses chemises rouges. Le récit très vivant, alerte, de M. Joseph Jolinon retrace toute sa vie romanesque, traversée d'aventures incroyables, son rôle de corsaire, sa lutte contre les dictateurs au Brésil et en Uruguay; partout Garibaldi mit au service de son goût de l'aventure un puissant idéalisme.
G. M.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

REPRISE DES FOUILLES DANS DES SITES ANCIENS. — Lorsque E. Botta, agent Consulaire de la France à Massoul, ayant abandonné Ninive où il n'avait presque rien découvert et se fut transporté en 1843 à Khorsabad, à 17 kilomètres de Ninive dont il mit au jour le palais presque tout de suite, il en déblaya les salles aux murs ornés de bas-reliefs. C'était le palais de la ville de plaisance élevée par Sargon II

d'Assyrie qui régna de 722-705, palais qui fut victime d'un incendie à peu près à la mort de Sargon. Botta, malgré le mauvais vouloir et les tracasseries des autorités turques, pensa en avoir terminé en 1844. Il avait choisi les antiquités qui lui paraissaient les meilleures, avait fait lever le plan du château isolé de la ville sur un terre-plein entouré de murailles, et grâce au concours de Flandin, fait dessiner tous les bas reliefs qui avaient été mis au jour. Il s'occupa alors de mettre en état les antiquités destinés à la France et de les convoyer jusqu'au Tigre. Il fallut améliorer la route à peu près inexistante et il eut recours au halage à bras, deux cents hommes parfois, de ces monolithes de grands poids comme l'avaient fait les Assyriens qui en ont laissé l'image sur certains monuments. Ces antiquités formèrent au Louvre le premier Musée assyrien d'Europe inauguré par le roi Louis-Philippe en 1847, mais au coin Nord-Est de la Cour Carrée dans les salles où se trouve aujourd'hui le Vase d'Amathonte. Vint la Révolution de 1848. Le nouveau gouvernement, jugeant sans doute, comme jadis, que la République n'avait pas besoin de savants, interrompit les fouilles, ce qui permit à l'Angleterre de rattraper son retard et en 1851, Botta étant tombé en disgrâce, envoya V. Place comme Agent Consulaire à Massoul. Les fouilles reprirent et peu après une Mission dirigée par Fresnel et dans laquelle figurait J. Oppert fut dirigée sur Babylone. Les faibles crédits de la Mission entamèrent à peine les ruines de l'énorme Babylone; ce que l'on découvrit joint aux antiquités de Place, fut embarqué sur des radeaux sur le Tigre pour rejoindre le bateau qui devait transporter le tout en France. Les indigènes massés le long du parcours obligèrent les radeaux à se maintenir loin des rives au milieu des remous du fleuve; tout sombra et fut perdu à jamais, à l'exception de deux radeaux.

Après notre abandon de Ninive, les Anglais s'y étaient installés et n'eurent pas beaucoup à creuser pour rencontrer les restes du palais qui forme le noyau de la collection du British Museum. Mais pour respecter les droits de la France, un contrat lui garantissait le coin Nord du périmètre à explorer. Là se situe un fâcheux incident. H. Rawlinson était directeur des recherches; en son absence H. Rassam, né dans le pays, le remplaçait. Quand il vit les trésors artistiques que le sol recélait, il profita d'une absence de Sir Rawlinson de Ninive, et du fouilleur français de Khorsabad, pour faire des sondages qu'il transforma en fouille dans le coin réservé à la France. Cela valait la peine, il y avait entre autres le début de la collection de tablettes que l'on nomme la Bibliothèque d'Assurbanipal. Devant un tel succès, il ne fut plus question des droits de la France et Rassam se fit gloire de son intervention. Il la décrivit dans une conférence qui fut imprimée dans : Society of Biblical Archaeologie, 4 nov. 1879.

Transactions, t. VII (1882). Rawlinson, désolé, offrit aux fouilleurs français en dédommagement, de beaux monuments d'époques différentes de ce qu'avait la France et qui complètent la collection du Louvre.

Au début des explorations les fouilleurs étaient surtout des chasseurs de monuments; on n'hésitait pas à mutiler un monument pour en ramener la partie que l'on jugeait importante. Dans les salles assyriennes du Louvre, du British Museum, on remarque des têtes en bas-relief visiblement découpées d'un ensemble; les corps sont restés sur place. De même à l'époque des grandes découvertes de palais assyriens les antiquités étaient volontiers l'objet de grandes restaurations, faites heureusement avec conscience. Ce goût avait passé lors des découvertes sumériennes dont beaucoup de pièces sont présentées fragmentaires; si les dates des trouvailles avaient été interverties, sans doute les collections sumériennes se présenteraient plus intactes que celles de l'Assyrie. D'ailleurs la technique des fouilles a heureusement beaucoup progressé et il est amusant de citer une lettre de Fresnel à ce sujet. Sur le chemin de Bagdad se dressent les ruines d'une tour à étages dont les briques ont été, au moins en surface, vitrifiées par le feu. Le monument tentait les premiers explorateurs, qu'y avait-il dedans? Et Fresnel écrivait à son Ministre (n° 5, 31 mars 1852) après en avoir parlé avec Rawlinson, qu'à tous deux il paraissait qu'il n'y avait qu'à miner la tour, que l'exploitation fendrait en deux, et il concluait qu'on en pourrait faire de même à bien d'autres, et disait : « Me permettriez-vous d'en essayer l'exécution?... Je vous avoue que si les Anglais, en désespoir de cause, étaient capables de pratiquer une mine sous ces masses informes, je serais fort aise de les avoir fait sauter avant eux! » Malgré l'assentiment du Ministre, le projet ne fut pas réalisé.

Il est intéressant de voir comment le contact des Européens a réagi sur le comportement des indigènes. Une partie reste hostile et n'a pas de rapports avec l'étranger, beaucoup tâchent d'être employés par les Missions en raison de ce qu'ils y gagnent; quelques-uns s'essaient à dérober les petits objets qu'ils espèrent revendre. Mais il est incroyable de constater avec quelle célérité la technique du faux se propage. La Mission Fresnel-Oppert à Babylone a duré quatre ans; Oppert recherchait les textes et les a déposés au Louvre; parmi eux, sans doute à titre de curiosité, il a laissé une vingtaine de tablettes dont toutes sauf une étaient des moulages en plâtre de l'original, teintés bien entendu de la couleur de la terre cuite; elles sont évidemment de petit métier, mais pas trop mal pour un début.

Entre les deux guerres, l'Institut Oriental de Chicago se fit attribuer la reprise des fouilles de Khorsabad, en sommeil depuis tant d'années.

De nouveau le village sis sur la colline des ruines dut s'installer dans la plaine et les travaux commencèrent avec des moyens que la France n'avait jamais connus quatre-vingts ans auparavant. La besogne était simple; plans et dessins des monuments en mains, l'Institut Oriental n'eut qu'à déblayer sans perdre son temps à de vaines recherches; on dut conclure à l'excellence des relevés et des dessins, la seule différence est qu'à l'époque de Botta, on reportait les plans plutôt à l'équerre, au carré, tandis que nous préférons aujourd'hui ne pas faire cette correction; le plan de la butte du palais, levé par les Américains sera comparé avec intérêt à celui de Botta; il y eut plus. Botta avait considéré que le palais royal occupait seul l'enceinte où il l'avait découvert; les nouvelles fouilles montrèrent qu'il s'agissait d'une ville royale, comportant des bâtiments dans les espaces restés libres; d'un côté le palais du grand vizir qui était frère du roi; de l'autre, des bâtiments administratifs non indentifiés et un complexe qui était le temple de Nabou, ce qui explique les restes d'une tour à étages. On vit ainsi, ce qu'avaient fait prévoir des inscriptions, que les pièces qualifiées jadis de harem étaient trois chapelles. On peut remarquer une fois de plus l'insouciance des Assyriens pour un plan régulier; tout est irrégulier, la butte des palais et les bâtiments eux-mêmes.

Les Américains pas plus que Botta ne s'aventurèrent loin dans la ville, de durée éphémère et dont la population dut être très réduite. Ils dégagèrent une porte de style habituel (taureaux ailés gardiens de l'entrée), mais qui avait été condamnée dès l'antiquité, et par suite en parfait état. De nombreuses salles n'avaient que leurs murailles mises au jour. Dans les terres intactes du centre, on découvrit la base du trône de Sargon, bloc de pierre de 4 mètres sur 5, orné de scènes propres à faire réfléchir les vaincus devenus tributaires : Sargon sur son char, devant qui l'on empile les têtes coupées des vaincus. D'intéressantes peintures furent recueillies sur les murs; on sait ainsi qu'elles étaient les décorations des murailles au-dessus des bas-reliefs (rehaussés seulement de quelques touches de couleur), bandes de teintes vives, rouge et bleu, à décor en pommes de pin et en soleils traités comme une marguerite.

Restait la question des bas-reliefs, but réel de l'expédition. Ce fut une déconvenue; la représentation de ceux qu'avait vus Botta était scrupuleusement exacte; manquaient seuls ceux qui avaient été rapportés. Mais la pierre qui constituait cette décoration était un calcaire un peu du genre que nous appelons la pierre à plâtre. L'incendie avait tout attaqué profondément, leur séjour à l'air lors des premières fouilles avait continué, et bien qu'ils aient été enfouis depuis tant d'années, la désagrégation avait fait son œuvre, bien peu remis au jour étaient

en état d'être transportés. Les grands in-folio de Botta qu'il avait appelés « le Monument de Ninive », persuadé que c'était bien Ninive qu'il avait découverte, sont le seul témoin, mais combien fidèle, du palais du grand Sargon II d'Assyrie.

Divers sites qui furent des premières fouilles ont été repris depuis lors, Ninive par exemple, Eridou dans le Bas-Euphrate, et Nimroud qui fut capitale de l'Assyrie (Kalhou), entre Assur et Ninive. A Nimroud encore, on mit au jour des palais, mais le site est devenu célèbre par les ivoires qui y ont été retrouvés. On n'en avait à peine qu'un petit nombre des première fouilles, sans doute par suite de l'imperfection des premières méthodes de recherches; à Nimroud on comprit que l'ivoire était une décoration, non pas exceptionnelle comme on le croyait, mais qui avait la faveur des Assyriens; une tête malheureusement polychromée, est des plus magnifiques spécimens qu'on ait de ce travail en Assyrie, car le goût en était aussi vif sur ses frontières, Mari, Arslan-Tash, que dans les royaumes de la côte, à Ougarit (Ras-Shamra), par exemple.

Georges Contenau.

GAZETTE

Patrick Waldberg ou le bon usage du promenoir

Il fait de la critique d'art, mais le livre qu'il va publier au **Mercure** n'en est pas. Voilà tout ce qu'on m'avait dit de Patrick Waldberg. Cela ne m'a pas empêché pourtant, chez Lipp où il m'avait donné rendez-vous, de le reconnaître avant qu'il se fît connaître. Non qu'il eût l'air d'un esthète, ni même d'un écrivain : visage plein, pâle, cheveux tirés en arrière, je l'aurais plutôt pris pour un acteur (phénomène de mimétisme, sans doute, puisque j'allais apprendre qu'il fréquentait beaucoup les acteurs) et, de toute évidence, pour un habitué de chez Lipp. Aussitôt d'ailleurs, il m'en administre la preuve. Comme nous commandons tous les deux un œuf en gelée :

— Vous verrez, me dit-il, qu'il n'y en aura plus qu'un.

Ce qui se vérifie.

— Comment l'avez-vous deviné?

— A la tête du garçon.

Waldberg sourit, content de m'avoir fait constater sa familiarité avec les lieux, son intuition psychologique et j'ajouterais ses talents de divinateur. Il y a de l'amateur de prestidigitation en lui. (Après tout, je viens de raconter une histoire d'œuf subtilisé.)

Au cours de notre entretien, deux détails m'ont encore frappé. D'abord, ses yeux. Alors que chez presque tout le monde l'éclat du regard est au centre de l'œil, chez Waldberg, la pupille est curieusement entourée d'une cercle clair. Si bien qu'il paraît sans cesse sur le point de vouloir rire aux larmes ou, chose plus inquiétante, sa pupille, à la périphérie, semble irradier en une phosphorescence. Second détail, il porte en guise de cravate une sorte de nœud-papillon qui tient de la barbiche de chèvre et du rabat de pasteur : bizarre attribut mi-bohème, mi-mondain, mi-ecclésiastique. Il se peut que ce soit la lecture de son livre qui m'ait rendu sensible à la polyvalence de ce petit morceau d'étoffe. Qu'on en juge.

— Vous avez vu de quoi il s'agit, commence Waldberg posément, la fourchette et le couteau en main. Ce **Promenoir de Paris** s'ouvre fort logiquement par une évocation du promenoir de Bobino. De là, je passe au personnage de Georgius, puis à Mistinguett, Arletty.

— Vous aimez le music-hall?

— Bien sûr.

— Vous l'avez bien connu?

— A un âge où je n'aurais pas dû le connaître. Cela augmente le plaisir. Ma mère était une extravagante et je courais à peu près où je voulais...

— Quoi d'autre dans ce livre?

— Par altération du titre, j'y vais aussi du promenoir à la promenade. J'erre d'un quartier de Paris à l'autre, de bistrot en bistrot et de silhouette en silhouette. Par exemple, je raconte les débuts de la **Rhumerie Martiniquaise,** à peu près à l'époque de l'Exposition Coloniale, ou bien je parle de Camille Bryen. Vous voyez qui je veux dire? Un drôle d'homme-oiseau. Il y a aussi quelques pages sur les machines à sous.

Le théâtre, le cirque, la foire, Saint-Germain-des-Prés, l'alcool, le jeu, toutes choses de la nuit qui ne durent que le temps d'une illusion. Mais ce que Waldberg ne me dit pas, et ce qui apparaît dans son livre, c'est que ces évocations du divertissement s'accompagnent de remarques sur le rire, sur la vocation du clown et l'espèce d'ostracisme où on le tient; c'est que derrière les figures d'amuseurs se profilent les ombres de ceux qui ont pris ces amuseurs au sérieux : de Michel Leiris à Roger Caillois; c'est que de cette anarchique bohème, un art respectable est sorti : Atlan, trotskiste, supporter de Ferdinand Lop, étudiant talmudique, est devenu le peintre Atlan, et Prévert chez le bougnat auvergnat est aussi le poète des **Enfants du Paradis** et des **Visiteurs du Soir.** On se croyait hors de soi, en quête d'oubli, et il se trouve qu'en réalité, on ne s'est pas quitté, on est même plus près que jamais de sa propre profondeur qui, par le fait de ce déliement subi, s'exprime avec plus de sincérité et de violence que si l'on s'était voulu profond. La fuite dans l'éphémère peut être une chute dans le permanent (angélique ou monstrueux). La religion du mirage mène à la sur-vérité. Le surréalisme n'est pas loin. La licence côtoie le dogme (poétique ou politique).

— Vous ne regrettez pas ces temps?

— Je n'ai mis dans mon livre aucune nostalgie. Ce ne sont pas des souvenirs.

Exact. Waldberg, qu'il parle ou qu'il écrive, ne s'émeut pas sur un passé. Il décrit, il renseigne. Et, à la réflexion, je ne crois pas qu'il faille l'attribuer à quelque règle qu'il se serait imposée. Certes, on peut penser qu'une certaine accélération de l'histoire rejette plus vite que naguère

les années récentes dans le révolu et, sur ma banquette lippienne, j'ai moi-même rêvé un instant au Flore de 1960 qui n'est plus le Flore de 1945 et à l'avant-guerre que Waldberg lui-même distingue peu du précédent avant-guerre. Mais est-ce bien là le plus important? Ce qui me paraît caractériser le monde où Waldberg nous promène, c'est qu'il est, dans son essence, presque sans durée. Quelques minutes après un « numéro » de Bobino, une soirée à Montmartre, une conversation avec Toulet ou Oscar Wilde, une parade de Tabarin sur le Pont-Neuf de Louis XIV, tout est déjà englouti, éteint, impossible à ressusciter. Ce monde est vraiment illusoire, et pas seulement passé. Installé dans l'instant, il relève de la fulgurance. Et c'est ce qui revêt sans doute d'un étrange tragique, à la fois métaphysique et de pacotille, la gloire de ceux qui ont choisi d'y vivre. C'est l'immédiat et le clinquant qui les changent en eux-mêmes et non la patine du temps. Cela tient de l'acrobatie. On réussit le saut ou on se casse les reins. Singulier courage, souvent méconnu.

— Est-ce que de nos jours il reste quelque chose de tout ce que vous racontez?

— Le music-hall n'est plus ce qu'il était. Jamais un directeur de salle ne pourra plus réunir les têtes d'affiche de jadis. Il s'y ruinerait. La radio, la télé ont modifié tout cela... Quant aux bistrots, certains subsistent. Par exemple, Lipp demeure.

Il fait un geste circulaire. Des jeunes gens, échappés des maisons d'éditions d'alentour, déjeunent en bavardant, échangent des signes d'une table à l'autre. Louis Guilloux vient d'entrer et remue les mâchoires là-bas sous la peau plissée de ses joues creuses. Les végétations de Fargue, sous lesquelles le fils Léon-Paul est venu si souvent s'asseoir, sont toujours là.

Waldberg reprend :

— Vous avez vu que mon livre se termine par une évocation de Seillans, un village de Provence où je passe les mois d'été dans une maison de notaire vieille de plusieurs siècles.

J'entends bien. Chassée de Paris par les indiscrétions de l'information, la bohème ne meurt pas. Elle émigre. Nous abordons peut-être l'époque où elle se fera campagnarde et de sédentaire nomade. La « beat generation » d'Hemingway n'a-t-elle pas débarqué naguère sur rive gauche pour y fonder un village autour de cette très paysanne de libraire qui s'appelait Adrienne Monnier (un chapitre du livre est consacré à ce groupe)? Waldberg lui-même nous arrive de Californie. Le promenoir s'élargit aux dimensions de la planète tout en adoptant un certain format de province. Il devient interstitiel.

Waldberg repousse son assiette à demi pleine. Je me fais la réflexion qu'il vient de déjeuner comme il aurait soupé, pour se donner le prétexte de prolonger la nuit, la matérialité des mets servant à subtiliser la pensée. Et, est-ce le « sérieux » que j'ai bu? je ne sais moi-même plus trop quelle heure il est. Je cligne des yeux sur le trottoir.

Georges Piroué.

De Gourmont à Nicole Vedrès.

Peu de livres, durant la saison littéraire 1959-1960, ont eu une presse aussi riche, aussi variée, mais aussi unanime dans l'éloge, que **Le Rideau à l'italienne,** de René Dumesnil, qui a ouvert cette saison au Mercure, et **Suite parisienne,** de Nicole Vedrès, qui, à peu de choses près, l'a fermée. Rappelons aussi, non sans complaisance, que le début et la fin de la même saison ont été marqués au Mercure par le prix de la Nouvelle Vague, décerné par **l'Express** à Yves Bonnefoy pour les poèmes de **Hier régnant désert,** et par le prix Sainte-Beuve, attribué à **Suite parisienne.**

A ce dernier livre Emile Henriot a consacré toute une partie de son feuilleton du 10 août dans **Le Monde.** Donnons-nous le plaisir de lui emprunter les lignes où il montre à quelle tradition se rattachent ces chroniques désormais célèbres :

« A la place où dans le **Mercure de France** je lisais autrefois avec tant de plaisir les **Epilogues** et les **Dialogues d'un amateur** de Remy de Gourmont, Mme Nicole Vedrès en tête des **Mercuriales,** publie maintenant ses **Mémoires d'aujourd'hui,** simples chroniques dignes d'être recueillies en volume : après **Paris, le...,** voici **Suite parisienne.** Chronique, article sur les faits du jour; c'est un genre qui se démode vite, mais qui mériterait son anthologie, où des oubliés auraient très justement leur place, Claretie, Jean Lorrain, Nozière, Joseph Galtier, Pierre Mille, Marcel Boulanger, et bien d'autres encore en activité, Guermantes, Gaxotte, Daninos. Nicole Vedrès a pris son tour à elle, qui rend la concurrence difficile : entre Gourmont et Léautaud, ses prédécesseurs au **Mercure.** Gourmont était plus philosophe, Léautaud plus aigre, plus amer; mais elle a comme eux, dans ses jongleries, le goût de la liberté, de l'indépendance de l'esprit; et elle a de l'esprit tout court, pour prendre le contrepied et se divertir. Attention, Nicole Vedrès, un jour vous serez censurée, simplement pour mauvais esprit, quand cela sera devenu tout à fait un crime d'Etat que de plaisanter sur des choses sérieuses qui ne plaisent pas... En attendant que l'on vous donne alors les palmes d'un martyre, qui sont de tradition dans

la profession, on vous suit avec agrément et sous tous prétextes pour votre fantaisie, votre culture, vos associations d'idées ingénieuses... »

Même rapprochement dans les **Nouvelles littéraires** du 18 août. Les chroniques du **Mercure,** y lisons-nous, « constituent toujours une remarquable revue objective et personnelle des événements du mois; quant à Nicole Vedrès, elle est digne de ceux qui la précédèrent (Remy de Gourmont, Guillaume Apollinaire, Paul Léautaud) à cette même place; ses variations sur le thème d'un voyage manqué au Liban sont un petit chef-d'œuvre de gentillesse et de malice. Nicole Vedrès est le premier chroniqueur d'aujourd'hui ».

Gabriel Bounoure : « Adresse amicale à Fernand Leprette ».

Ces jours-ci paraît aux Editions du Mercure de France un livre de Fernand Leprette, « Les Fauconnières », roman ou plutôt chronique d'un domaine paysan dans le delta du Nil. Fernand Leprette a quitté le Caire en 1956, après avoir exercé durant de nombreuses années, auprès du ministère égyptien de l'Education, les fonctions d'inspecteur-doyen de l'enseignement de la langue française. A l'occasion de son départ, et au cours d'une réception organisée par le groupement des Amitiés françaises du Caire, Gabriel Bounoure lut en son honneur une « adresse amicale » dont le **Mercure** est heureux de se voir autorisé à publier ici les principaux passages :

« Cher ami, notre amitié n'est pas une amitié de date ancienne mais à partir du jour où elle a pris naissance, elle a semblé se donner la consigne de rattraper le temps perdu et de mettre les bouchées doubles. Ce programme, elle ne l'a pas trop mal rempli; en sorte qu'elle réalise ce paradoxe et présente ce double avantage d'avoir la fraîcheur d'une amitié nouvelle avec la solidité granitique d'une vieille amitié. Cette espèce d'accélération sentimentale, si j'en cherche les causes, je vois d'abord l'accueil que vous me fîtes, il y a quatre ans. J'arrivai, un beau jour, dans votre bureau, assez désorienté, je l'avoue, par ce phénomène urbain prodigieux qui s'appelle Al Kahira. Assez dépaysé par l'Egypte tout entière, car c'est un pays d'une personnalité si accusée et si étrange que le nouvel arrivant est excusable d'être pris de vertige. Mais je vis votre haute taille se pencher vers moi avec une nuance si vive de sympathie, je sentis si bien tout ce que votre réserve cachait d'indulgente cordialité que beaucoup de mes embarras furent dissipés instantanément. D'habitude les gens qui sont installés derrière des bureaux avec des téléphones et des tampons-buvards ont une idée d'eux-mêmes qui empêche tout contact humain. Fernand Leprette, grand personnage officiel, administrateur plein d'autorité,

restait un homme. Il restait un homme parce qu'en lui une vie personnelle très riche, un fond d'humanité généreux, abondant, créateur était capable de résister à n'importe quelle fonction. Je fus donc accueilli par lui en ami, avec toutes sortes d'attentions délicates; je sentis quelle chaleur de cœur cachaient les dehors un peu froids de cet homme du Nord. Plus tard je sus quelle délicatesse d'analyse, quel frémissement de sensibilité intelligente, quelle tendre lucidité donnait tant de dimension du côté de l'intimité humaine à des livres comme le **Feu Solitaire** ou comme la **Rose Rouge. Feu Solitaire,** c'est l'âme esseulée qui ne comprend rien à ce besoin d'absolu que l'homme porte en lui au milieu d'un univers inintelligible et qui devient lancinant quand approche l'heure du Destin. **La Rose Rouge,** c'est le poème de l'amitié, d'une amitié qui se nourrit mélancoliquement de souvenir, mais qui, étant fondée sur un élément sacré et impérissable, se sent, de façon inexplicable, supérieure à la mort...

« Gérard de Nerval nous dit que la mystérieuse Egypte reste fermée à l'Européen frivole. Je ne sais pas si je suis un Européen frivole, mais si j'ai fait quelques pas vers la réalité très secrète de ce pays, c'est à vous, en grande partie, mon cher ami, que je le dois. Vous avez écrit sur l'Egypte un des livres les plus révélateurs qui soient (**Egypte, terre du Nil**), parce que votre intelligence s'appliquant à un tel sujet était constamment éclairée de la lumière du « cœur » et de cette intuition qui est le don des artistes. Tous les aspects de la vie égyptienne, le passé, le présent, les choses et les gens, le fleuve et les palmiers, les gamouzes et les petits ânes, vous avez tout aimé. Il y a en vous un réaliste tendre et narquois, qui se plaît à photographier aussi bien les monuments mamlouks que l'animation grouillante de ces souks où se manifeste la vitalité prodigieuse de la race. Autant que le tumulte collectif d'Ataba, de Choubrah ou de boulaq, vous nous rendez sensible la marée de vie que suscite le fleuve sacré, le double mystère de la puissance végétale et de la puissance solaire, — et le grand secret de l'âme égyptienne toujours désireuse d'intégrer au même cycle l'inconnu de la mort et l'inconnu de la vie... »

Queneau chez ses amis.

Les amis de longue date de Raymond Queneau croyaient mal leurs oreilles quand ils l'ont entendu définir sa recherche littéraire comme une recherche classique, non que cette définition étonne tellement ceux qui croient cette recherche orientée vers l'avenir (ni Malherbe, ni Boileau n'étaient bien vus des précieux d'académie, en leur temps), mais parce que cet auteur, Queneau, ne s'exprime pas volontiers sur lui-même, en public. Le dire étant une litote.

Queneau, donc, s'est librement exprimé en public au cours de la décade qui lui a été consacrée, au début de septembre 1960, au Foyer Culturel International de Cerisy-la-Salle que régit avec une intelligente bienveillance Mme Heurgon-Desjardins. Cette décade elle-même était organisée par Georges-Emmanuel Clancier et Jean Lescure. Le thème en était : « Une nouvelle Défense et Illustration de la Langue française. »

G.-E. Clancier étudia l'unité poétique de l'œuvre de Queneau en termes généraux, et Jean Lescure la rapporta aux valeurs de sagesse, phénoménologiques ou autres, qu'elle illustre. D'autres communications ont spécialement mis en valeur l'apport de Queneau à la rénovation de la langue. Ont notamment parlé MM. Gérald Antoine, notre grammairien peut-être le plus moderne, et professeur à la Sorbonne; André Blavier, directeur de la revue **Temps mêlés,** et le connaisseur le mieux averti de l'œuvre considérée; Claude Daubercies, auteur d'un mémoire sur le sujet. M. François Le Lionnais, bon mathématicien, a salué en Queneau le poète des nombres. Jean Queval s'est efforcé de distinguer la nouveauté d'une discordance des temps qui, mise en place avec le tact et l'exigence qu'il y faut, rétablit le mouvement de la vie au long du récit, à son avis.

Parmi les interventions et questions qui ont contribué à cerner le sens d'une entreprise encore timide, par là intimidante, celle de faire un français moderne et de préférence compréhensible par l'usager, mentionnons celles de MM. Maurice de Gandillac, qui enseigne en Sorbonne l'histoire de la philosophie, et Albert Memmi, sociologue et philosophe, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes. Il n'y faudrait pas oublier un critique d'art, M. l'abbé Morel, ni Dominique Arban.

Ce compte rendu serait desséchant s'il n'était ajouté que de cette rencontre n'est pas née une école, qu'elle n'a été le lieu d'aucun manifeste, mais qu'une amitié littéraire est née. Son sens général est clair, croyons-nous, après lecture de ce qui précède. Il est et sera figuré dans des œuvres particulières, avec des réserves et des marges comme il est inévitable et bien, avec aussi et surtout la volonté de ne jamais mépriser des lecteurs et des parleurs aujourd'hui terrorisés par l'imprimé quotidien, par l'imprimé d'administration, par les logomachies régnantes.

Du moins telles sont les impressions de l'envoyé spécial du **Mercure.** Il lui semble aussi qu'elles seraient approuvées et contresignées par plusieurs poètes — Jacques Bens, Alain Borne, Jean Follain, André Frénaud, Eugène Guillevic, Jean-Pierre Rosnay, Michel de Smet — rassemblés autour de leurs amis Raymond et Janine Queneau.

Au Mercure de France.

Nos lecteurs pourront lire dans ce numéro des textes de Georges-Emmanuel Clancier, Fernand Leprette et Paul Arnold. Les Editions du Mercure de France viennent de faire paraître « Evidences », recueil de poèmes de Georges-Emmanuel Clancier; « Les Fauconnières » de Fernand Leprette, à la fois roman d'un domaine et chronique d'Egypte; « Le Silence de Célia », roman d'amour au bord du lac Majeur.

★ De Marie-Jeanne Durry, le « Mercure » a déjà publié : « Poèmes » (août 1950), « Poèmes » (avril 1954), Présentation de « Le plus beau chant du monde » de R. Schwab (décembre 1956), « Madame Bovary » (avril 1957), « Soleils de sable » (octobre 1958), « Guillaume Apollinaire » (juin 1959) ;

De Georges-Emmanuel Clancier : « Comme autrefois », poèmes (mai 1956) ; « Vacances » (juillet 1957), « La ville natale » (août 1958), « L'amazone et la mère » (mai 1959) ;

De Simone Jacquemard : « Les voies souterraines » (février 1950) ;

De Fernand Leprette : « A Berlin en 1951 » (avril et mai 1953), « L'ombre du Chîtan » (août 1958) ;

De Marc Alyn : « Rageuse jeunesse » (février 1959) ;

De Paul Arnold : « Esotérisme du « Conte d'hiver » (mars 1953), Nietzsche en Engadine » (avril 1960).

★ Au sommaire de notre dernier numéro (septembre) : « La bête lointaine » par Nicole Vedrès; « Mademoiselle Arletty » par Patrick Waldberg; « Le temps dévoré » par Edmond Humeau; « Le naturaliste impertinent » par Franz Hellens; « Eloge du poème » par René-Georges Leuck; « La lumière d'à côté » par Georges Piroué; « A perte d'absence » par Alain Guéret; « Stratis Myrivillis » par André Mirambel.

CRITIQUE

REVUE GÉNÉRALE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Direction : Georges Bataille
Rédaction : Jean Piel, Eric Weil



Nº 159-160 : Août-Septembre 1960



Prix de l'abonnement		*6 mois*	*1*
	France	18,50 NF	34
	Étranger	21 NF	40

Ce numéro : 5,50 NF.

LES ÉDITIONS DE MINUIT

7, rue Bernard-Palissy, PARIS-6e — CCP Paris 180

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

CLAUDE AVELINE

Le Point du Jour

Version définitive du premier roman de Claude Aveline

7,50 N

Perfectionniste en toutes choses, Claude Aveline a aussi « revu et corrigé « son premier roman : « Le Point du Jour » dont il voulait, après trente ans, « chasser les impuretés ». N'ayant pas lu la première version (impure) je ne puis qu'assurer le lecteur que la deuxième est impeccable.

(Anne GUÉRIN, *l'Express*, 21-7-60.)

Claude Aveline publie une nouvelle version de son roman « le Point du jour ». En styliste consommé, il a repris ligne à ligne ce livre, d'une élocution si pure qu'il n'y avait rien, semble-t-il, à y changer. Rien? L'auteur en a jugé autrement. Comparer les deux textes ne convient qu'à des spécialistes. On se bornera ici à relever ce qu'il y a d'exemplaire dans un souci, si noble et si rigoureux de perfection. Non, cela ne suffit pas; il faut au moins dire que « le Point du Jour » est dans la lignée des plus beaux livres de souvenirs d'enfance et de jeunesse.

(Henri PETIT, *Le Parisien*, 28-6-60.)

...L'aventure est admirablement contée, ainsi que le dernier chapitre qui est un chapitre d'amour et sa désillusion bizarre qui marque à jamais de son signe le garçon de dix-huit ans. On sait le talent de M. Claude Aveline...

(Gérard d'HOUVILLE, *La Revue des Deux Mondes*, 15-6-60.)

Voilà une littérature qui nous change de celle qui foisonne actuellement. Elle a cette saveur tranquille de citronnelle qui embaumait les armoires de nos grand-mères. Et comme telle, elle mérite d'être appréciée par ceux qui aiment à feuilleter les albums du « bon vieux temps ».

(Jean BAUMIER, *Europe*, septembre 1960.)

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

nt de paraître dans notre

NOUVELLE COLLECTION RELIÉE

CONNAISSANCE DE L'EST

de Paul Claudel

Toile rouge — 18 NF

LA GUERRE DES BOUTONS

de Louis Pergaud

Toile orangée — 18 NF

cédemment parus dans la même collection :

TÊTE D'OR

de Paul Claudel

Toile rouge — 19,50 NF

LA PORTE ÉTROITE

d'André Gide

Toile bleue — 13,50 NF

LE LIVRE DE LA JUNGLE
LE SECOND LIVRE DE LA JUNGLE

de Rudyard Kipling

Toile verte — Chaque vol. 15 NF

ŒUVRES DE RIMBAUD

Toile rouge — 18 NF

LES PLAISIRS ET LES JEUX

de Georges Duhamel

Toile bleue — 15 NF

mes reliés en pleine toile, sous rhodoïd. Fers originaux, gardes en couleur.
Format soleil (14 × 20 cm). Impression soignée sur beau papier.

Maquettes de Massin

MERCVRE DE FRANCE

TOME CCCXL

N° 1166 — 1er Octobre 1960

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

N O T I C E

THIS VOLUME IS INCOMPLETE.

THE FOLLOWING ISSUES ARE NOT AVAILABLE:

Vol. 340 Nov. 1960

BINDING UNIT